

A person with long, light brown hair is seen from behind, sitting on a concrete ledge. They are wearing a blue denim jacket and have a black bag resting on the ground next to them. They are looking out over a vast, calm body of water that reflects the sky. The sky is filled with large, white, fluffy clouds. In the distance, a low shoreline with some buildings is visible. The overall mood is contemplative and serene.

LOU BEAUREGARD

*Je suis née,
j'avais neuf ans*

Belle Feuille

*Je suis née,
j'avais neuf ans*

LOU BEAUREGARD

*Je suis née,
j'avais neuf ans*

Récit autobiographique

Belle Feuille

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Beauregard, Lou, 1961-

Je suis née, j'avais neuf ans : récit autobiographique

ISBN imprimé 978-2-924530-54-2

ISBN numérique pdf 978-2-924530-55-9

ISBN numérique ePub 978-2-924530-56-6

1. Beauregard, Lou, 1961- - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

PS8603.E396J4 2015

C843'.6

C2015-941992-1

PS9603.E396J4 2015

Révision et correction : Josyane Doucet

Infographie de la couverture : Yvon Beaudin

Mise en page et infographie des pages intérieures : Alejandro Natan

Imprimerie de l'OACI

La maison d'édition remercie tous les collaborateurs à cette publication.

Les Éditions Belle Feuille

68, chemin Saint-André

Saint-Jean-sur-Richelieu, QC J2W 2H6

Téléphone : 450 348-1681

Courriel : marceldebel@videotron.ca

Web : www.livresdebel.com

Distribution:

BND Distribution

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : libraires@bayardcanada.com

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec — 2015

Bibliothèque et Archives Canada — 2015

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés

© Les Éditions Belle Feuille 2015

Les droits d'auteur et les droits de reproduction sont gérés par Copibec

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) - 514 288-1664 - 800 717-2022

Courriel : licences@copibec.qc.ca

Imprimé au Québec

Dédicace

*Aux enfants de la DPJ qui sont ballottés
dans les centres d'accueil ou l'ont été.*

*À tous ceux qui souffrent d'un mal de vivre
ou qui en bavent dans la vie.*

REMERCIEMENTS

Merci à mes amies Murielle D. et Christiane B. pour leurs encouragements et pour m'avoir poussée à continuer dans l'écriture de ce récit de vie et avoir été mes premières critiques.

Merci encore une fois à mon amie Murielle D. pour son bon travail, me facilitant ainsi l'envoi de ce livre, à l'état de manuscrit, à l'éditeur.

Merci à ma cousine Luce, une cousine qui ne me connaissait que de nom et qui a su donner une critique objective après avoir lu ce livre en m'encourageant à le faire éditer.

Merci à la belle Mirela pour sa participation à la réalisation de la page couverture.

Merci à ma nièce Mélissa, qui m'a enlevé les peurs de blesser ma famille pour que je puisse publier ce récit.

Merci à Josyanne Doucet pour son merveilleux travail professionnel et sa patience dans la révision et la correction.

Merci à la maison Les Éditions Belle Feuille de me permettre de livrer ce récit de façon professionnelle et dans le respect.

Je tiens aussi à remercier mes amis et mes amies, mon époux et ma belle-famille de m'accepter comme je suis et de contribuer ainsi à mon bonheur.

À votre façon, vous avez tous participé à la réalisation du rêve que je chérissais de publier ce récit de vie.

INTRODUCTION

Je suis Sophie Leblanc et à l'âge de neuf ans j'ai sombré dans un coma profond. À mon réveil, quelques semaines plus tard, tous les souvenirs de ma jeune vie sont disparus et ne reviendront jamais. Aucun médecin ni personne n'en est conscient. À neuf ans : je nais de nouveau et je tente de survivre dans ce monde où tout est à redécouvrir. Je raconte ici mon histoire, année après année.

À l'âge de 18 ans, avoir seulement neuf ans de vécu dans un corps de jeune femme comporte sa part de difficultés. Vous constaterez toutes les embûches et les déboires que j'ai subis à cause de ces neuf années de retard. Dans tous les domaines de ma vie : que ce soit en matière d'éducation, d'émotion, de jugement ou même de sexualité, tout a été différent pour moi.

LE SOIR OÙ TOUT COMMENCE

L'hiver commence officiellement le 21 décembre, mais en ce 4 décembre 1970 nous pouvons dire que l'hiver est déjà bien installé, car dehors il a neigé et le paysage est tout de blanc vêtu. Le tracteur est passé et a poussé la neige au fond de cette grande cour qui sépare un immeuble de huit logements et un duplex, laissant une montagne de neige d'une hauteur de 3 mètres et d'une largeur de 9 mètres soit la largeur de la cour qui est sur le boulevard Ste-Rose à Ste-Rose, Laval. C'est au rez-de-chaussée du duplex que je vis avec ma famille. Il est 18 h 30, la noirceur est tombée depuis un bon moment et c'est l'heure du souper chez nous. Plus tôt dans la journée, Lucette, ma mère de 42 ans mesurant 1,74 mètre, pesant 70 kilos, droite et solide a préparé une sauce à spaghetti. Une merveilleuse odeur de tomates et d'épices flotte dans la maison.

Le fier propriétaire du duplex est mon père : Arthur Leblanc 42 ans, un homme de 1,77 mètre, pesant 113 kilos est assis à la place du chef c'est-à-dire qu'il trône au bout de la table assez grande pour contenir une table de sept soit : mon père et à sa droite est assis mon frère Robert, 18 ans, il est l'aîné des garçons. Suivi de mon frère Gilles, 15 ans et de mon frère André, 12 ans. À l'autre bout de la table, c'est ma mère Lucette qui vient de s'asseoir après avoir fini de servir la famille avec l'aide de ma sœur Jasmine, 20 ans, l'aînée de la famille qui est assise à sa droite, suivie de moi, Sophie, 9 ans. Toute la famille mange avec appétit le bon spaghetti. Le téléphone beige à roulette accroché sur le mur de la cuisine sonne, ma mère se lève et décroche l'acoustique.

— Allo

Après un silence de 10 secondes, ma mère toujours au téléphone :

— Oui, OK elle sera prête. Bye bye.

Elle raccroche l'acoustique sur le téléphone, retourne s'asseoir à sa place au bout de la table et s'adresse à moi :

— Sophie, dépêche-toi de finir ton assiette, ce soir c'est ton oncle Armand qui ira vous conduire.

Je suis inscrite au sport parascolaire avec mon cousin Paul, 9 ans qui habite une grande maison canadienne en pierre, juste en face de chez moi, de l'autre côté du boulevard Ste-Rose et avec la petite Jacynthe, 9 ans, une amie qui habite à un coin de rue plus loin. Ce soir, c'est une partie de ballon-chasseur que nous disputerons contre une école voisine.

Je finis rapidement mon assiette et je commence à revêtir mon habit de neige une pièce pendant que le restant de la famille est encore à table. On frappe à la porte arrière qui donne dans un petit portique de la cuisine. C'est Paul et Jacynthe qui viennent me chercher pour aller rejoindre l'oncle Armand (le père de Paul) chez lui afin que celui-ci vienne tous nous conduire dans sa *station-wagon* bourgogne à l'école. Je mets mes bottes pendant que ma mère s'affaire tranquillement à desservir la table. Habituellement ma mère met ses bottes et son manteau pour venir nous faire traverser le boulevard Ste-Rose, mais ce soir elle a pris du retard dans ses tâches ménagères.

Ma mère qui s'affaire au lavabo s'écrie :

— Entrez.

La porte s'ouvre. Paul et Jacynthe entrent dans le portique et Paul me demande :

— Es-tu prête ?

J'achève de mettre mes bottes et je réponds :

— Et voilà, c'est fait, je suis prête.

Ma mère toujours au lavabo se retourne vers moi et me demande :

— Penses-tu que vous êtes assez grands pour traverser la rue tout seuls ?

Surprise, je réponds :

— Ben oui ! Je ne suis plus un bébé. Nous allons faire attention.

Ma mère me regarde et me demande :

— T'es bien certaine ?

— Oui certaine.

Tous trois sortons de la maison, le sol est recouvert de neige et la chaussée est glissante. Nous nous dirigeons sur le bord du boulevard et ensemble nous décidons de jouer à qui traversera le plus proche des automobiles, sans se rendre compte du danger. Au loin une voiture s'en vient et le premier, Paul traverse en courant et il arrive de l'autre côté du boulevard sans problème. Pensant avoir le temps, je m'élance en courant pour traverser, mais Jacynthe me prend le bras afin de me retenir en criant :

— On n'a pas le temps !

Mais étant plus grande et plus forte que Jacynthe, je continue de courir et traîne Jacynthe qui est accrochée à mon bras.

Le chauffeur de la Volkswagen voit deux enfants apparaître devant sa voiture, mais il n'a pas le temps de réagir. Moi et Jacynthe se faisons heurter. Sous l'effet de l'impact, mon corps est projeté à huit mètres dans les airs et s'écrase contre un orme centenaire qui borde la route. Jacynthe étant derrière moi a subi un choc moins gros et elle est restée sur le capot de la Volks. Paul qui de l'autre côté nous regarde traverser, il ne manque rien de l'accident. En état de choc Paul court chez lui et de ses deux poings, martèle la porte en criant :

— Sophie est morte ! Sophie est morte ! Vite, venez ! Sophie est morte !

Le père de Paul qui était sur le point de sortir se rue sur le téléphone et appelle les secours pendant que sa mère (Alice) attrape un manteau et se précipite dehors.

Le garage de l'ambulance étant au coin de la rue, l'ambulance (une *station-wagon* blanche et rouge avec un gyrophare sur le toit) arrive en deux minutes. Me voyant inconsciente au pied du gros orme, l'ambulancier décide qu'il n'y a pas une minute à perdre. Il me prend dans ses bras, constatant que je suis en train d'avaler ma langue, il insère ses doigts dans ma bouche, il sort ma langue et crie à l'attention d'Alice (qui est ma tante) :

— Vite, ouvrez la porte arrière, je l'installe et nous partons.

L'ambulancier étant seul, en m'installant sur la civière, il dit à tante Alice :

— J'ai besoin que vous veniez avec moi, vous devez tenir sa langue sinon elle va l'avaler et s'étouffer.

Pendant ce temps oncle Armand est sorti et est allé voir l'état de Jacynthe qui est toujours consciente, mais qui a mal à la jambe droite.

Tante Alice est montée à l'arrière de l'ambulance, l'ambulancier ferme la porte arrière de l'ambulance et en courant vers sa portière crie vers mon oncle Armand :

— Une autre ambulance va arriver pour l'autre, je n'ai pas le temps d'attendre.

L'ambulancier monte, allume gyrophare et sirène et part en route vers l'hôpital. Tante Alice a les doigts dans ma bouche et m'empêche d'avaler ma langue. Je suis inconsciente et je serre mes mâchoires et par le fait même, coupe avec mes dents les doigts de ma tante qui tient bon malgré la douleur.

Dans la maison de mes parents, personne n'a rien entendu jusqu'au moment où l'ambulancier a allumé la sirène. C'est mon cousin Marc (le frère aîné de Paul) qui frappe à la porte arrière et qui entre :

Ma mère qui s'affaire à laver la vaisselle dans la cuisine se retourne vers Marc et demande :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Marc sans attendre que ma mère ait fini sa phrase, dit :

— Sophie s'est fait frapper, elle est partie en ambulance à l'hôpital avec ma mère.

La chaussée étant glissante, l'ambulance fonce avec prudence vers l'hôpital le plus proche c'est-à-dire l'hôpital Laval. L'ambulancier attrape son radio-émetteur et prévient l'hôpital qu'il arrive avec une jeune fille inconsciente qui vient de se faire heurter par une automobile.

Quelques minutes plus tard, l'ambulance arrive devant la porte des urgences de l'hôpital, il y a une équipe de médecins et d'infirmières qui attendent devant la porte. Aussitôt l'ambulance arrêtée, un brancardier ouvre la porte de l'ambulance et l'équipe s'affaire à sortir la civière et s'occupe de moi. Ils me passent une radiographie et me prodiguent les premiers soins puis constatent que je suis dans un état pitoyable et très sérieux. L'hôpital n'ayant personne de formé et n'étant pas assez équipé pour me soigner, décide de me remettre dans l'ambulance avec cette fois un médecin à l'arrière et de me transférer à l'hôpital pour enfant Ste-Justine à Montréal. L'ambulance repart donc avec sirène et gyrophare allumé. Aussitôt, le médecin installé à côté de moi tenant dans ma bouche fermement un appui sur ma langue, dit à l'ambulancier :

— Faites le plus vite que vous pouvez, nous risquons de la perdre à tout moment.

Le trajet de quarante minutes c'est bien passé malgré la chaussée glissante. À l'hôpital Ste-Justine, ayant été avertie de notre arrivée une équipe médicale m'attend de pied ferme.

Aussitôt que je suis descendue de l'ambulance, un médecin me fait une trachéotomie (opération consistant à faire un trou dans la trachée et d'insérer un tube pour faire passer l'air) afin de me permettre de bien respirer.

Une heure plus tard, mes parents arrivent à l'hôpital et vont voir l'infirmière qui est au triage pour demander où je suis. L'infirmière leur répond :

— Sophie est encore sur la table d'opération, asseyez-vous dans le corridor et aussitôt que le médecin aura fini, il viendra vous voir.

Mes parents anxieux remercient l'infirmière et attendent dans le corridor. Après cinq heures d'attente, un médecin sort enfin de la salle d'opération et vient voir mon père et ma mère qui constatant que le médecin les regarde en se dirigeant vers eux se lèvent tout d'un coup. Le médecin se présente :

— Bonsoir, je suis le docteur Carrière. Sophie ne va pas bien. Elle a la jambe gauche fracturée à cinq places et sur la jambe droite qui est fracturée à sept places nous avons dû lui mettre une tige en or au niveau du genou et remplacer l'os de sa cuisse par une plaque en or. Elle a aussi le bassin fracturé. Donc, ne soyez pas surpris lorsque vous la verrez, elle a les deux jambes dans le plâtre du bout des orteils jusqu'à la taille, elle a aussi des tubes dans les narines qui la nourriront et un tube dans le cou pour lui permettre de respirer. Elle est dans un coma profond et nous ne savons pas quand elle se réveillera ni dans quel état mental elle sera au réveil, si elle se réveille. Plus le coma est long, plus les risques de séquelles mentales sont élevés. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour elle. Maintenant tout ce qui vous reste à faire c'est prier.

Mes parents entrent dans la chambre et me voient couchée là avec ce plâtre qui me couvre entièrement les deux jambes qui sont maintenues écartées à 45 degrés par une barre de métal recouverte de plâtre à la hauteur des genoux. Le spectacle est difficile à supporter pour eux. Voir leur petite fille tant aimée plâtrée ainsi et branchée de partout leur arrache le cœur.

Jacynthe de son côté est soignée à l'hôpital Laval pour une fracture à la jambe droite et ces parents l'ont ramenée chez elle.

Paul qui a été témoin de l'accident est entré chez lui et il s'est enfermé dans sa chambre, personne ne se rendant compte qu'il est en état de choc, il est laissé à lui-même et gère comme il peut la situation.

Le lendemain matin dans un article du Journal de Montréal il est écrit : grave accident à Ste-Rose, une fillette entre la vie et la mort. Dans le journal anglophone The Gazette : Little girl die in an accident in Ste-Rose (Une petite fille meurt dans un accident à Ste-Rose).

Pendant une semaine mes parents viennent à mon chevet. Ma mère prie Dieu pour que sa fille se réveille sans trop de séquelles. Il y a toujours quelqu'un de présent dans la chambre, mais la vie doit continuer, car ils ont encore quatre enfants à la maison à nourrir et les factures doivent continuer de se payer. Donc après une semaine, les prières sont toujours aussi intensives, mais les veilles au chevet de mon lit s'espacent. Mon père retourne au travail dans son dépanneur et ma mère s'occupe des tâches ménagères ainsi que de voir à ce que la famille ne manque de rien. Ils viennent me voir tous les soirs.

9 ANS = MA NAISSANCE

Le 24 décembre 1970 soit vingt jours plus tard à 10 h du matin, j'ouvre les yeux, je suis seule et je regarde autour de moi, mais je ne reconnais pas cet environnement étranger. Je tente de me lever, mais un énorme poids me retient clouée au lit, je regarde mes jambes et j'y vois qu'elles sont recouvertes d'une énorme matière blanche et c'est l'état de choc. Je lâche un cri qui peut amener l'hôpital au complet. Deux infirmières arrivent dans la chambre en courant et constatant que je suis réveillée elles sont toutes souriantes et l'une dit à l'autre :

— Appelle le médecin, elle est réveillée.

La nouvelle se répand rapidement dans l'hôpital, médecins et infirmières viennent dans la chambre et se donnent l'accolade et se serrent la main en disant :

— Oui !!! Elle est réveillée.

Un médecin m'ausculte pendant qu'une infirmière va téléphoner à mes parents pour annoncer la bonne nouvelle.

Je ne comprends pas ce qui se passe et je me demande qui est tout ce monde et où je suis.

Lorsque mes parents arrivent à mon chevet, le médecin est présent dans ma chambre. Ils sont très heureux que je sois enfin réveillée, mais je ne reconnais personne et je suis sur le point de paniquer.

Le médecin, voyant mes yeux inquiets, se penche vers moi et me dit en pointant ma mère et mon père :

— Voici ton père et ta mère.

Ma mère de l'autre côté du lit se penche et m'embrasse sur la joue et elle me dit :

— C'est moi, ta maman.

Ma mère change de place avec mon père qui est à ses côtés et mon père m'embrasse sur le front et me caresse la joue en disant :

— C'est moi, ton papa.

Mon père se redresse en regardant le médecin et demande :

— Comment elle va ?

Le médecin indique la porte à mes parents et les invite à le suivre dans le corridor. Une fois la porte de la chambre refermée, il explique la situation :

— Comme vous avez pu voir, elle ne reconnaît personne, elle est amnésique, ce qui veut dire qu'elle a oublié des choses et des gens. Il est trop tôt pour savoir jusqu'à quel point elle l'est. Il est possible qu'elle reste avec de lourdes séquelles du côté mental à long terme, mais nous n'en savons pas plus, car le cerveau est très complexe, mais un coma de vingt jours a certainement laissé des séquelles. Est-ce qu'elle est droitrière ou gauchère ?

Mes parents se tenant par la main et attentifs à tout ce que dit le médecin se regardent un instant et ma mère répond :

— Gauchère.

Le médecin sourit et dit :

— C'est une bonne nouvelle, parce qu'elle est présentement paralysée du côté droit, mais vu qu'elle est gauchère, avec du temps et du travail, ça reviendra.

Mon père demande :

— Comment vous pouvez savoir que ça va revenir ?

— Le cerveau est conçu en deux hémisphères et l'hémisphère qui se développe le plus chez le gaucher est le droit et vice et versa pour le droitier. Dans le cas de Sophie, c'est l'hémisphère droit qui est plus développé, mais le gauche qui a subi un choc, ce qui veut dire qu'elle se remettra de sa paralysie. Donc ici on parle de paralysie partielle.

Ma mère inquiète suite à l'explication du médecin :

— Est-ce que ça veut dire qu'elle est folle ?

— Nous ne pouvons pas savoir, la médecine n'est pas assez avancée pour déterminer ça.

Après ces explications, le médecin part de son côté et mes parents reviennent dans la chambre.

En ce 24 décembre, l'hôpital a organisé un mini défilé du père Noël dans l'hôpital. Il y a le père Noël et ses lutins qui se promènent dans les corridors en chantant de joyeux cantiques de Noël et en sonnant des clochettes, ils entrent aussi dans les chambres des enfants qui sont alités. Le père Noël distribue des poupées aux filles et des autos miniatures aux garçons. La porte de ma chambre s'ouvre et toute la joyeuse bande entre en chantant, mais ne comprenant absolument rien de tout cela et voyant un gros bonhomme vêtu de rouge avec une longue barbe blanche s'approcher de moi et me tendre une poupée, je panique, je crie et lui lance la poupée par la tête. Mon père témoin de la scène, ramasse la poupée et demande à la troupe de sortir. Mon père se penche au-dessus de moi avec un beau sourire et me dit en me tendant la poupée :

— C'était le père Noël. Regarde, il t'a apporté un cadeau, c'est une belle poupée.

Je prends la poupée et la jette à terre, mais le sourire et la voix douce de mon père ont réussi à me calmer et je m'endors. Une infirmière entre dans la chambre, s'approche de mon lit, et voyant que je me suis

endormie, elle fait signe à mes parents de la suivre dans le corridor. Une fois la porte refermée derrière eux, l'infirmière dit :

— Elle va dormir encore beaucoup, elle a besoin de repos. Vous deviez aller chez vous et fêter Noël avec votre famille. S'il y a quoi que ce soit je vous appelle, mais elle est entre bonnes mains, vous pouvez partir la tête tranquille.

Mon père remercie l'infirmière et celle-ci retourne à son poste de travail qui se trouve un peu plus loin au milieu du corridor. Il regarde ma mère et dit :

— Elle a raison, même si nous restons ici, ce sera pour la regarder dormir. Allons rejoindre nos enfants et fêtons Noël. Sophie nous a fait le cadeau de se réveiller et nous allons fêter pour elle ce soir.

Ma mère acquiesce en hochant de la tête.

Ils entrent dans ma chambre, à tour de rôle, me donnent un baiser sur le front en faisant bien attention de ne pas me réveiller et sortent. Ils vont vers le poste des infirmières et souhaitent un joyeux Noël à toute l'équipe qui s'y trouve et partent auprès des leurs.

Le temps des fêtes est joyeux chez les Leblanc, toute la parenté (mon père a quatre frères et cinq sœurs tous mariés avec des enfants) se réunit chez tante Alice et oncle Armand (la maison en face de chez nous). Ils sont tous heureux que je sois sortie du coma, mais une ombre plane dans leurs têtes, car ils savent que je ne serai plus jamais la même. Ma mère jase avec ses belles-sœurs et exprime ses craintes en disant que je ne me souvenais plus d'elle et que je n'avais pas prononcé un seul mot, seulement des cris à la vue du père Noël.

Les spéculations vont bon train dans la parenté, presque tous s'accordent pour dire que je serai handicapée mentalement.

Le temps passe et je réapprends à parler tranquillement et les médecins me font travailler ma mémoire. Je reconnais mes parents parce qu'on m'a dit que c'était mes parents, mais je ne me souviens de rien de ce qui

précède mon réveil du coma, c'est le trou noir. Les médecins espèrent que ma mémoire me reviendra, mais ils n'en ont aucune idée.

À force d'exercices et de patience, le côté droit de mon corps est redevenu normal, c'est-à-dire que la paralysie est terminée.

Le 3 mars 1971, je reçois mon congé de l'hôpital, mais je dois être transportée en ambulance, car j'ai toujours les deux jambes dans le plâtre jusqu'à la taille. En arrivant chez moi, mon père me prend dans ses bras de la civière, il me porte jusqu'à l'intérieur et m'installe dans le salon sur une chaise longue de jardin recouverte d'un coussin en styromousse et équipée de deux roues à la hauteur du siège. Pour me promener, ma mère n'a qu'à soulever le pied de la chaise et à tirer.

Je regarde autour de moi dans le salon et je trouve cette maison bien petite. Je demande à ma mère en pointant le plafond :

— Pourquoi c'est si bas ?

Ma mère me fait un sourire et me dit :

— C'est normal que tu trouves les plafonds bas, tu as été longtemps à l'hôpital et là-bas les plafonds sont hauts.

Je réponds :

— Oui, mais ici c'est vraiment petit. C'est ici que j'habitais avant ?

— Oui c'est ici que tu habites et ne t'en fais pas, tu vas vite t'habituer.

Dans la famille et dans la parenté je suis devenue le centre d'intérêt et j'ai beaucoup de visites en fin de journée et en début de soirée : des oncles, des tantes, des cousins, des cousines, des amis et je reçois beaucoup de cadeaux. J'en ai tellement que mes parents ne savent plus où les ranger, mais durant les journées de semaine je suis seule avec ma mère à la maison. Il y a un homme (M. Paris) qui vient rendre visite à ma mère, pendant ces visites ils vont s'enfermer dans la chambre pour parler me raconte ma mère. Avant d'aller s'enfermer dans la chambre avec M. Paris, ma mère prend soin d'allumer le petit tourne-disque

reçu en cadeau, de monter le volume au maximum avec le 45 tours de Nestor pour qu'il joue en boucle. Ma mère me dit que c'est pour que je me souvienne soit de mon passé, soit des paroles de la chanson que je chantais avant l'accident. Au bout d'un mois, la mémoire du passé (avant l'accident) n'est pas revenue, mais je réussis enfin à chanter les paroles de la chanson avec Nestor :

— Chu d'bonne humeur c'est le samedi; Chu d'bonne humeur l'école est finie; Chu d'bonne humeur pis les amis aussi.

Fin avril 1971, je retourne à l'hôpital en ambulance. On m'enlève mon plâtre, me fait passer une radiographie et le médecin décide de me remettre la jambe droite dans le plâtre jusqu'à la taille. Pour la première fois, je vois mes jambes qui sont si maigres, blanches et poilues. Pour le trajet du retour, mon père m'installe couchée sur la banquette arrière de sa voiture, une Chrysler 1968, quatre portes de couleur bleu marin.

Arrivée à la maison, mon père m'enlève la corne épaisse que j'ai sous le pied gauche, cela me chatouille et je bouge enfin ma jambe. Deux semaines plus tard, ma jambe gauche a pris des forces, mais je dois quand même rester allongée dans la chaise de patio. Quelques fois, mon père m'installe au salon sur le long sofa pour que je sois plus confortable pour regarder la télévision. Un jour que je suis installée sur le long sofa et alors que je suis seule au salon, je décide d'essayer de me promener. À l'aide de mes bras et de ma jambe gauche je soulève mon bassin plâtré et je glisse ma jambe droite plâtrée sur le sol, je mets mon bras droit sur le fauteuil vide de mon père et je réussis en forçant à me glisser dans son fauteuil, mais ma taille étant plâtrée ne plie pas donc impossible de m'asseoir. J'essaie de retourner sur le sofa, mais les forces me manquent et je tombe dans l'espace où se trouve une plante sur un pied de bois qui est entre les deux meubles, la plante tombe sur mon ventre plâtré et la terre se renverse sans casser le pot en grès. Au même moment mon frère André entre dans le salon et nous éclatons de rire. André me demande :

— Es-tu correcte ?

Je réponds en riant :

— Oui, mais je pense que la plante à mal au ventre. Ha ! Ha ! Ha !

André me dit :

— Bouge pas, je reviens, je vais chercher ce qu'il faut pour ramasser tout ça.

Toujours en riant je lui dis :

— Où veux-tu que j'aille avec une plante sur la bedaine ?

Il disparaît et revient en une minute avec un balai à main et un porte-poussière. Il replace la plante dans le pot avec la terre, pose le pot sur la table au centre du salon, il me réinstalle sur le long sofa, remet le pied de bois en place entre le fauteuil et le divan et remet la plante à sa place initiale en me disant :

— Tout est comme avant. Tu es chanceuse de ne pas t'être fait mal, ne recommence plus ça.

— Oui, j'ai compris.

Fin mai 1971, après six mois passés au lit, les jambes plâtrées jusqu'à la taille, à avoir toute l'attention sur moi et à obtenir tout ce que je veux, je réapprends à marcher aidée de béquilles.

Un soir au début juin ma mère m'annonce :

— Demain matin j'irai te conduire à l'école.

Intriguée, je lui demande :

— C'est quoi l'école ?

— C'est une grande maison où tu apprendras plein de nouvelles choses.

À l'école, je me déplace avec l'aide de mes béquilles, je suis accueillie comme une héroïne. Ma maîtresse d'école m'ayant organisé une fête surprise pour mon retour en classe.

L'année scolaire se termine et je ne comprends rien de ce qui se passe en classe, mais je n'en parle à personne. Ma maîtresse, par pitié ou par générosité, me fait passer (j'ai manqué tout de ma quatrième année) en cinquième année.

10 ANS = 1 AN

En cinquième année, mon nouveau professeur (M. Richard Batiste) constate que je semble perturbée, mais il ne sait pas pourquoi. Je suis constamment entourée de garçons et le professeur croyant que je me sens bien dans cet environnement m'associe toujours avec des garçons lorsqu'il y a des travaux d'équipe à faire. Un soir que nous avons un devoir d'équipe à faire moi et mes coéquipiers (Jacques et Claude), nous nous réunissons chez Jacques dont les parents sont absents. Étant sans surveillance nous terminons notre devoir rapidement dans la chambre de Jacques, Claude me demande :

— Si moi et Jacques baissons nos culottes est-ce que tu le feras aussi ?

Innocemment je demande :

— Pourquoi ?

Claude me répond :

— Nous voulons juste voir et en échange, toi tu nous verras.

Je suis d'accord, mais je dis aux garçons qu'ils doivent le faire en premier. Ils se regardent et s'exécutent immédiatement. Je suis bouche bée n'ayant jamais vu une chose aussi bizarre, je fixe pendant dix secondes le pénis des garçons. Puis les garçons remontent leurs culottes et Claude dit :

— C'est ton tour maintenant.

Je baisse mon jeans et ma petite culotte jusqu'aux genoux. Les garçons sont aussi surpris que je l'étais de les voir, ils sont encore plus curieux et Jacques dit :

— Enlève tes culottes complètement et étends-toi sur le lit, je veux voir ça de plus près.

Tout naturellement, je finis d'enlever mon jeans et ma petite culotte puis je m'étends sur le lit.

Jacques prend une lampe de poche sur son bureau et me dit :

— OK, nous allons juste regarder, écarte tes jambes.

J'écarte mes jambes et Jacques s'installe entre mes deux jambes, allume la lampe de poche et m'examine l'entrejambe. Il s'exclame :

— Wow !! Viens voir ça. En s'adressant à Claude.

Claude le rejoint et tous deux s'émerveillent.

Je dis :

— C'est assez là.

Les garçons se relèvent, je m'assois au bord du lit, j'enfile ma petite culotte et mon jeans. Jacques nous dit :

— Il faut jurer de ne jamais dire à personne ce que nous avons fait.

Claude, Jacques et moi disons :

— Je le jure. À tour de rôle.

Pendant les vacances, je passe l'été à courir dans les champs derrière chez moi et à construire des cabanes avec mon cousin Paul et d'autres amis.

11 ANS = 2 ANS

En sixième année, j'ai autant de difficultés en classe, mais j'aime bien l'école, car j'y retrouve mes amis et je recommence tranquillement à faire du sport. J'ai une très bonne mémoire pour retenir ce que j'apprends, mais rien d'avant l'accident ne revient à ma mémoire.

Au mois d'octobre 1972, mes parents, mon cousin Paul et moi rencontrons un avocat (Me Morin) dans son bureau du boulevard Curé-Labelle à Laval. L'avocat explique à Paul et à moi :

— Demain, nous nous rencontrerons tous au palais de justice. Nous allons y rencontrer un juge pour lui expliquer comment s'est passé l'accident de Sophie et Jacynthe.

Il regarde Paul et continue :

— Toi Paul, tu devras dire au juge ce que tu as vu. Je t'explique comment ça se passera. C'est une salle d'environ la grandeur d'une salle de classe à ton école, en avant il y aura le bureau du juge qui est surélevé, monsieur le juge sera assis derrière son bureau. Il y aura aussi deux grandes tables, une de chaque côté du bureau du juge, je serai assis à l'une d'elles et de l'autre côté il y aura un autre avocat. Juste devant le juge, mais un peu plus bas, il y aura une table et une greffière y sera assise, la greffière c'est la dame qui écrit tout ce qui se dit en cour. La greffière va t'appeler et tu iras en avant, debout devant le juge, je te montrerai demain. Tu devras jurer sur la bible que tu diras la vérité. Je te poserai des questions concernant l'accident et tu me répondras en disant la vérité. Il est possible que l'autre avocat ou même le juge te posent aussi des questions, tu dois leur répondre à eux aussi. Tu

devras parler assez fort pour que tout le monde t'entende. Ça semble impressionnant, mais ne t'en fais pas, tout ira bien.

Paul intimidé hoche la tête pour montrer qu'il a compris. L'avocat prend une gorgée d'eau, me regarde et me dit :

— Il est possible que tu doives venir répondre à des questions toi aussi.

Je lui dis :

— Je ne me souviens de rien.

— Il est possible que je te demande comment tu te sens, si tu as mal aux jambes, comment ça va à l'école.

Je hoche la tête. Et Me Morin continue en regardant mes parents :

— Je vous ferai témoigner aussi. L'homme qui conduisait la Volkswagen sera aussi présent, il a hâte de voir votre fille, il est très content qu'elle s'en soit sortie.

Le lendemain, nous nous retrouvons tous au palais de justice. Paul et moi sommes très impressionnés par ce gros édifice et tout autant impressionnés par la salle de la cour.

Le monsieur qui conduisant la Volkswagen (un Français de France) est tout heureux de voir que je marche. J'apprends dans la journée qu'il est pilote d'avion. La journée se déroule bien malgré le stress. Le juge m'accorde une compensation de 35 000 \$ que je pourrai toucher à ma majorité. En attendant ma majorité, mes parents s'occuperont de faire les placements bancaires pour moi.

12 ANS = 3 ANS

Le 26 juillet ma sœur se marie avec le beau Dan. Je suis la bouquetière, pour l'occasion je porte une robe longue vert pâle avec frisons. Je me sens ridicule, car j'ai toujours porté des jeans avant. La noce est magnifique, il y a cent cinquante invités et le tout se déroule au chalet de mes parents sur le bord du lac Nominique. Le mariage de ma sœur veut aussi dire que j'aurai enfin une chambre pour moi toute seule.

À l'école, mon dernier bulletin était médiocre, mais les professeurs me font tout de même passer au secondaire. J'ai 12 ans et je me retrouve dans une école secondaire, mais dans une classe spéciale pour les plus faibles.

Dans ma famille, c'est le chaos entre mes parents. Un soir de fin septembre, mon père qui me garde, me dit :

— Ce soir, tu coucheras dans le lit avec ta mère, j'ai quelques choses à aller vérifier alors si je ne suis pas revenu à 22 h, tu vas te coucher.

Mon père part jouer au détective et sa recherche porte fruit puisqu'il surprend ma mère avec son amant, M. Paris.

Mon père n'étant pas rentré, je vais me coucher et m'endors dans le lit conjugal. Je me fais réveiller plus tard par des cris et des sons de baffes. Je ne comprends pas ce qui se passe, mais je reste couchée, car la peur me retient clouée au lit. Lorsque ma mère vient enfin se coucher, je lui demande :

— Maman, qu'est-ce qui se passe ?

Et ma mère de répondre :

— Rien, rendors-toi, tu as de l'école demain matin.

Le lendemain matin, je me fais réveiller en me faisant pousser hors du lit par ma mère qui est couchée à côté et qui dit :

— Grouille !! Debout !! Tu as de l'école ce matin.

À partir de ce matin-là, je serai seule le matin pour déjeuner, mon père étant parti faire l'ouverture du dépanneur à 5 h, ma mère restant couchée, Robert travaillant et mes deux autres frères allant à la polyvalente se lèvent plus tard. Je me lève, je déjeune et je vais chercher ma cousine Ghislaine qui habite dans l'édifice à huit logements à côté de chez nous pour me rendre à l'arrêt d'autobus au coin de la rue. J'arrive à la porte, je m'apprête à frapper lorsque j'entends ma tante Louise qui parle au téléphone et qui dit :

— Ce n'est pas drôle hein, l'accident de la petite Sophie. Pauvre elle qui est restée folle.

Je fige un instant sur place puis je frappe à la porte et j'attends Ghislaine comme si de rien n'était.

Ensemble, nous nous rendons à l'arrêt d'autobus rejoindre notre cousin Paul et d'autres étudiants qui attendent.

Je ne dirai jamais à personne ce que je viens d'entendre, mais dans ma tête, c'est la révolte qui s'installe tranquillement et je me dis intérieurement : « Ah oui, vous pensez que je suis folle. Alors je vais vous montrer c'est quoi être folle. »

À l'école, Paul a découvert un moyen d'oublier ce qu'il a vu étant plus jeune et il se réfugie dans la drogue. Il ne le dit à personne, même pas à moi, mais ce matin-là Paul voit que je ne vais pas bien, il s'approche de moi et il me dit doucement à l'oreille :

— À la récréation, tu viendras me rejoindre dans la cour, j'ai quelque chose pour toi.

Lors de la récréation, Paul m'amène à l'écart des autres et allume un joint de marijuana. Après le premier joint, je dis :

— Mais ça fait rien ça.

Paul répond :

— C'est normal, la première fois ça ne fait jamais rien. Tu viendras me rejoindre ici à l'heure du dîner.

Au dîner, je rejoins Paul à l'écart des autres et Paul allume un joint, un autre et un autre. Après trois joints, j'ai l'impression de flotter et je sais que je viens de trouver le remède à tous mes maux.

Dans la maison chez nous rien ne va plus. Mon père a monopolisé ma chambre, je suis obligée de coucher avec ma mère. Tous les matins, je subis le réveil brutal de ma mère qui me pousse hors du lit à coups de pied au cul. Jasmine est mariée depuis l'été précédent donc elle n'est plus à la maison. Robert, qui travaille, s'enferme dans sa chambre lorsqu'il est à la maison. Gilles qui s'est fait une chambre psychédélique dans la cave s'y enferme lorsqu'il est à la maison et André s'arrange pour être sorti au maximum. Ce qui a comme résultat que je suis seule témoin des scènes de ménages entre mes parents. Mon père se défoule verbalement sur ma mère qui elle se défoule autant verbalement que physiquement sur moi.

Je me défonce tous les jours avec la marijuana, c'est mon moyen d'évasion. De plus, je me sens invincible lorsque je suis gelée (c'est-à-dire presque en permanence). Un après-midi, lorsque je mets tout juste le pied dans la porte pour entrer chez moi, je suis accueillie par ma mère avec des taloches derrière la tête et elle me dit :

— Tu n'as pas encore passé le balai ?! Allez grouille !!

C'en est trop pour moi, je finis de monter les trois marches du portique qui mène à la cuisine, ma mère me talochant, je me retourne brusquement, je pousse ma mère qui perd l'équilibre, mais juste avant

qu'elle ne tombe en bas et se brise le cou, je l'empoigne par le collet et je lui dis :

— Là c'est fini ! Tu ne me touches plus sinon la prochaine fois je te laisse tomber. As-tu compris ?

Ma mère surprise de ma réaction, reste bouche bée et hoche la tête. Je m'assure que ma mère soit bien d'aplomb sur ses deux pieds puis je la relâche. Plus jamais ma mère ne lèvera la main sur moi. Désormais, je n'ai plus peur de personne.

Le lendemain matin, je me fais réveiller en douceur par ma mère. Je me lève, mais au lieu de déjeuner, je fouille dans le bas de l'armoire qui sert de bar à mon père, je prends une bouteille de cognac, j'en avale trois gorgées et je place la bouteille dans le sac à dos qui me sert de sac d'école.

Le 5 octobre, pour fêter les 15 ans de mon frère André, j'organise une fête dans la cave chez nous. J'ai invité deux amis de mon frère et dix de mes amis et amies. Nos parents sont absents, la bière, le rhum et la vodka coulent à flots. Paul a une nouvelle pipe à eau que nous essayons avec du rhum qui remplace l'eau. Nous allons nous cacher sur le côté de l'immeuble voisin avec l'attirail pour fumer une demi-once de marijuana à six personnes, car mon frère ne fume pas et ne doit pas savoir que je fume, mais peine perdue, car nous sommes tellement *stone* et rions tellement qu'il se rend vite compte de mon état, mais n'en parlera jamais à nos parents.

Je finis mon année scolaire sans vraiment être présente d'esprit étant toujours sous l'effet de l'alcool ou de la drogue.

Cet été-là, c'était toujours la guerre des mots entre mon père et ma mère, alors je m'arrange pour sortir le plus possible. Avec mon cousin Paul, nous faisons une cabane dans le grand champ derrière la maison, nous fumons la cigarette et de la marijuana en joint ou d'autres fois avec une grosse pipe à eau, mais au lieu d'y mettre de l'eau nous y mettons du rhum, du brandy ou du cognac dépendant de ce que j'ai

volé dans le bar de mon père. Dans cette cabane, il y a souvent échange de baisers et de caresses avec d'autres garçons de la bande d'amis : Paul et sa blonde Marie B., Diane L., Denis L., Yves L., André B., Alain C., Gilles F., Robert M., Michel S. et moi sommes bien ensemble. Le soir, nous faisons des feux de joie à côté de la cabane et nous nous racontons comment nous aimerions que le monde devienne.

Début juillet 1974, je vais au parc du village en compagnie de mon cousin Paul et la bande. Paul et sa blonde Marie sont à l'écart dans un coin du parc. Moi, Yves, Denis et Robert sommes ensemble, nous consommons marijuana et alcool. Je me laisse caresser et embrasser par les trois garçons croyant cela normal et cela m'aide à remplir un vide et à passer outre mes vagues à l'âme.

Deux jours plus tard, à la piscine municipale je rencontre un homme de 26 ans, cet homme me fait sentir importante, il me chante des chansons d'amour et me dit qu'il aimerait bien me rendre heureuse et que j'ai droit au bonheur. Je bois littéralement ses paroles. Je le rencontre chaque jour sur un banc devant la piscine. Je lui raconte que j'en marre de dormir avec ma mère et que j'aimerais bien retrouver ma chambre et la vie calme d'avant. Un jour, j'en viens à la conclusion que je ne veux plus vivre dans cette maison où tout n'est que bisbille et je décide de ne pas y retourner. Je vais passer la nuit chez cet homme de 26 ans (Richard) qui vit avec la famille de son frère dans une maison mobile. Nous passons la nuit couchés sur le tapis du salon, enlacés à s'embrasser pendant que dehors les voitures de police passent les gyrophares allumés. Les policiers se garent et sortent de leurs voitures de patrouille. Je les entends m'appeler, mais je ne bouge pas, car je refuse de retourner vivre avec des parents qui ne m'aiment pas. Au petit matin, Robert me supplie de me rendre à la police. À contrecœur, je me rends dans le parc et je m'assois sur un banc sachant pertinemment que les policiers viendraient voir et me trouveraient. Effectivement, à peine une minute s'écoule qu'une voiture de police arrive dans le stationnement. Je ne bronche pas et j'attends de voir la réaction des policiers. Me voyant assise toute seule, un policier descend de la voiture tranquillement. Il s'approche de moi, et arrivé tout près de moi, il dit :

— Bonjour Sophie, tu as passé une belle nuit ?

En baissant la tête, je dis :

— Pas vraiment, je n'ai pas dormi de la nuit et je suis fatiguée.

— Tes parents non plus n'ont pas dormi, ils sont très inquiets. Si tu veux, je vais les appeler pour leur dire que je t'ai trouvée.

— D'accord, mais je ne veux pas retourner là.

— Viens avec moi, nous parlerons de tout ça tranquillement au poste.

Je suis docilement le policier jusqu'à la voiture de patrouille, le policier me fait monter à l'arrière et s'assoit derrière le volant. Nous nous rendons au poste de police, le policier m'installe dans un petit local contenant un bureau et deux chaises. Il se présente :

— Je m'appelle Julien Delage, je travaille à la division police jeunesse, je suis ici pour t'aider, mais avant, j'ai une ou deux questions à te poser : où as-tu passé la nuit ?

— Dans le parc.

— Impossible nous sommes passés très souvent dans le parc et il n'y avait personne. Dis-moi la vérité, où as-tu passé la nuit ?

Voulant protéger Richard qui m'avait expliqué au petit matin que si les policiers et mes parents venaient à savoir que j'avais passé la nuit avec lui, il serait accusé de détournement de mineure, je réponds :

— J'étais seule, je me suis promené un peu partout.

— Je sais que tu mens pour protéger quelqu'un, mais si tu avais eu une relation sexuelle tu me le dirais n'est-ce pas ?

— Hein ? Quoi ? Une relation sexuelle ? C'est quoi ça ?

Le policier voyant que j'ignore qu'est-ce qu'une relation sexuelle se dit qu'il ne s'est certainement rien passé, mais pour être certain, il me regarde et me demande :

— Tu ne sais vraiment pas c'est quoi une relation sexuelle ?

Je réponds franchement et sérieusement :

— Non.

— Maintenant, parlons de toi. Dis-moi qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu ne veux pas retourner chez toi ? As-tu peur de quelque chose ?

— J'en ai marre des chicanes, j'en ai marre d'être obligée de dormir avec ma mère, car mon père a monopolisé ma chambre. Si c'est ça ma famille alors j'en veux plus de cette famille.

— OK, si je parle avec tes parents, que j'arrange les choses, que tu récupères ta chambre et que la paix revient dans la maison, es-tu prête à faire un nouvel essai ?

— Oui, mais je doute que ça dure, dis-je découragée.

— Reste ici, je vais les appeler et leur parler pour essayer de prendre une entente et si ça fonctionne je reviens et te ramène chez toi, d'accord ?

— Oui.

Le policier a réussi à prendre des arrangements avec mes parents pour que je retrouve ma chambre et que l'harmonie revienne dans la maison.

De retour chez moi, aussitôt le policier parti, mon père vient me voir alors que je suis assise sagement dans la cuisine et me dit :

— C'est ma mort que tu veux ? OK, tu vas l'avoir !

Il ouvre une bouteille de pilules pleine et vide le contenu dans sa bouche, avale le tout et sort dehors.

Je reste figée et je regarde à travers la fenêtre mon père qui marche de long en large sur le gazon derrière la maison. Lorsque ma mère apparaît enfin dans la cuisine, je lui dis en pointant mon père :

— Il a avalé une bouteille pleine de pilules. Il m'a dit qu'il veut mourir.

Ma mère garde son calme, s'empare du téléphone, compose un numéro et dit :

— S'il vous plaît, venez vite, mon mari veut se suicider, il a pris une bouteille de valium.

Ma mère raccroche et attend les secours. Lorsque les ambulanciers arrivent, ils jasant un peu avec ma mère pour savoir ce qui se passe puis vont dehors rejoindre mon père qui est assis à la table de pique-nique à l'ombre du grand saule pleureur. Moi et ma mère regardons la scène par la grande fenêtre de la cuisine. Au bout d'un instant, mon père montre aux ambulanciers quelque chose à l'orée du champ qui borde le terrain. Ceux-ci regardent, s'assurent qu'il va bien et lui serrent la main. Ils reviennent à l'intérieur pour rassurer ma mère. L'un d'eux prend la parole :

— Il a vomi les pilules dans le champ là-bas, je lui ai parlé et tout ira bien.

Ma mère le remercie et ils parlent en lui souhaitant une bonne fin de journée.

13 ANS = 4 ANS

Le calme revient dans la maison. Mon corps se développe et attire les regards, car j'ai de longs cheveux châtain, les yeux bleus et on dit de moi que je suis une belle jeune fille.

Le soir de ma fête, ma sœur Jasmine qui est mariée depuis un an, vient me rejoindre dans ma chambre et me dit :

— Fais attention à papa, il a déjà essayé de me violer.

Je suis sous le choc, ne comprenant pas ce que le mot « violer » veut dire, mais voyant l'expression grave sur le visage de ma sœur, je la regarde et hoche la tête pour lui montrer que j'ai bien compris. Jasmine retourne à la cuisine aider ma mère à desservir la table et faire la vaisselle. Dans ma tête, tout se bouscule, je me rappelle m'être réveillée certaines nuits et avoir vu mon père dans ma chambre. À partir de ce soir-là, je dormirai toujours la lumière de ma chambre allumée pour faire croire que je ne dors pas, mais peine perdue parce que dès que je suis endormie ma mère ou mon père passent et ferment la lumière.

Le samedi suivant, toute la famille est invitée au mariage d'une cousine, il y a beaucoup de monde et c'est la grande fête avec boisson à volonté. Je bois du *rhum and coke* par-dessus *rhum and coke* jusqu'à en perdre la tête. Je marche croche, je me cogne partout et sur tout le monde. Mes parents voyant le pitoyable état dans lequel je suis, me conduisent chez moi. Dans la voiture, mes parents me disent à quel point je leur ai fait honte. Je ris, car je me fous complètement de mes parents. Arrivée à la maison, je cours à la salle de bain ayant une envie pressante. Je suis à peine assise sur la toilette que je vomis dans le bain qui est à

côté. Ma mère m'aide à me rendre à mon lit, ramasse les dégâts dans le bain et elle retourne à la fête avec mon père qui l'attend dans l'auto.

Plus l'été avance, plus je me défonce dans l'alcool et la drogue. Je vole de l'alcool dans le bar de mon père en mettant de l'eau pour remplacer la quantité d'alcool prise. Je consomme marijuana et haschisch avec mon inséparable cousin Paul et d'autres amis. Les garçons m'aident à découvrir mon corps et je deviens accro aux baisers et aux caresses, croyant que c'est normal de me donner au premier venu qui me donne un peu d'affection, car l'affection chez moi est inexistante. Je me fais souvent dire par ma mère que je ne suis bonne à rien et que je ne ferai jamais rien de bon dans la vie.

À la maison, chaque soir avant d'aller au lit, les enfants ont droit à un goûter soit : des rôties ou des céréales avec un verre de lait ou de lait au chocolat.

Une nuit je me réveille, je suis couchée sur le dos, le haut du pyjama relevé jusque sous les bras et mon frère André qui a 15 ans est à côté de moi et me tripote les seins. Croyant ce geste normal je lui dis simplement :

— Laisse-moi dormir.

André lui, me dit de ne rien dire aux parents, j'acquiesce d'un gémissement, je me retourne en position fœtale et je me rendors.

D'autres incidents du genre arrivent avec André, mais je n'en fais pas de cas, croyant que mon frère est ainsi avec moi, car il m'aime.

En septembre 1974, je me réveille en pleine nuit, mais cette fois c'est mon père qui est planté là à côté du lit et je lui demande :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Mon père répond :

— Rien, je te regardais juste dormir.

Le jeudi suivant, ayant dormi profondément je me réveille le matin et je constate que mon bas de pyjama et ma petite culotte sont descendus jusqu'aux chevilles. Je me demande :

« Pourquoi je ne me suis pas réveillée ? Et qu'est-ce qui a bien pu se passer ? »

N'ayant aucune réponse logique, je pense que mon père a mis une valium dans mon goûter en fin de soirée, je décide que j'en ai assez et je décide de partir de chez moi. Ce matin-là, je ne parle pas de l'incident à personne, je vais à l'école, mais je ne me présente pas à mes cours. Je suis occupée à préparer ma fugue. La journée d'école finie, je prends l'autobus, mais pour me rendre à Laval-Ouest. Je me rends sur un ranch où l'une de mes amies (Sylvie) a un cheval. Plusieurs amis et amies se joignent à moi et Sylvie. Nous nous rendons dans un champ entouré d'arbres au loin. Un gars a apporté sa guitare, tout le monde chante autour d'un feu de joie en cette belle soirée de l'été indien. Lorsqu'il est tard, tous retournent chez eux, mais moi je dors à la belle étoile avec le beau Luc. C'est la première fois que je suis seule avec un gars et que celui-ci n'essaie pas de m'embrasser ou de me tripoter. Je regarde le ciel étoilé et je me demande qu'est-ce qui se passe avec ma vie. Le lendemain matin, Luc m'annonce :

— Je dois aller travailler. Est-ce que tu viens avec moi à l'écurie ou tu restes ici ?

— Que fais-tu comme boulot ? lui ai-je demandé.

— Je nettoie les box des chevaux et leur donne à manger, me répond Luc.

— OK, je vais aller avec toi jusqu'à l'écurie, mais je ne resterai pas, parce que je ne veux pas que tu aies des problèmes par ma faute. Les policiers doivent déjà me chercher, mais cette fois ils ne m'auront pas, lui dis-je.

Je pars en direction du village, je marche deux kilomètres surveillant mes arrières afin de ne pas être prise par la police. Arrivée au village,

j'entre dans un casse-croûte pour me reposer et je commande un café que je paie en calculant combien de temps je pourrais survivre avec si peu d'argent. Il me reste trois dollars et cinquante cents.

Je finis mon café et je marche un demi-kilomètre pour me rendre dans le cul-de-sac d'une rue qui finit au bord de la rivière des Prairies. Je m'assois sur une grosse roche et je me dis que je suis déterminée à ne pas retourner dans cette maison où j'ai peur de mon père.

Étant plongée dans mes pensées, je ne vois pas le policier qui arrive derrière moi. Je sursaute lorsque celui-ci met sa main sur mon épaule. Nerveusement, je lève les poings et je me retourne prête à frapper, mais lorsque je vois que c'est l'agent Delage de police jeunesse, je dis :

— Encore vous !

— J'imagine que tu sais que tes parents te cherchent et qu'ils sont inquiets, me répond-il.

— Oui, mais je m'en fous, je ne retournerai pas dans cette maison. C'est fini.

Le constable Delage me prend doucement par le bras et me dit :

— Viens avec moi, nous allons parler de tout ça au poste.

Avec un peu de réticence, mais voyant que je n'ai pas le choix, je marche à côté du policier qui me tient toujours le bras, il ouvre la porte arrière d'un véhicule banalisé, et me fait monter. Il se place derrière le volant et part jusqu'au poste de police. Lorsque nous arrivons au poste de police, l'agent Delage descend, j'essaie d'ouvrir ma portière, mais je constate qu'elle est barrée et je suis incapable de sortir. Je me sens prise au piège telle une criminelle comme j'ai vu dans les films. Le policier m'ouvre la portière, il me prend doucement par le bras, il me fait sortir de la voiture, et nous faisons quelques pas, il ouvre une porte et nous entrons dans le poste de police. Le policier me conduit dans un bureau et me demande :

— As-tu mangé ? As-tu faim ?

Je réponds :

— Ho oui j'ai faim, je n'ai rien mangé depuis hier.

— OK, je vais envoyer quelqu'un te chercher un déjeuner : un sandwich aux œufs avec tomate, fromage et bacon, aimes-tu ça ?

Je hoche la tête et le policier disparaît derrière la porte.

Trente minutes plus tard, il réapparaît avec un sac en papier brun contenant mon déjeuner, un berlingot de jus d'orange et un café accompagné de sachets de sucre et de petits gobelets de lait. Il pose le tout sur le bureau face à moi en me disant :

— Mange et après nous allons parler.

Il me laisse seule, j'engouffre le sandwich grillé et je bois le jus d'orange en une minute tellement j'ai faim. Lorsque que le policier revient, je suis à siroter mon café et je lui demande :

— Vous n'auriez pas une cigarette, s'il vous plaît ?

— Je ne fume pas, mais attends, je vais demander à un collègue.

Il s'absente une minute et revient avec une cigarette, un briquet et un cendrier. Il pose le cendrier sur le bureau, il me tend la cigarette, il tend le bras en ma direction et allume le briquet en me disant :

— Ça, je n'ai pas le droit de te le laisser prendre, alors allume-toi.

J'allume ma cigarette à la flamme du briquet et je rejette la fumée dans les airs, pendant que le policier me dit :

— J'ai appelé tes parents, ils savent que tu es ici et je leur ai dit que tous les deux nous devons parler.

Il y a un silence puis il reprend :

— Dis-moi ce qui se passe. Pourquoi tu ne veux pas retourner chez toi ? As-tu peur de quelque chose ?

J'éclate en pleurs et je lui dis en sanglotant :

— Oui j'ai peur de mon père. Je suis obligée de dormir la lumière allumée tant j'ai peur de lui. Je n'en peux plus de cette vie-là !

L'agent Delage qui est assis en face ouvre un tiroir, sort une boîte de papiers mouchoirs puis avec son air sérieux, me regarde et dit :

— OK, je vois que tu as besoin d'aide plus sérieusement que je ne le croyais, attends-moi je vais faire un téléphone et je reviens.

Il sort du petit bureau, ferme la porte derrière lui et revient au bout de cinq minutes. Il reste dans le cadrage de la porte et m'explique :

— J'ai appelé une travailleuse sociale. Elle s'en vient, tu vas pouvoir parler avec elle et elle décidera qu'est-ce qui est mieux pour toi. Elle sera ici dans trente minutes.

Puis il disparaît aussitôt en refermant la porte.

Je suis contente et je souris en pensant qu'une travailleuse sociale est une femme qui s'occupe de trouver une nouvelle famille aux enfants malheureux. On me sortira de cette famille et on me donnera une nouvelle famille où je serai enfin aimée et où la vie sera plus simple. Au bout d'un long moment, la porte s'ouvre enfin, c'est une grande femme mince dans la trentaine aux longs cheveux bruns, ondulés descendant jusqu'aux fesses, séparés d'une raie au centre, portant des lunettes rondes à monture de plastique brun. Elle se présente, tendant la main et affichant un joli sourire :

— Bonjour Sophie, je m'appelle Raymonde Dubé, je suis ici pour t'aider.

Toute souriante et rassurée, je lui retourne le sourire en prenant sa main et je dis :

— Bonjour madame.

Elle s'assoit, ouvre la valise de cuir noir qu'elle transporte et sort des feuilles ressemblant à des formulaires et un stylo. La travailleuse sociale commence :

— Tu peux m'appeler Raymonde si tu veux. Alors, dis-moi qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu ne veux pas retourner chez toi ? Et pourquoi tu as peur de ton père ?

Je lui raconte ce que ma sœur Jasmine m'a raconté au sujet de mon père, que je ne peux plus dormir en paix et j'explique que j'en ai marre de vivre dans une maison où les parents passent leur temps à se crier après.

Raymonde prend des notes pendant que j'explique la situation chaotique que je vis chez mes parents. Alors que je finis, Raymonde pose quelques questions :

— Fumes-tu ?

— Oui, vous avez des cigarettes ?

Elle sort un paquet de cigarettes avec un briquet, les pose sur le bureau et me dit :

— Sers-toi... prends-tu de l'alcool ?

— Oui.

Surprise, Raymonde me regarde et demande :

— Depuis quand bois-tu de l'alcool ? Et à quelle fréquence ?

— J'en prends depuis environ un an... Et je n'ai pas compris l'autre question. Qu'est-ce que ça veut dire fréquence ?

— Combien de fois par mois ou combien de fois par semaine bois-tu de l'alcool ? précise-t-elle.

— Trois gorgées tous les matins avant de partir pour l'école et j'en apporte aussi à l'école, je bois environ un ou deux verres par jour.

Elle me demande en me faisant un signe avec ses doigts montrant la quantité :

— Tu veux dire deux onces ?

— Non je veux dire deux verres moyens.

Elle écrit et continue :

— Prends-tu de la drogue ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu prends ?

— Du pot, du hasch, et une fois de la mescaline.

— Combien de fois par semaine ?

— Tous les jours.

— Mais comment fais-tu pour te payer tout ça ?

— La boisson, je la vole dans le bar à mon père, la drogue je l'achète avec l'argent que ma mère me donne et lorsqu'elle ne m'en donne pas, je lui en vole un peu. Sinon je m'arrange avec des amis.

Elle continue :

— As-tu déjà eu des relations sexuelles ?

— Encore ça ! C'est quoi ça ? Des relations sexuelles ?

— C'est faire l'amour.

— Et on fait ça comment l'amour ?

— C'est lorsque deux personnes de sexe opposé s'amuse avec leur corps.

Je lui coupe la parole et dit :

— Ça j'ai déjà fait ça.

Elle spécifie :

— Est-ce qu'il y a pénétration ?

Moi le visage en point d'interrogation, je regarde Raymonde et dit :

— Hein ? Quoi ?

Elle m'explique :

— Lorsque le garçon entre ce qu'il a entre les deux jambes : son pénis dans le vagin de la fille, ce qu'elle a entre les deux jambes.

— Non je n'ai jamais fait ça.

La travailleuse sociale finit de prendre des notes et lève la tête en me disant :

— Il est midi, as-tu faim ?

— Oui j'ai faim.

— OK, attends deux minutes, je reviens.

Elle ramasse sa paperasse, sert tout dans sa valise en cuir, elle se lève et sort du petit bureau pendant que je m'allume une autre cigarette que Raymonde m'a laissée. Elle revient et m'annonce qu'ensemble nous allons au restaurant et elle me fait signe de la suivre.

Assise au volant de sa voiture, Raymonde me demande :

— Aimes-tu les fruits de mer ?

— Je ne connais pas ça.

— Alors je vais te faire goûter aux langoustines, tu vas adorer, j'en suis certaine.

Nous entrons dans un restaurant presque vide et le garçon de table nous installe à l'écart. Il pose deux menus sur la table et il apporte des verres d'eau.

Après que le serveur soit passé prendre les commandes, je questionne Raymonde :

— Je ne retournerai pas dans cette maison hein ?

— Non, mais nous devons y passer pour te prendre des vêtements.

— Non je ne veux pas y aller, s'il vous plaît.

— D'accord alors j'irai toute seule.

— Merci et maintenant il va se passer quoi ?

— Je ne sais pas encore, j'attends un appel du juge et nous verrons par la suite.

— Un juge ? Mais je n'ai rien fait de mal ! Pourquoi un juge ?

— Sois tranquille, ce n'est qu'une formalité, ce que je fais est pour ton bien. Le juge va seulement confirmer que je peux m'occuper de toi et il va m'aider à te trouver un foyer.

Dans ma tête de petite fille, un foyer veut dire une maison avec une famille aimante où je pourrai vivre enfin heureuse, donc toute souriante je lui dis :

— D'accord et merci de vous occuper de moi.

Les assiettes de langoustines arrivent. Je me régale, je suis heureuse d'avoir un si bon repas et je pense que je suis enfin sur la route du bonheur.

Après le merveilleux repas, Raymonde règle l'addition, demande un reçu et me dit de l'attendre, car elle doit faire un téléphone important. Elle indique le téléphone public qui est à l'entrée du restaurant et m'affirme qu'elle n'y sera que cinq minutes. J'acquiesce et j'attends sagement à la table, la dame qui s'occupe de mon bonheur. Que je pense.

L'air contrarié, Raymonde raccroche le combiné du téléphone et me fait signe de venir en ouvrant la porte du restaurant. Nous montons dans la voiture et Raymonde se met en route en me disant :

— Je vais te conduire dans un foyer qui s'appelle Amcall, c'est à Pointe-Claire, tu resteras là jusqu'à lundi. Lundi matin, nous irons voir le juge et il décidera où tu devras aller. Je vais entrer avec toi, te présenter les gens qui y vivent, te faire visiter les lieux et après j'irai te chercher des vêtements chez tes parents.

Moi qui n'ai jamais entendu ce nom de famille avant, je réponds :

— OK.

J'ai hâte de découvrir ces gens sûrement gentils. Raymonde se gare sur le boulevard Hymus à Pointe-Claire devant des maisons en rangées.

— Elles sont toutes pareilles, dis-je, une fois sortie de l'automobile.

Raymonde :

— Oui, viens.

Je suis Raymonde. Raymonde frappe à la porte, elle n'attend pas qu'on vienne ouvrir et entre avec moi sur ses talons. Nous allons directement dans une pièce à côté de la porte d'entrée où un homme dans la trentaine est assis à un bureau. Raymonde parle en anglais avec cet homme. Je regarde, mais je ne comprends absolument pas un mot. Raymonde se retourne vers moi et me dit :

— Viens, je vais te faire visiter.

Je la suis comme un petit chien. Je vois le salon où il y a deux garçons d'environ 16 ans qui regardent une émission de télévision en anglais à tue-tête. Elle me montre la cuisine où règne un désordre indescriptible. Il y a là une jeune fille d'environ 8 ans et une autre fille d'environ 12 ans, toutes deux Anglaises. Je ne dis pas un mot et je commence à me demander où je suis. La visite continue, Raymonde me conduit dans un escalier où sur les murs il y a de gros trous faits

par des coups de poing. Au sous-sol, il y a une table de ping-pong et deux jeunes d'environ 16 ans qui se crient après en anglais. Une fois le tour de la maison achevé, Raymonde réalise enfin l'évidence, elle me regarde directement dans les yeux et me demande :

— Parles-tu anglais ?

— Non

— Zut !! Je n'avais pas pensé à ce détail et j'avais tenu pour acquis que tu parlais anglais. L'éducateur parle un peu français, alors si tu as besoin que quoi que ce soit tu vas lui demander. OK ? Moi, je vais chercher tes vêtements chez tes parents et je reviens. Pendant ce temps, Shawn (le surveillant) va t'expliquer les règlements de la maison.

La travailleuse sociale sort et Shawn m'invite à m'asseoir dans la cuisine, il prépare un café « instantané » en expliquant avec un accent anglais très prononcé :

— Ici le porte n'est pas barrée, tu peux entrer et sortir comme bon tu sembles, mais nous devons savoir où tu vas. Le lever est à 7 heures le semaine et le fin de semaine tu peux dormir autant que tu veux. Si tu as besoin d'un ticket pour le bus, tu viens me voir et je t'en donne deux, un pour aller et l'autre pour revenir. Le déjeuner est à 7 h 30 le semaine, le dîner à midi et le souper à 17 h 30. Le coucher est à 22 h le semaine et 23 h 30 le fin de semaine. Si tu sors, tu dois être de retour pour 21 h le semaine et 22 h 30 le fin de semaine. Il y a aussi les tâches ménagères que les résidents se partagent, le feuille est là (il pointe une feuille toute graisseuse collée sur le réfrigérateur), mais vu que tu es ici juste pour deux jours, ça ne te concerne pas. Si tu fumes, nous fournissons les cigarettes, mais pas plus de vingt par jour, lorsque tu veux un cigarette, tu viens en demander un dans le bureau et c'est le surveillant responsable qui t'allumera, si tu sors, tu as le droit d'apporter avec toi un maximum de dix cigarettes et nous te fournissons un carton d'allumettes que tu dois nous remettre à ton retour. Nous ne voulons pas que quelqu'un mette le feu à la maison. As-tu des questions ?

— Est-ce que les autres parlent français ?

— Non, je suis le seul qui parle français.

— OK.

Je suis sous le choc, je reste assise et Shawn me demande :

— Veux-tu un café ?

— Non merci.

Il fait son café et disparaît dans le bureau.

Je me lève, je sors dehors, je m'assois sur une des trois marches de ciment qui mène à la porte de la maison en rangée. Je regarde les voitures passer en me disant que je ne resterai pas longtemps dans cette maison de fous où je ne comprends pas un mot.

Deux heures plus tard, Raymonde arrive alors que je suis encore assise sur la marche et me donne un sac à dos rempli de vêtements. Nous entrons, elle va demander à Shawn où je peux poser mes vêtements. Il nous conduit dans une chambre à l'étage où trois lits sont entassés. Il pointe un lit et me dit :

— C'est là que tu dormiras, tu peux mettre tes vêtements dans le bureau à côté de ton lit. Si tu veux prendre une douche il y a des serviettes dans la salle de bain, pour le savon et le shampooing tu viendras me voir et je t'en donnerai.

Je dépose le sac à dos sur le lit qui m'a été assigné et je dis à Shawn :

— Je prendrais bien une douche maintenant.

— OK, viens je vais te donner ce qu'il faut.

Je le suis jusqu'au bureau, il ouvre un tiroir, il en sort : une brosse à dents neuve, un petit tube de dentifrice, une petite bouteille de shampooing et un petit pain de savon et me les donne.

Je prends une douche, j'enfile un jeans et une blouse indienne propres. Je transfère le peu d'argent de poche qui me reste. Je ne vide pas mon sac de vêtements sachant très bien que je ne coucherai pas là. Je décide que je partirai après le souper.

Après avoir mangé un spaghetti dégueulasse, je vais voir l'éducateur dans le bureau et je lui demande d'utiliser le téléphone. J'appelle mon cousin Paul et je lui demande ce qu'il fait. Paul m'annonce :

— Je vais à une fête chez un ami, si tu veux venir, tu es la bienvenue, parce que tout le monde peut y aller, c'est un open house.

— OK. Salut.

Je raccroche, je regarde l'éducateur et je lui dis :

— Je vais rejoindre un ami au centre d'achat, est-ce que je pourrais avoir deux billets d'autobus s'il vous plaît ?

Shawn me donne les deux billets d'autobus et me disant que je dois être de retour pour 22 h 30. Je prends les billets qu'il me tend en disant que c'est d'accord. Je monte à ma chambre, je prends mon manteau en jeans, je redescends au bureau, je demande ma ration de cigarettes et des allumettes à Shawn et je demande où je dois prendre l'autobus pour me rendre au centre d'achat. Il me donne donc un paquet de dix cigarettes Export A, m'explique où aller attendre l'autobus et me souhaite :

— Have fun.

Je suis fière d'être sortie de cette maison, espérant que je n'y remettrai plus jamais les pieds. Lorsque je monte dans l'autobus, je demande au chauffeur comment me rendre à Ste-Rose.

Une fois rendue au centre d'achat Fairview où je dois prendre mon transfert, je rappelle Paul et je lui demande l'adresse. Paul me répond qu'il n'a pas l'adresse exacte, mais il me dit :

— C'est sur la rue L'allier à Ste-Rose, il y aura tellement d'autos, de gens et de la musique forte, tu ne peux pas te tromper. Je partais justement pour y aller.

— OK, je monte dans le prochain autobus et j'arrive dans une couple d'heures, mais j'aurais besoin d'un service, si tu peux me trouver un peu d'argent ça m'arrangerait. Je suis dans la merde, je t'expliquerai tout ça ce soir.

Paul au bout de la ligne :

— OK, pas de problème je vais essayer de t'arranger ça. Bye à tantôt.

— Bye et merci cousin.

Arrivée à destination, je n'ai pas de difficulté à trouver la maison qui est pleine de gens autant à l'intérieur qu'à l'extérieur sur le grand terrain, je me mets à la recherche de Paul. Je le trouve dehors auprès d'un petit feu dans un baril de métal tout rouillé. Je lui raconte les derniers développements de ma vie et je lui dis en conclusion :

— C'est certain que je ne retourne pas là. Donc je suis dans la rue.

Paul me sourit et me dit :

— Ben non, je ne te laisserai pas dans la merde. Tiens, prends ça, et pour cette nuit tu peux rester ici. Ça va être le party toute la nuit, si tu es fatiguée tu iras dormir en dedans, personne ne dira rien.

Il me tend vingt dollars et ajoute :

— Viens, on va fumer un pétard.

Nous allons prendre une marche dans la rue et nous fumons un joint de marijuana. Soulagée, je lui dis :

— Merci beaucoup, j'avais besoin de ça, ça fait du bien.

Souriant, Paul me dit :

— Ce soir, on fait la fête, si tu veux boire une bière, tu n'as qu'à aller te servir dans les cuves de glace remplies de bouteilles de bière. Si tu as faim, il y aura de la bouffe sur les tables à l'intérieur.

— Wow !! C'est super !!! Je ne sais pas ce que je ferais si je ne t'avais pas, dis-je en l'embrassant sur la joue.

Je fais la fête une bonne partie de la nuit soit jusqu'à ce que je tombe trop saoule et que je m'endorme sur un sofa du salon.

Le lendemain je me réveille, je suis habillée, mais j'ai un mal de tête. Je regarde autour de moi, je vois des gens couchés un peu partout et la maison est dans un désordre total : il y a des bouteilles vides traînant partout, le plancher est souillé de boue et de taches quelconques. Je me lève, je trouve la salle de bain, je me lave les mains et le visage puis je sors dehors par la cuisine. Je m'assois sur le petit balcon. Je vois que le baril où il y avait un feu la veille est encore fumant. Un beau grand brun avec les cheveux aux épaules et les yeux d'un bleu éclatant, sort et s'assoit à côté de moi.

— Salut je m'appelle Lewis et toi c'est ?

— Sophie.

— C'est moi qui habite ici. Tu es venue avec qui ?

— Je suis venue seule pour rejoindre mon cousin Paul. J'imagine que tu le connais ?

— Ah oui ! Paul V., c'est un bon gars ça. Donc c'est toi la cousine Sophie qui a eu un gros accident ?

— Oui c'est moi ça. Tu as quel âge, Lewis ?

— J'ai 17 ans bientôt 18 et toi ?

Je mens et je demande :

— J'ai 15 ans, tes parents ne sont pas là ?

— Ils sont partis en voyage et j'ai la maison pour moi tout seul pour encore une semaine.

— Wow !! Chanceux.

— Tes parents savent-ils que tu es ici ?

— Non, je ne vis plus avec mes parents, je suis dans un foyer, mais là je me suis sauvée.

— Tu veux dire que tu t'es poussée ?

— Oui

Gentiment il me dit :

— OK, si tu veux, tu peux rester ici quelques jours, mais tu dois aider à faire le ménage.

Je lui souris et je dis :

— Pas de problème.

Je suis contente d'avoir trouvé une place où rester pour une semaine. J'aide dans les tâches ménagères. Je fais la connaissance d'autres filles et d'autres garçons, tous plus âgés que moi. Je me sens bien et acceptée dans cette maison où le rire et la bonne humeur règnent.

Le lundi matin avant de partir pour l'école, Lewis m'explique :

— Si tu as besoin de sortir, sors par la porte arrière et laisse-la débarrée, il n'y a pas de voleur ici. Si tu veux prendre une douche et laver tes vêtements, je t'ai accroché un peignoir et une serviette sur la porte de la salle de bain. Viens, je vais te montrer comment fonctionnent la laveuse et la sècheuse.

Je le suis dans une pièce de la maison où sont installés les appareils et il me montre comment faire mon lavage.

Lewis et sa blonde Chantal (une belle fille de 17 ans aux longs cheveux châains et aux yeux verts) montent à bord du bolide de Lewis

(une mustang noire) et ils partent pour l'école. Je reste seule dans cette maison de la rue L'Allier. Après avoir pris une douche, j'enfile le peignoir propre, je vais mettre mes vêtements dans la laveuse et je vais à la cuisine laver la vaisselle laissée suite au déjeuner de mes nouveaux amis. Je me sens bien. Il est midi, il ne me reste qu'une seule cigarette et sachant que Lewis et Chantal dînent à l'école, je décide d'aller au dépanneur pour y acheter des cigarettes. Je remets mes vêtements propres, je sors par derrière et laisse la porte débarrée comme m'a dit Lewis. C'est la première fois que je sors dans la rue depuis que je suis en fugue, je marche d'un pas rapide en surveillant mes arrières. Après un demi-kilomètre sur le boulevard Ste-Rose, j'arrive enfin au dépanneur, j'y achète un paquet de cigarettes Export A, je demande un carton d'allumettes et je repars aussi vite. Sur le chemin du retour, en regardant derrière moi, je vois une voiture de police qui s'en vient. Je pars en courant, je vois un petit boisé et je m'y enfonce en courant. Les policiers sachant que je m'y trouve se garent devant le boisé, descendent et l'un d'eux appelle :

— Sophie sort de là. Nous savons que tu es là.

Mais je ne bouge pas, évitant ainsi de faire craquer les feuilles et les arbustes sous mes pieds. J'entends le policier dire à son partenaire :

— Tu vas de ce côté et moi je vais par ici.

Sachant que les policiers entrent dans le petit bois, je décide de sortir en faisant le moins de bruit possible et profitant des craquements que les policiers font, je sors du bois et je marche dans la rue en m'assurant qu'ils ne me voient pas, mais j'ai fait cinq pas et j'entends :

— Elle est là, dans la rue.

Je cours et je réussis à prendre une bonne distance, mais un des policiers (l'agent Delage) court plus vite que moi et attrape le collet arrière de ma blouse puis mon bras de l'autre main et il me dit tout essoufflé :

— OK, arrête là !

J'arrête et l'agent m'entraînant vers l'auto-patrouille, encore essoufflé dit :

— Tu cours vite, mais tu n'es pas chanceuse, moi j'ai couru le marathon.

Il me fait monter à l'arrière du véhicule, ferme la portière pendant que son partenaire prend place au volant puis il va s'asseoir sur la banquette avant à côté de son partenaire. Alors que la voiture démarre, l'agent Delage se tourne vers moi et il fait les présentations en montrant de sa main son partenaire :

— Voici le constable Pilon, il travaille avec moi maintenant. Il est gentil, mais pas trop patient.

Le conducteur me regarde dans le rétroviseur et me salue d'un signe de tête. L'agent Delage se retourne, il regarde en avant et le trajet se fait en silence.

Lorsque nous arrivons au poste de police, l'agent Delage me demande :

— Si je te mets dans un bureau, tu vas être sage ? Tu n'essayeras pas de te sauver ? Sinon je te mets dans une cellule. Tu as bien compris ?

— Oui, je vais être sage.

Il me conduit dans le même petit local où j'ai déjà été. Il referme la porte, me laissant seule. Après une attente qui me semble longue, une grande femme d'environ 30 ans, mince, au visage couvert de taches de rousseur, portant de petites lunettes rondes en plastique noir, ayant de longs cheveux frisés et roux, ouvre la porte et s'assoit en me tendant la main :

— Bonjour, je m'appelle Nicolette White, je suis ta nouvelle travailleuse sociale, dit-elle avec un accent anglais.

Je la regarde de la tête au pied, sans lui tendre la main et je lui dis :

— Bonjour. Il n'est pas question que je retourne dans ce foyer, je ne parle pas anglais. Je veux retourner chez mes parents.

— Dans ton dossier, il est écrit que tu as peur de ton père. Tu n'as plus peur maintenant ?

— J'ai encore peur, mais peut-être que je n'ai pas raison d'avoir peur, il ne m'a rien fait à moi. Je m'arrangerai pour barrer ma porte de chambre.

— Pourquoi ne l'as-tu pas barrée avant ?

— Elle ne se barre pas, mais je trouverai un moyen.

— Tu es certaine que c'est ce que tu veux faire ?

— Oui, je veux dormir dans mon lit ce soir.

Nicolette me dit sérieusement :

— Tu sais que tu es chanceuse, parce que le juge n'a pas encore traité ton dossier alors tu peux retourner chez tes parents. Si le juge avait traité ton dossier, tu appartiendrais à la cour de la jeunesse. Je vais téléphoner à tes parents et nous verrons ce qui se passera par la suite.

Ma nouvelle travailleuse sociale sort en fermant la porte derrière elle.

Tout ce que je comprends de ce que Nicolette vient de me dire c'est que je peux et je vais sûrement retourner dormir dans mon lit. Je ne comprends rien du reste concernant le juge. Nicolette ouvre la porte et dit :

— Viens, ta mère est chez toi et elle t'attend. Elle est seule, ton père est au travail.

Alors qu'elle est au volant, je suis assise à côté. Nicolette me dit comment cela se passera :

— Nous allons parler avec ta mère, tu devras nous dire où tu as passé la fin de semaine, pourquoi tu as peur de ton père et nous essayerons de trouver une solution pour que tout le monde soit content.

— OK, mais je ne veux pas dire à ma mère pourquoi j'ai peur de mon père, je ne veux pas lui faire de peine.

— D'accord, je trouverai une explication, dit-elle en essayant de me rassurer.

J'entre dans la maison par la porte arrière suivie de Nicolette, nous montons les trois marches et nous nous assoyons sur chacune une chaise autour de la table où ma mère est déjà installée. Il n'y a ni embrassade ni câlin. Nicolette explique à ma mère que je veux revenir et que je voudrais être capable de barrer ma porte de chambre pour avoir plus d'intimité. Je raconte que j'ai passé la fin de semaine chez des amis et que tout s'est bien passé, mais je refuse de dire chez qui j'étais, affirmant ne pas vouloir mettre des amis dans le trouble.

Ma mère met des conditions à mon retour :

— Tu vas à l'école et tu vas à tes cours, en revenant de l'école si tu as des devoirs, tu les fais avant de sortir. Tu dois nous dire où tu vas lorsque tu sors. Les soirs de semaines, tu dois entrer à la maison à 10 h et la fin de semaine à 11 h.

Inquiète, je demande :

— OK, pas de problème, mais papa il va faire quoi ?

Ma mère me répond :

— Soit tranquille, je m'occupe de ton père.

Elle fait une pause et reprend la parole :

— Pour te montrer que je te fais confiance, je te donne de l'argent, tu iras manger une frite et un hot-dog au restaurant et tu iras acheter ce que tu veux pour barrer ta porte de chambre.

Ma mère me tend vingt dollars en me disant :

— Vas-y maintenant, moi et la dame nous avons des choses à nous dire.

Je souris et donne un bec sur la joue de ma mère qui me donne enfin un câlin. Je la remercie et je sors le cœur léger.

À mon retour, je montre mon achat (c'est une chaîne de sécurité avec glissière qui est habituellement installée sur une porte d'appartement) à ma mère et celle-ci me dit :

— Bon OK, je vais t'installer ça.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Je ne sais pas ce qui s'est dit entre ma mère et la travailleuse sociale, mais les choses changent à la maison. Mes parents sont plus calmes, du moins devant moi. Je vais à l'école, j'assiste à mes cours et je rencontre un psychoéducateur pour parler de ma famille et voir à ce que tout aille bien. Je fume encore de la marijuana, mais je ne bois plus d'alcool avant de partir pour l'école.

Mes frères et ma sœur s'occupent plus de moi. Un de ces soirs, mon frère Gilles qui a 18 ans m'invite à venir avec lui au gymnase de la polyvalente où ensemble nous jouons des parties de basket-ball. Après la partie, nous montons à bord de la Volkswagen coccinelle verte de Gilles, nous allons prendre une bière et jouer au billard à la brasserie. Le serveur refusant de servir de la bière à une mineure, Gilles commande un coca-cola pour moi, mais il me donne des gorgées de bière lorsque le serveur ne regarde pas. Je me sens bien avec des gens plus âgés que moi, car ils me traitent comme une des leurs. C'est pendant une de ces soirées à la brasserie que je découvre que mon frère Gilles est un vendeur de marijuana, mais je n'en parle à personne. Je comprends aussi que mon frère Robert, toujours enfermé dans sa chambre lorsqu'il est à la maison fume du hasch et pas n'importe lequel. Dans ces tiroirs, j'y découvre des trésors : du hasch cachemire, de l'afghan, et d'autres

sortes importées. Les morceaux sont tellement gros que je peux en prendre sans que Robert s'en rende compte.

Jasmine (ma sœur, l'aînée de la famille) qui est mariée, a accouché d'un joli garçon, m'invite à venir chez elle en me disant :

— Tu sais petite sœur, tu peux venir tant que tu veux chez nous, tu es toujours la bienvenue.

J'aime bien mon beau-frère anglais (Dan) et lorsque je le vois celui-ci m'apprend l'anglais.

À Québec, c'est le temps du carnaval, Gilles se prépare avec ses amis à partir pour la ville de Québec afin d'aller fêter au Carnaval de Québec. Je demande à mon frère si je peux aller avec eux. Mon frère est d'accord, mais mes parents refusent en disant que je suis trop jeune pour partir aussi loin sans eux. Déçue, je suis assise dans le salon à regarder la télévision pendant que mes parents jasant dans la chambre juste à côté. Gilles avant de partir apparaît dans le salon, il sort un sac qui était caché sous son chandail, il le jette rapidement sur mon ventre et me dit à voix basse :

— Tiens, tu ne peux pas venir, mais tu vas pouvoir fêter quand même.

Et il disparaît aussi vite. Voyant que le sac à sandwich est à moitié plein de marijuana, je souris, je le cache sous mon chandail et je cours à ma chambre pour le cacher. Arrivée dans ma chambre, je barre ma porte, je prends le temps de regarder le contenu du sac et je souris en voyant que mon frère a même pensé à mettre un paquet de papier à rouler dans le sac contenant environ trente grammes de marijuana. Je cache le sac dans un de mes tiroirs, je sors de ma chambre en courant pour aller remercier mon frère, mais il est déjà parti.

Mon frère Robert (qui lorsqu'il n'est pas au travail, s'enferme dans sa chambre) a souvent la visite de son ami Laurent qui est agent de bord. Laurent (24 ans) m'amène faire des promenades dans sa voiture sport et me montre comment le sucer. Je m'exécute autant de fois que Laurent le demande : au moins une fois par semaine. Il y a aussi d'autres

garçons (amis de la famille, jeunes ou adultes) qui utilisent mes mains comme jouet pour assouvir leurs bas instincts, mais jamais ils n'oseront me toucher plus bas que la taille. Cela ne me perturbe pas, croyant que tout ça est normal.

L'année scolaire se termine et je réussis à obtenir la note de passage. Grâce à mon beau-frère Dan mon anglais s'améliore de plus en plus et les notes de mon cours d'anglais montent sur mon bulletin.

Les vacances d'été enfin arrivées, Dan ayant un yacht sur la rivière des Prairies, m'amène avec sa petite famille en promenade. Il fait conduire son épouse (ma sœur), se jette à l'eau et il fait du ski nautique. Après un moment, il monte à bord du yacht et me demande :

— Veux-tu essayer ?

J'accepte et je réussis malgré mes jambes à faire du ski nautique. Lors que je monte à bord du yacht, Dan me sourit et me dit :

— Tu vois, si tu veux, *sky is the limit*. Tu peux tout avoir.

À la mi-juillet c'est le temps des vacances familiales. Avec toute la famille, nous allons au chalet sur le bord du grand lac Nominigou. André et Gilles qui ont chacun un vieux campeur Volkswagen viennent avec leurs amis, ils vont camper tous ensemble sur la berge du lac. Jasmine et sa petite famille viennent aussi au chalet. Je suis seule assise à l'arrière de la Pontiac Grand Prix que mon père conduit avec ma mère assise côté passager. La route est longue (1 h 45), mais dans la voiture, le radio joue de la musique, mon père siffle et moi je chante.

Les vacances au chalet se passent dans la joie et la bonne humeur. Mon père m'apprend à conduire sur les routes de campagne menant au village et je me sens bien. Pendant trois semaines, je vis en harmonie avec ma famille. Je nage dans le lac avec ma sœur. Ma sœur et moi allons avec notre mère cueillir des fraises dans les champs. Le soir, nous chantons tous en cœur autour d'un feu de joie sur le bord de l'eau, en faisant griller des guimauves.

14 ANS = 5 ANS

Pour ma fête (14 ans), nous sommes au chalet et ma mère a fait un succulent shortcake aux fraises avec les fraises des champs qu'elle a cueillies en matinée.

Après les trois semaines magnifiques passées au chalet, ma famille est de retour à la vie quotidienne c'est-à-dire : mon père et ma mère vont faire l'ouverture du dépanneur-restaurant dont ils sont propriétaires et les engueulades entre eux reprennent de plus belle. Robert retourne au travail (il est agent de bord), Gilles et André travaillent avec mes parents au dépanneur-resto et Jasmine (qui est couturière chez elle) a regagné l'appartement où elle vit avec son beau Dan (qui étudie la géologie à temps partiel, il est livreur de pizza à temps plein) et leur fils Mark. Moi de mon côté je suis seule et je recommence à fumer des joints cherchant inconsciemment l'amour et l'affection de mes parents.

Deux semaines plus tard, il y a une danse organisée dans la paroisse voisine. J'ai eu la permission d'y aller avec mon cousin Paul, nos parents nous ont donné chacun dix dollars avant de partir. Ce soir-là, nous avons la permission d'y rester jusqu'à minuit (la danse finissant à 23 h 30). Ni moi ni Paul, nous n'aimons la danse, mais nous adorons la musique et nous y trouvons notre bonheur. À un moment de la soirée, je sors dehors pour fumer une cigarette. Je suis seule accotée sur le mur de la salle paroissiale, je fume ma cigarette tranquillement, un beau garçon aux longs cheveux blonds et aux yeux bleus azur m'approche et me demande :

— As-tu du feu s'il te plaît ?

Je lui souris et je lui tends mon carton d'allumettes. Il prend les allumettes, allume sa cigarette, rejette la fumée en l'air et d'un sourire radieux :

— Moi c'est Adrien et toi comment tu t'appelles ?

— Sophie.

— C'est la première fois que tu viens ici ? Une belle grande jeune femme comme toi, je t'aurais remarquée si tu avais été là avant.

Je rougis et je regarde mes pieds tant je suis gênée, et je réponds :

— Oui, c'est la première fois.

Il prend mon menton doucement et relève ma tête en disant :

— Tu ne devrais pas cacher de si jolis yeux.

Durant toute la soirée, je me laisse draguer par le bel Adrien en oubliant même mon cousin Paul. À la fin de la soirée, le *disc-jockey* met la nouvelle chanson du groupe Styx : Suite Madame Blue qui est déjà un succès. Adrien m'invite à danser, et timidement je dis :

— Je ne sais pas danser, je n'ai jamais dansé.

— C'est un slow, tu vas voir c'est facile, viens.

Il me prend par la main et m'entraîne à l'intérieur sur la piste de danse. Il se colle contre moi et danse doucement en faisant glisser tranquillement ces mains dans mon dos. J'ai l'impression de recevoir une décharge électrique de douceur sur tout mon corps. À la fin de la danse, il me donne un baiser dans le cou et me sourit en disant :

— Tu dances très bien ma princesse.

Nous sortons dehors, je sais que je dois rentrer, mais je resterais volontiers. Adrien sort un stylo de la poche de son manteau en jeans enlève le bouchon, prend ma main et écrit son numéro de téléphone en me disant :

—Appelle-moi demain.

Puis il s'en va. Paul apparaît à la sortie de la salle, je vais le rejoindre et nous partons ensemble pour rentrer chez nous. Chemin faisant, nous nous racontons notre soirée, mais je ne parle pas du beau Adrien de peur que mon bonheur s'arrête et me doutant aussi qu'Adrien est beaucoup plus âgé que moi. Je ne voudrais surtout pas causer d'ennuis à ce bel ange qui passe dans sa vie.

Le lendemain, j'appelle Adrien qui m'invite chez lui à Laval. Étant seule chez moi, j'accepte l'invitation et je rejoins Adrien dans un casse-croûte à Laval. Je m'y rends à pied, Adrien lui s'y rend en automobile. Une fois au restaurant, nous prenons un coca-cola, Adrien m'annonce qu'il souhaite me présenter à ses parents. Je ne suis pas certaine, mais j'accepte tout de même.

En route avec Adrien au volant, je demande :

—Quel âge as-tu ?

Adrien sans hésitation :

—Vingt-trois ans. Pourquoi ? Ça cause un problème ?

—Euhhhh peut-être. Est-ce que tu sais j'ai quel âge ?

—L'âge, ce n'est pas important, l'important c'est que nous soyons bien ensemble, mais tu dois avoir 18 ou 19 ans, je pense.

Je me gratte la gorge et je dis :

—J'ai 14 ans.

Adrien arrête la voiture sur le bord de la route et réfléchit. Il reprend la route, entre dans une petite rue déserte et se stationne à nouveau au bord de la route. Il arrête le moteur, se tourne vers moi et me dit :

—Ouain, ça peut causer un problème, mais moi j'ai le goût d'essayer de faire un bout de chemin avec toi. Qu'est-ce que tu en penses ?

N'ayant pas compris le sens de la phrase, mais ne voulant pas déplaire à ce bel homme je répons :

— Oui OK, moi aussi.

— Voilà ce que nous allons faire : là, nous allons dans ma famille, je ne pense pas que personne ne te demandera ton âge, mais si quelqu'un te le demande, tu diras que tu as 19 ans. Ils te croiront. Tu vas voir, ils sont tous gentils.

Effectivement, une fois dans la maison personne ne me demande mon âge. Les parents d'Adrien sont très gentils ainsi que ses frères et sa sœur. La mère d'Adrien me dit :

— Tu es la bienvenue sous notre toit et tu peux venir autant que tu le veux.

Adrien et moi sommes amoureux, mais je sais que si mes parents apprennent ma liaison avec un homme adulte, mon bel Adrien sera dans les problèmes. Donc ensemble, nous décidons de garder notre belle histoire d'amour secrète. Nous nous rencontrons chez Adrien, dans des restaurants ou dans un chalet abandonné sur le bord de la rivière. Dans ce chalet un jour, Adrien m'explique :

— Les gens qui sont propriétaire de ce chalet (qui est plutôt une belle maison ancestrale en pierres des champs) vivent à L'Isle-aux-Coudres, ils sont riches et ne viennent au chalet qu'une fois par année, c'est pour ça qu'il y a tous les meubles et comme tu peux voir c'est propre, car il y a même quelqu'un qui vient y faire le ménage un samedi par deux semaines.

Il prend une pause, il m'embrasse, il allume un joint et continue :

— Un jour si tu veux, ce sera nous qui aurons une belle maison sur le bord de l'eau. Nous serons heureux et nous aurons peut-être des enfants.

Je souris et rêve éveillée de ce bonheur.

Nous finissons de fumer le joint. Adrien me prend par la main, m'entraîne jusque dans une chambre où il y a un grand lit. Il m'enlève mes vêtements en m'embrassant et tendrement, il m'étend sur le lit moelleux. Je connais pour la première fois les douceurs et la jouissance de l'amour.

Après une merveilleuse journée passée ensemble. Je dois entrer chez moi, je trouve cela de plus en plus difficile de vivre chez moi où la trêve de mes parents a pris fin avec les vacances au chalet.

C'est le dernier jour des vacances d'été, demain l'école recommencera pour moi. Alors je profite de cette journée pour retrouver mon beau prince au chalet abandonné. Adrien est plus distant qu'habituellement. Je lui demande ce qui se passe, il prend mes mains dans ses deux mains et tristement il me dit :

— J'ai retourné la question mille fois dans ma tête et j'en suis venu à une conclusion. Je t'aime très fort, mais avec tes parents ça semble impossible. Demain, tu recommences l'école et tu dois te concentrer sur tes études, c'est important. Alors j'ai pensé que nous devrions arrêter de nous voir jusqu'à ce que tu aies 18 ans. Je te promets que je vais t'attendre et que nous serons heureux.

En sanglotant, je lui dis :

— Non, non. S'il te plaît, j'ai besoin de toi. Sans toi, je ne serai pas capable de survivre dans cette maison-là. Partons ensemble, n'importe où, je te suivrai.

— Sophie ma belle princesse, tu sais très bien que si nous faisons ça, tu auras des problèmes et j'aurai des problèmes aussi. Soyons raisonnables et revoyons-nous dans quatre ans. Quatre petites années et le bonheur sera à nous.

Avec l'espoir d'un futur bonheur, nous nous faisons la promesse de nous retrouver dans quatre ans et nous prenons chacun notre chemin. Le soir dans mon lit, j'ai du chagrin en pensant à Adrien qui m'a appris c'est quoi l'amour.

Dès le lendemain à l'école secondaire, je commence mon ascension dans le monde illusoire de la drogue. Je sèche souvent mes cours et je consomme tout ce qu'il m'est possible de trouver : alcool, marijuana, hasch, mescaline, champignon magique et LSD.

Je deviens frustrée et violente avec tout ce qui est autorité. La seule personne capable de comprendre mon mal de vivre est mon cousin Paul avec qui je me tiens. Il me raconte souvent dans tous les détails l'accident qu'il a vu des années plus tôt et il finit toujours par la même phrase :

— J'ai de la misère à croire que tu es là aujourd'hui, j'étais sûr que tu étais morte.

Ensemble, nous nous réfugions dans la drogue afin d'oublier nos souffrances.

À l'école, je deviens violente. Je suis suspendue pour trois jours, après avoir empoigné un professeur par le collet. Je retourne à l'école puis j'y suis expulsée de nouveau pour avoir proféré des menaces à l'endroit d'un professeur qui m'a surpris à fumer un joint dans la cour d'école. Je vole mes parents qui ne s'en rendent pas compte ou qui ferment les yeux sur mes délits, je suis en fait devenue un vrai garçon manqué.

Ma mère appelle la travailleuse sociale (Nicolette) et lui dit qu'elle n'arrive plus à me comprendre, elle sent qu'elle perd le contrôle. Nicolette vient me voir et m'avertit que je dois me calmer.

Obligée, je change d'école en plein milieu de l'année, je dois aller à l'école secondaire Ste-Dorothée. Là, les règlements sont plus stricts et durant les récréations et l'heure du dîner, il y a des surveillants partout et les élèves ne peuvent pas sortir de la cour d'école qui est clôturée tout le tour. Chaque matin, Nicolette vient me chercher chez mes parents et me conduit à l'école en me demandant comment ma soirée de la veille s'est passée. L'après-midi, à la fin des classes, Nicolette revient me chercher et me reconduit chez moi en me demandant comment ma journée s'est passée. N'ayant pas le choix, je vais à mes cours, mais je n'y comprends rien. À la fin de la première semaine, sur l'heure du

dîner, j'allume un joint et je me fais prendre par un surveillant. Je suis envoyée chez le directeur qui me dit que je suis suspendue pour une semaine. Devant moi, le directeur appelle Nicolette, il lui explique ce qui s'est passé et il lui dit qu'elle doit venir me chercher, car je suis suspendue pour une semaine. Il raccroche et me dit que je peux sortir et prendre des choses que j'aie besoin dans mon casier. Je vais à mon casier rapidement, j'enfile : bottes, chapeau de laine, mitaines et manteau, je referme le casier et je sors dans le stationnement en espérant que Nicolette ne soit pas arrivée. Soulagée, je vois qu'elle n'est pas arrivée. Je cours pour aller dans les rues voisines, jusqu'à un arrêt d'autobus, mais il n'y a pas d'autobus à l'horizon. Donc je me cache afin de ne pas être vue par Nicolette. Quelques minutes plus tard, l'autobus arrive et j'y monte. Je me rends jusqu'au terminus, en descendant de l'autobus je demande l'heure au chauffeur, il est 13 h 30 dit-il. Je lui demande un transfert qu'il me donne et je vais prendre l'autobus qui m'amènera chez moi sachant qu'il n'y aura personne avant 16 h 30.

J'arrive chez moi, j'enlève mes bottes, mes survêtements d'hivers, je me dépêche d'aller dans ma chambre y prendre des vêtements, mon argent de poche et la marijuana qui y est cachée dans mon tiroir. Je place le tout dans un sac à dos. Je frappe sur la porte de chambre de Robert (l'agent de bord), pas de réponse. J'ouvre tranquillement la porte, voyant que mon frère n'y est pas, je vais directement ouvrir le tiroir où il laisse son hasch. Il y a cinq gros morceaux de hasch emballés dans du papier de plomb, je les déballe, je prends environ deux grammes dans chacun, je remballer les morceaux de mon frère, je les remets à leur place et je referme le tiroir. Je sors de la chambre avec les morceaux que je viens de voler dans ma main. Je vais à la cuisine, y prendre du papier d'aluminium dans l'armoire, j'emballer les cinq petits morceaux séparément et je les mets dans la poche de mon jeans. J'ouvre la porte du bar de mon père qui est juste à mes pieds et je prends le temps de choisir une bouteille de cognac. J'en prends une gorgée, je fais la grimace, mais j'en reprends une autre, je remets le bouchon et retourne dans ma chambre pour y mettre la bouteille dans mon sac à dos que j'avais laissé sur lit. Je m'assure que le sac à dos est bien fermé, je l'enfile et je vais

dans la chambre de mes parents pour y voler les recettes du dépanneur qui sont cachées dans un coffre non barré dans le garde-robe. J'y prends trois cents dollars, je referme le coffre, le remet à sa place, je ferme la porte du garde-robe et je vais en vitesse dans la cuisine. J'enlève le sac de sur mon dos, j'y range soigneusement l'argent en gardant une partie que je mets dans mes poches de manteau. J'enfile mon manteau après avoir mis mes bottes. J'enfonce mon chapeau de laine sur la tête, j'enroule un foulard de laine autour de mon cou, j'enfile mon lourd sac à dos, je mets mes mitaines épaisses et je sors de la maison. Je m'assure que personne ne m'attend dehors et je pars attendre l'autobus direction Montréal. L'autobus arrive, j'y monte, mais je n'ai aucune idée où je vais. Tout ce que je veux c'est aller loin, le plus loin possible pour ne pas être reprise.

Je descends au terminus de l'autobus qui est la station de métro Henri-Bourassa. C'est la première fois que je vais à Montréal en autobus et seule. Je suis la foule de gens qui vont dans le métro (que je n'ai jamais vu), je me sens un peu perdue, mais je donne mon transfert que j'avais préalablement pris dans l'autobus à la dame dans la cage des tourniquets pour entrer dans la station de métro. Toujours suivant le troupeau de gens j'arrive à l'arrêt du métro, les portes sont ouvertes, j'entre, je m'assois sur un banc et je reste dans le métro jusqu'au terminus, mais je ne descends pas. Un homme (employé du métro) vient me voir et me demande :

— Tu as l'air perdue, où veux-tu aller ?

— À Montréal.

— Tu es à Montréal, mais c'est grand Montréal. Tu cherches quoi ?

Je réponds sans trop savoir pourquoi, mais ayant déjà entendu cela :

— Le Vieux-Montréal.

L'homme m'explique que je dois aller prendre le métro de l'autre côté, descendre à la station Berri-de-Montigny et pour aller dans une autre direction afin de me rendre jusqu'à la station Champs-de-Mars.

Après plusieurs heures à tourner en rond dans le métro et dans les rues de Montréal, je loue une chambre dans un hôtel miteux de Montréal. Je m'y cloître et je ne sors que pour aller manger au resto du coin. Après dix jours, voyant que ma réserve de drogue baisse, j'appelle mon cousin, Paul. Je lui donne rendez-vous pour le lendemain à 19 h dans un restaurant de Ste-Rose afin que celui-ci lui m'apporte marijuana et LSD. Le lendemain à l'heure convenue, nous nous rencontrons, nous échangeons argent et drogue. Devant un hot-dog, une frite et un Pepsi, Paul me raconte les dernières nouvelles :

— La police te cherche partout, ils sont même venus à l'école. Ils m'ont posé des questions, mais je leur ai dit que je ne savais rien. T'étais où ?

— À Montréal dans un hôtel. Là, je sais plus où aller.

— Je pense que tu es mieux de ne pas trop traîner dans le coin. Et si tu allais au chalet.

— Comment ?

— Sur le pouce.

— Non, il fait trop froid. Je trouverai bien une place.

Nous finissons de manger et partons chacun de notre côté. J'attends l'autobus au coin de la rue lorsqu'une voiture brune s'arrête devant moi. Je me penche et je vois l'agent Delage qui est habillé en civil. Je me redresse et je pars à courir, mais je ne vais pas très loin, car une autre voiture arrive et me coupe le chemin. Je tombe en glissant et les policiers n'ont qu'à me cueillir.

Au poste de police, ils fouillent mon sac à dos et ils me font vider mes poches. L'agent Delage trouve la drogue et pointant le LSD avec son stylo me demande :

— C'est quoi ça ?

— Je ne sais pas. Ce n'est pas à moi.

— Bon OK, si tu veux jouer à ça, je vais envoyer ça au laboratoire et tu vas rester ici en cellule jusqu'à ce que nous sachions c'est quoi. Est-ce que c'est ça que tu veux ?

— C'est du LSD.

Il siffle et dit :

— OK, je vois que tu t'enfonces de plus en plus. Qui t'a vendu ça ?

— Je ne sais pas, j'ai acheté ça à Montréal d'un gars que je ne connais pas.

— Et je suis supposé te croire ? dit-il.

— C'est la vérité.

— OK, viens avec moi.

Je n'ai pas d'autre choix que de suivre le policier, n'ayant plus de manteau, et dehors il fait un froid de canard. Il me conduit à son bureau, il m'indique une chaise où m'asseoir et il commence les explications :

— Ce soir tu vas aller au centre L'Escale à Montréal, tu vas y rencontrer une équipe d'éducateurs et eux vont décider quoi faire avec toi. En attendant qu'un transport vienne te chercher, je dois te mettre dans une cellule, parce que j'ai plein de paperasse à remplir.

— Non, s'il-vous-plaît, pas dans une cellule, je ne suis pas une criminelle. Je resterai tranquille.

— Bon, OK, je vais te faire attendre dans le bureau là-bas, mais il faut que tu me promettes d'être sage.

Je lui promets et j'attends dans le petit bureau qu'on vienne me chercher. Il fait nuit lorsque je suis conduite à bord d'une fourgonnette équipée de grillages à Montréal, dans un garage sous-terrain. Les deux hommes chargés de mon transport me conduisent dans un ascenseur, nous montons jusqu'au sixième étage. Lorsque la porte s'ouvre, nous sortons de l'ascenseur, ils me guident dans une grande pièce vitrée. L'un

d'eux y débarre la porte et me fait signe d'entrer. Aussitôt que je suis entrée, il referme la porte et la barre à double tour pendant que l'autre dépose un dossier sur un bureau à côté de l'ascenseur où est assis un gardien. Il donne mes effets personnels au gardien qui pose mon sac à dos à ses pieds. Dans la grande pièce équipée de tables et bancs en acier fixés au sol en béton, il y a deux autres adolescentes qui dorment allongées sur les bancs. J'enlève mes survêtements d'hiver, je les pose sur une table et je tourne en rond dans la pièce un bon moment soit jusqu'à ce que le gardien s'approche de la porte vitrée et me dise à travers la porte vitrée :

— Tu devrais faire comme les autres et dormir, un éducateur viendra te rencontrer demain matin.

Nerveusement, je demande :

— Est-ce que je peux avoir mes cigarettes ?

— Non, tu n'as pas le droit de fumer ici. Dors, ça va passer plus vite.

Décue, je m'étends, mais je ne trouve pas le sommeil, étant trop nerveuse. Le lendemain matin, un éducateur me fait venir dans son bureau, il regarde mon dossier en silence, il lève la tête et me dit :

— Un transport est en route pour venir te chercher, tu vas rencontrer ta travailleuse sociale.

Je lâche un soupir de soulagement, car je suis contente de savoir que je sortirai de cette prison de verre. L'éducateur me reconduit dans la grande pièce et il retourne dans son bureau. Un gardien ouvre la porte et il nous distribue café et rôties au beurre.

Après le transport à bord du même véhicule, mais avec deux hommes différents assis à l'avant. Je suis enfermée dans un local vide, me faisant dire par un homme :

— Ta travailleuse sociale va venir te voir dans quelques minutes.

Effectivement, au bout d'un court délai, on débarre la porte et Nicolette apparaît en me disant :

— Ce matin, tu vas passer devant le juge et il décidera où t'envoyer. Je te demande de répondre à ses questions poliment s'il t'en pose. Je vais lui expliquer la situation et essayer de la convaincre de t'envoyer dans un centre ouvert.

Je ne comprends rien, mais comme toujours j'acquiesce sans comprendre. Je suis conduite à l'avant dans une salle d'audience bondée de gens. Je reste plantée debout et Nicolette discute avec le juge :

— Monsieur le juge, Sophie n'est pas une criminelle, c'est plutôt une adolescente qui se cherche et qui n'a pas été encadrée. Je vous demande de l'envoyer dans un centre ouvert où elle pourra être encadrée tout en finissant son année scolaire.

Le juge jette un regard vers moi et répond à Nicolette :

— Elle ira au centre d'accueil Habitat Soleil, pour une durée de trois semaines et reviendra ici dans trois semaines.

Il donne un coup de maillet sur son bureau. Un gardien me ramène dans le local où je me trouvais plus tôt. À peine deux minutes s'écoulent que Nicolette apparaît, on lui ouvre la porte et elle me dit :

— Allez viens, c'est moi qui vais t'y conduire.

Je monte à côté de Nicolette dans sa voiture. Nicolette me dit en conduisant :

— Maintenant, tu vas aller dans un centre d'accueil ouvert, là-bas tu vas y rencontrer des éducateurs qui feront un rapport au juge concernant ton comportement. Le juge décidera dans trois semaines où tu iras. Si tu fais une fugue, tu as de grandes chances d'être envoyée dans un centre fermé. Donc si tu veux un conseil, soit gentille, obéis, et surtout ne fugue pas.

Je suis conduite au centre d'accueil Habitat Soleil sur la rue De Lorimier à Montréal. C'est une grande et vieille maison à deux étages avec plafonds hauts. Une fois à l'intérieur, ma travailleuse sociale dépose mon sac à dos dans l'entrée et donne un dossier à l'homme mince d'environ 28 ans, cheveux blonds aux épaules, yeux verts sertis de lunettes rondes en métal argent qui nous accueille en disant :

—Voici Sophie Leblanc.

Elle me regarde et ajoute :

—Il va s'occuper de toi. Je dois partir, j'ai une longue route à faire. Alors on se voit dans trois semaines.

Elle ressort aussi vite. L'éducateur se présente pendant que j'enlève mes bottes et j'accroche mon manteau sur des crochets dans l'entrée :

—Moi, c'est François. Viens, je vais te faire visiter.

J'attrape mon sac à dos et je suis l'éducateur. En entrant, se trouve un escalier qui mène au second étage. À côté de l'escalier, il y a une grande salle avec table de mississippi et table de billard. Au fond, il y a la salle de toilette des garçons et à côté une laveuse et une sècheuse jaune. Nous montons l'escalier qui arrive dans un long corridor longé de pièces.

La première pièce à gauche, c'est le bureau des éducateurs, suivi de la salle de toilette des filles.

François m'indique une chambre à droite et me dit :

—Tu peux poser tes affaires ici, c'est la chambre des filles.

La grande chambre contient trois lits et trois vieux et grands bureaux en bois. Je regarde François et je lui demande :

—Quel lit je prends ?

—Celui que tu veux, tu es la seule fille ici présentement.

Je choisis le lit le plus près de la porte et j'y pose mon sac à dos à côté.

La visite se continue, il y a un grand salon (avec douze fauteuils dépareillés et alignés devant une télévision vingt-six pouces haute sur pieds), qui sépare la chambre des garçons de la chambre des filles. Au fond du couloir à gauche, il y a une grande cuisine de style cafétéria où se trouvent deux distributeurs à jus commerciaux sur un comptoir de cafétéria en acier, et il y a une longue table pouvant contenir facilement quatorze personnes. François m'offre un verre de jus que j'accepte. Il prend un des verres propres empilés sur le comptoir et me le tend en disant :

— Ici, tu te sers.

Je me fais couler un jus de raisin, je vois une dame corpulente qui s'affaire au fourneau. Je vais m'asseoir à côté de François qui s'est installé au bout de la grande table, il m'explique les règlements :

— Comme je viens de te dire ici on se sert et comme tu peux voir c'est propre parce que chaque résident fait sa part. La seule chose que vous ne faites pas c'est la cuisine, pour ça nous avons une bonne cuisinière. Si tu prends un verre de jus ou autre chose dans la cuisine, après avoir fini tu vas mettre ton verre dans le lave-vaisselle, il est interdit de sortir de la vaisselle de la cuisine. Le matin, le lever est à 8 h, tu as jusqu'à 8 h 45 pour faire ton lit, ta toilette, t'habiller et venir déjeuner. Si tu te réveilles dans la nuit et que tu as soif, tu peux venir boire ce que tu veux dans la cuisine. Le déjeuner est à 8 h 45, le dîner à midi et le souper à 18 h et le coucher à 22 h. Les portes ne sont pas barrées, mais si tu sors tu dois dire à l'éducateur présent où tu vas. Dans la maison, tu dois respecter tout le monde. Il est interdit de sacrer. Je te donnerai la liste des règlements et la liste des tâches tantôt lorsque tu viendras au bureau chercher tout ce qu'il te faut pour faire ta toilette.

Il prend son verre qu'il s'était préalablement servi et qu'il a bu, il va le mettre dans le lave-vaisselle qui se trouve derrière le grand comptoir et il me dit en sortant de la cuisine :

— Lorsque tu auras fini, tu viendras au bureau, je te donnerai tout ce qu'il te faut.

J'arrive à la porte du bureau qui est ouverte, François me donne un gros sac contenant : Draps, couverture, serviette et tout ce qu'il faut pour ma toilette. Il me donne les trois feuilles de règlements et la feuille des tâches en me disant :

— Je savais que tu arrivais donc je t'ai assigné une tâche.

— OK. Est-ce que je peux prendre une douche avant de lire tout ça ?

— Oui, pas de problème.

Après avoir pris une douche et enfilé mes jeans et un chandail kangourou, je m'assois sur mon lit et je lis péniblement (parce que je ne lis pas vite et j'ai de la difficulté à comprendre ce que je lis), les règlements et je regarde sur la feuille des tâches pour savoir la tâche que je devrai faire. Les règlements sont tellement nombreux que j'ai peur d'en oublier, car il est écrit sur une des feuilles que l'adolescent a droit à douze cigarettes par jour et pour chaque règlement enfreint, une cigarette lui sera retirée.

Vers 16 h 30, trois adolescents entrent bruyamment dans la maison, je suis encore dans ma chambre, j'entends François dire aux garçons :

— Messieurs s'il vous plaît on se calme.

Et les garçons baissent le ton d'un cran, mais je peux les entendre qui disent :

— Il y a une nouvelle, j'espère qu'elle est fine.

Je suis gênée, mais je n'ai pas le choix de m'adapter à la situation. Le lendemain matin, après le déjeuner et les tâches (ménage et vaisselle, je fais l'époussetage), une éducatrice me fait venir au bureau et commence la rencontre :

— Bonjour, mon nom est Caroline, mais tout le monde m'appelle Caro. As-tu bien dormi ?

Je lui réponds que j'ai très bien dormi surtout que la nuit d'avant je n'avais pas fermé l'œil. Elle continue :

— Premièrement, je dois te dire comme tu l'as certainement lu dans les règlements que si tu veux téléphoner à tes parents, tu dois le faire ici, dans le bureau en présence d'un éducateur. Tu n'as droit qu'à un appel par semaine. Tu ne peux téléphoner à personne d'autre de l'extérieur. Si nous apprenons que tu fais des téléphones lorsque tu sors, tes sorties seront coupées. Tu es ici pour trois semaines donc nous ne pouvons pas t'inscrire à l'école pour un si court laps de temps. Ta travailleuse sociale t'apportera tes livres et tes cartables et tu devras étudier par toi-même pour ne pas prendre trop de retard. Penses-tu être capable de t'adapter à la vie de groupe ? Parce que j'ai vu dans ton dossier que c'est la première fois que tu es placée.

— Oui, ça l'air bien, les gars ont l'air gentils.

— Si tu suis le règlement, tout devrait bien se passer. Pour aujourd'hui, tu es libre de faire ce que tu veux, vu que tu n'as pas tes livres. Si tu veux faire de la lecture, il y a des livres et des revues en bas sur une table.

J'ouvre mes livres et je fais semblant d'étudier pendant les trois semaines. Tous les jours, j'ai hâte de voir les gars rentrer de l'école pour jouer au billard.

Après trois semaines qui me parurent interminables, je place mes deux sacs à dos (l'un contenant mes vêtements et l'autre contenant mes livres d'école) dans le coffre arrière de la voiture de ma travailleuse sociale et toutes deux nous partons pour Laval afin d'y rencontrer le juge. Même si j'étais libre de sortir à ma guise au centre d'accueil, une fois arrivée à la cour de la jeunesse de Laval je dois aller attendre dans un local barré qu'on vienne me chercher pour aller devant le juge. Lorsque j'arrive devant le juge, Nicolette et le juge sont en pleine discussion. Puis le juge tranche en me regardant :

—Retour à Habitat Soleil jusqu'à ce qu'une place se libère au centre Ste-Agnès.

Il donne un coup de maillet sur son bureau et aussitôt un gardien me prend par le bras et me reconduit dans le même local. Trois minutes plus tard, Nicolette vient me chercher pour me conduire au centre d'accueil Habitat Soleil, mais à ma surprise ce n'est pas le même centre. Celui-ci se trouve sur la rue Lafontaine au coin de William-David. La maison est aussi vieille, mais beaucoup plus grande. Je suis accueillie par Pierre (un homme grand, carré, aux cheveux noirs, coupés très courts) qui me fait visiter la grande maison et qui me dit que les règlements sont les mêmes que ceux du centre sur De Lorimier. Un lit m'est assigné dans une chambre contenant deux lits. Pierre me dit :

— Dans l'autre lit, c'est la petite Julie qui y couche, elle est gentille et tranquille, elle a 10 ans.

Étonnée, je demande :

— Dix ans !! Pourquoi elle est ici ?

— Il n'y a personne pour s'occuper d'elle. Elle attend une famille d'accueil.

Je passe trois semaines dans ce centre d'accueil où les éducateurs sont gentils avec moi. Je suis les règlements à la lettre, donc je ne consomme plus aucune boisson ni drogue pendant ces trois semaines. Mes parents ne viendront me voir qu'une seule fois. J'y découvre Montréal et je vais voir le stade olympique dont la construction vient de se terminer.

Après être retournée devant le juge à Laval, je suis conduite par ma travailleuse sociale au centre d'accueil Ste-Agnès sur la rue Renoir à Montréal-Nord. Le centre d'accueil occupe tout le premier étage d'un immeuble de six logements face à un grand parc. Dans ce centre d'accueil, il n'y a que des filles, au total onze filles occupent six chambres. Je partage une chambre avec Andrée, une adolescente de mon âge qui parle beaucoup. Les règlements sont les mêmes que les centres d'accueil précédents et je m'adapte bien. L'été, nous faisons des sorties de groupe

dans une fourgonnette. Nous allons faire de l'équitation, du patin à roulettes, et nous allons visiter des musées. Pendant la saison scolaire, nous devons nous rendre dans une école sur la rue StDominique afin de suivre les cours académiques. Nous nous y rendons en métro et nous revenons au centre à 16 h après les cours.

Au centre d'accueil, j'aime beaucoup Nadine (une éducatrice un peu excentrique de 26 ans) qui me le rend bien en s'occupant de moi comme si j'étais sa petite sœur. Nadine fait plusieurs sorties avec moi, elle va même jusqu'à m'amener chez ses parents où elle vit. Nadine est aussi ouvreuse à temps partiel à la Place des Arts. Un jour, elle organise une sortie avec moi et m'amène visiter la Place des Arts. Je suis tout impressionnée lors de la visite. J'y vois les loges des artistes et les salles de spectacles. Nadine ouvre la porte sur la salle de spectacle où Yvon Deschamps y donnera sa représentation dans la soirée. La salle est vide, mais je suis émerveillée devant la beauté de la scène qui contient un gros cheval de carrousel. Nadine me dit que M. Deschamps est très gentil contrairement à d'autres artistes. Elle me dit que son spectacle est super drôle. Elle voit dans mes yeux que j'aimerais bien y assister. Elle sort un billet de sa poche et me dit :

— Surprise !!! Mais tu dois me promettre d'être sage, parce que je ne serai pas là, je dois travailler dans une autre salle ce soir. Après le spectacle, tu m'attendras devant l'entrée et j'irai te conduire au centre.

Je suis heureuse de pouvoir assister au spectacle d'Yvon Deschamps, le rire étant plutôt rare dans ma vie. Je suis aussi contente de voir que Nadine me fait confiance. Je suis assise dans la quatrième rangée en plein centre. Durant le spectacle, Yvon Deschamps réussit à me faire oublier mon chagrin de ne pas avoir une vie normale.

En juin de l'été suivant, moi, dix filles du groupe et de deux éducatrices nous allons à La Ronde. Ce soir-là, notre groupe et les deux éducatrices, nous entrons dans le centre sur la rue Renoir à 23 h. Les éducatrices ayant fini leur journée restent jusqu'à minuit puis cèdent leur place à la surveillante de nuit. À minuit, c'est l'heure du coucher et tout le monde se met au lit. Comme à l'habitude, la surveillante

de nuit passe pour faire le décompte et s'assurer que toutes les filles sont au lit. Ayant eu une grosse journée et étant fatiguée je m'endors profondément. À 1 h 20, Andrée ma compagne de chambre essaie de me réveiller en chuchotant de son lit :

— Sophie, Sophie...

Mais elle n'arrive pas à me réveiller. Trente secondes plus tard, Yvonne une fille couchée dans une autre chambre lâche un long cri perçant qui réveille toute la maisonnée, moi, y compris. Andrée va vite allumer la lumière de la chambre, mais ne sort pas. Encore tout endormie, je demande :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Un homme est entré dans la chambre, il était juste à côté de toi et il te regardait. J'imagine qu'il a été dans une autre chambre et que quelqu'un s'est réveillé, répond Andrée plantée devant la porte de chambre fermée. En me levant, je dis :

— Viens, on va aller voir.

Andrée se tenant encore contre la porte :

— Non, tout d'un coup qu'il n'est pas parti, j'ai peur !

Puis nous entendons une autre fille crier. Il est sorti, je l'ai vu. Aussitôt, Andrée et moi allons rejoindre les autres filles qui sont toutes réunies dans la cuisine. Lorsque j'arrive, j'écoute Yvonne raconter :

— Il y avait un homme qui était penché au-dessus de moi lorsque j'ai ouvert les yeux.

Andrée, ma compagne de chambre, dit à son tour :

— Il est venu dans notre chambre avant, il est resté à côté de Sophie un bon trois minutes, j'avais peur, j'étais figée dans mon lit, mais lorsqu'il est sorti de la chambre j'ai essayé de réveiller Sophie qui dormait comme une bûche. C'est finalement les cris qui l'ont réveillée.

Tout le monde parle en même temps, chacune y allant de sa supposition ou racontant sa version. Je ne parle pas, mais je me remémore les nuits blanches que j'ai passées chez moi ayant peur de mon père. J'essaie de ne pas le montrer, mais je tremble de peur. Les policiers que la surveillante a appelés arrivent et interrogent les filles qui ont vu l'homme. Ils fouillent le centre d'accueil et découvrent que l'homme était caché dans le garde-robe d'une fille qui est sortie dans sa famille pour la fin de semaine, la seule chambre ne contenant qu'un seul lit. Après tout ce remue-ménage, la surveillante invite les filles à retourner se coucher, mais ayant trop peur et ne me sentant plus en sécurité, je ne parviens pas à m'endormir.

Suite à cet incident, je décide que je ne resterai pas une nuit de plus dans un endroit où je ne me sens pas en sécurité. Le lendemain, je dis à l'éducatrice que je vais prendre une marche et je pars dans une cabine téléphonique pour tenter de joindre Adrien, mais sa mère me répond qu'Adrien n'habite plus là, qu'il est en appartement avec une fille. Moi qui espérais avoir un répit auprès de mon beau prince. Je suis toute peinée et je raccroche le téléphone. Je décide de retourner au centre et d'y dormir jusqu'à l'heure du souper, de souper au centre et de partir après le souper.

Le soir venu, je prends l'autobus avec mon sac à dos sur l'épaule et je me rends jusqu'à Ste-Rose. Cela me fait tout drôle d'y retourner après tant de temps. Dans l'autobus, je passe devant la maison de mes parents, mais je ne descends qu'une fois rendue au centre d'achat. Je vais téléphoner d'un téléphone public à mon cousin Paul, mais je raccroche lorsque j'entends que c'est ma tante qui répond au bout de la ligne. Je ne sais plus trop quoi faire. J'ai besoin d'un peu d'argent, je dois trouver Paul.

Je monte dans l'autobus et je pars à sa recherche. Heureusement pour moi, les habitudes de Paul n'ont pas trop changé. Je le trouve dans le fond du parc à Ste-Rose avec un groupe d'amis. Lorsque j'arrive, ils sont tous assis par terre en rond (douze adolescents), il y a un gars qui joue de la guitare. Il fait noir, mais au loin les grosses lumières qui éclairent

le terrain de base-ball désert sont allumées et j'arrive à distinguer Paul qui ne m'a pas remarqué étant trop occupé à vendre des joints à un client. Je lui mets ma main sur l'épaule, sans regarder Paul à moitié saoul qui lève le coude et qui dit :

— Hey !! Les nerfs !! Relaxe, attends ton tour.

Je lui dis en riant :

— Non, ça presse, j'en veux tout de suite.

Paul m'ayant reconnu se lève, il s'accroche à mon cou en criant :

— Hey !!! Mais c'est la cousine !!!!

Tout le monde le regarde comme si c'était un dieu qui venait de parler, même le guitariste a arrêté de jouer. Le bras autour de mes épaules, Paul s'adresse à sa gang :

— Hey la gang !!! C'est ma cousine Sophie, elle est super cool ! Vous êtes mieux d'être correct avec elle.

Je leur souris et je fais le signe de paix avec mes deux doigts. J'entraîne Paul un peu à l'écart, mais Paul me dit assez fort pour que tout le monde entende :

— Non, non, c'est correct tu peux parler devant eux autres, ils sont tous ben cool.

Puis il baisse la voix puis rapprochant sa tête de la mienne et dit :

— Caliss !!! Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu t'es poussée ?

— Ben oui.

Puis j'ajoute encore en riant :

— Tu l'allumes-tu ce joint-là ?

Aussitôt dit, aussitôt fait, Paul allume le joint qu'il tient à la main. Il me le donne en disant :

— Tiens cousine, gèle-toi la face. Je suis vraiment content de te voir.

Paul se rassoit, me fait une place à côté de lui. Il tire sur mon bras pour que je me joigne à lui et à sa gang. Après avoir pris trois touches du joint, je le tends vers Paul, mais Paul me dit :

— Fume, fume, celui-là il est juste pour toi, je vais en allumer un autre pour fêter ton arrivée.

Il allume un autre joint et le fait circuler dans le cercle d'amis assis. Après avoir fumé le joint toute seule, moi qui n'avais pas fumé depuis longtemps, je me sens planer. Je m'intègre facilement dans la nouvelle gang de mon cousin. Je suis tellement *stone*, que j'en oublie ma peine d'amour et je relaxe enfin.

À 23 h, les lumières du parc s'éteignent signifiant que tous doivent partir. Tout le monde se lève et je demande à Paul :

— Vous allez où ?

— Tu te souviens notre cabane dans le champ derrière chez vous, ben c'est rendu presque un chalet tellement elle est grosse et solide, c'est là que nous allons. Tu viens avec nous ?

— Non, C'est trop dangereux, je n'ai pas envie qu'on me retrouve.

Paul insiste :

— Justement, ils ne penseront jamais que tu es juste en arrière de chez vous. En plus si la police ou quelqu'un d'autre arrive, nous pourrons les voir arriver de loin. Tu auras amplement de temps pour te pousser dans la forêt juste à côté. En plus, vu qu'il fait noir, ils ne te verront pas partir s'ils viennent, mais ça me surprendrait beaucoup qu'ils viennent.

— C'est vrai, tu as raison, mais je vais me rendre comment ?

— À pied avec nous, tu marcheras au milieu de la gang, personne ne va te voir.

Arrivé dans le stationnement du parc, Paul crie au groupe :

—Attendez !

Tout le monde arrête et se retourne vers Paul qui dit :

—Il ne faut pas que Sophie soit vue, donc je veux qu'elle marche au centre. Nous allons marcher sur le trottoir trois par trois, les plus grands autour de Sophie. Une fois rendus dans la cour, on garde nos positions en silence total jusqu'à la cabane, parce que c'est la cour de ses parents et on n'a pas le choix de passer par là. OK ?

Tous en cœur ils répondent :

—Oui.

Comme des soldats qui obéissent à leur supérieur, le groupe se place en rangs de trois avec moi au milieu. Paul est en avant du groupe agissant en éclaireur. Nous marchons tous pendant un demi-kilomètre soit la distance pour nous rendre à la cabane. Une fois rendus, nous faisons un feu de joie à quatre mètres de la cabane. La nuit avance et chacun rentre chez soi, mais Paul reste avec moi. Nous allons dormir sur une couverture dans la grande cabane qui a plus l'air d'un chalet de l'extérieur tellement elle est bien construite. Au petit matin, alors que je dors, Paul se réveille, il va chez lui faire sa toilette rapidement, il se rend à la cuisine, il fait deux sandwiches au beurre d'arachide et prépare un thermos de café, qu'il met dans son sac à dos avec deux tasses et un rouleau de papier de toilette. Il revient à la cabane où je dors encore, il me réveille en me tendant une tasse de café :

—Bon matin, cousine.

Courbaturée, je m'étire, je m'assois et je prends la tasse de café de mes deux mains en disant :

—Allo. Wow ! Merci, tu es gentil.

Ensemble, nous mangeons les sandwiches et buvons notre café en silence. Pendant que Paul me verse une seconde tasse de café, je lui dis :

— Comme tu t'en doutes sûrement, je ne peux pas traîner trop longtemps dans le coin, il faut que je parte, mais je ne sais pas où aller. As-tu une idée ?

— Pourquoi tu ne vas pas au chalet à Nominique ?

— Oui bonne idée, mais je n'ai pas d'argent pour survivre.

Paul me répond en souriant :

— Tu sais bien que je ne te laisserai pas dans la merde, j'en ai moi de l'argent.

Il sort d'un des nombreux compartiments de son sac à dos un paquet de cigarettes et une grosse liasse de dix et de vingt dollars retenus ensemble par un gros élastique et me dit :

— J'achèterai moins de dope la prochaine fois.

Il ouvre le paquet de cigarettes qui est plein de joints, prend un joint l'allume et me le passe. Pendant que je fume, il enlève l'élastique autour de l'argent, compte une partie de l'argent qu'il me tend avec le paquet de cigarettes rempli de joints et me dit :

— Tiens, voilà deux cent cinquante piastres et une vingtaine de joints, avec ça tu devrais être bonne pour faire un bout.

Alors qu'il place le restant de son argent dans son sac à dos, je lui dis en mettant l'argent dans la poche avant de mon jeans et le paquet de joints dans un compartiment de mon sac à dos :

— Merci, cousin, une chance que t'es là. Maintenant le problème c'est : comment me rendre ?

— Tu pourrais aller prendre le bus au terminus de Montréal, mais s'il y a une place qu'ils doivent surveiller, c'est bien là. Alors tu devrais y aller sur le pouce, une belle fille comme toi toute seule, tu vas te rendre assez vite.

— Je n'ai jamais fait ça du pouce moi. Et je ne suis même pas certaine du chemin que je dois prendre.

— Je vais me rendre avec toi en autobus jusqu'à la route 117, après c'est toujours tout droit, jusqu'à la lumière à l'Annonciation.

— Oui OK. Une fois rendue à la lumière clignotante je tourne à gauche. Je me souviens du reste.

— Lorsque je suis passé devant chez toi tantôt, il n'y avait personne, mais je vais retourner voir pour être certain qu'il n'y a personne dans la maison et surveiller les alentours, si tout est beau je reviendrai sur le bord du champ pour te faire signe de venir, alors surveille-moi. OK ?

— Cool, pas de problème.

Paul inspecte les alentours et me fait signe que je peux y aller. Tous deux, sac à l'épaule, nous courons jusqu'à l'arrêt d'autobus, il n'y a pas d'autobus en vue, nous décidons donc de courir jusqu'au prochain arrêt afin de nous éloigner le plus possible. L'autobus arrive comme nous arrivons au deuxième arrêt. Nous montons à bord. Je vais m'asseoir en arrière et Paul me suit. Arrivé au boulevard Labelle nous descendons. Nous prenons un transfert jusqu'à Rosemère.

Nous entrons dans un restaurant pour y prendre un café. J'en profite pour aller faire ma toilette dans la salle des dames. Après que Paul ait payé notre addition, nous sortons, nous traversons le boulevard Labelle et Paul me dit :

— C'est à partir d'ici que tu fais du pouce. Tu souris et tu lèves ton pouce comme ça. (Il lève son pouce.) Tu vas voir une auto s'arrêter, tu cours à l'auto, tu ouvres la porte et tu dis : bonjour, je vais à Nominingue. Avant d'embarquer tu vérifies si ça l'air du bon monde dans l'auto, si tu as un mauvais *feeling*, tu remercies en disant : non merci. Tu fermes la porte et attends que l'auto soit partie avant de recommencer. OK ?

— Oui OK. Et si je vois la police, je me tourne et marche tranquillement.

—Oui c'est mieux. Je vais rester caché là en arrière jusqu'à ton premier lift, mais je suis certain que tu vas vite te faire embarquer.

Nous nous donnons un câlin, je remercie Paul. Paul va se cacher et je commence à faire de l'auto-stop. À peine deux minutes s'écoulent que je suis partie à bord d'une Chrysler noire.

Paul repart en autobus chez lui et reprend sa vie joyeuse et paisible en apparence. J'ai été chanceuse, je n'ai pas trop attendu au bord de la route. J'arrive au chalet après quatre heures d'auto-stop et de marche, car j'ai marché les deux derniers kilomètres avec un gros sac d'épicerie dans chaque main ayant acheté des vivres au petit village.

Comme prévu le chalet est désert et barré, mais je sais où trouver la clé pour ouvrir. Je vais à l'arrière du chalet, je monte quatre marches et je pose les sacs d'épicerie sur la galerie. Je vais chercher la clé sous la galerie, je remonte les marches, j'ouvre la porte et j'entre les sacs d'épicerie que je pose sur la grande table en entrant. Je pose mon sac à dos sur le plancher fait de grands panneaux en contre-plaqué peinturés gris. Je branche le vieux réfrigérateur et je vide les sacs d'épicerie. Je ressors sur la grande galerie contenant une grande table de pique-nique en bois et deux longs bancs de bois, mais je choisis de m'asseoir sur le bord de la galerie les pieds pendants dans le vide. Je prends le temps de regarder le grand lac calme devant le terrain du chalet avec son herbe haute et ses talles de bouleaux. J'allume une cigarette en savourant chaque instant la quiétude que me procure la beauté de cette nature environnante.

Le soir venu, sous un ciel étoilé et une lune presque pleine, je sors du chalet enroulée dans une serviette, tenant une bouteille de shampooing en plastique et un savon flottant. Je me dirige vers le lac, je pose ma serviette sur l'herbe haute, je descends le court sentier de sable qui mène au lac. Je mets un pied dans l'eau et je constate qu'elle est froide, mais n'ayant ni bain ni douche dans le chalet, je veux me laver donc toute nue, j'avance tranquillement dans le lac, quarante mètres plus loin alors que j'ai de l'eau jusqu'à la taille, je lâche la bouteille et le savon qui flottent et je finis de me saucer en nageant. L'eau est froide, mais une fois saucée je la trouve bonne. Je nage sous l'eau, je me lave

puis nage encore. Je lance la bouteille de shampoing et le savon en direction du rivage, je nage jusqu'à ce que je les rattrape. Je sors de l'eau en frissonnant, je cours jusqu'à ma serviette, je m'essuie rapidement et j'entre dans le chalet en barrant la porte derrière moi. J'enfile des vêtements propres. La soirée étant fraîche, je décide d'allumer un feu dans le foyer. J'y place de grosses bûches et des papiers de journaux, mais n'ayant jamais allumé un feu seule je dois m'y reprendre plusieurs fois. Je suis assise sur un grand sofa face au feu qui crépite, je m'allume un joint et je regarde les flammes danser jusqu'à ce que la fatigue vienne.

Après dix jours d'isolement total, sac à dos sur l'épaule, je décide d'aller au village à pied, car je manque de cigarettes et de nourriture. Sur le chemin du retour alors que je suis sur la rue principale du petit village j'aperçois une voiture de police au loin qui s'approche. Je baisse la tête et j'accélère le pas. La voiture de la Sûreté du Québec a ralenti, mais continue son chemin. Je soupire de soulagement, mais j'accélère encore plus le pas. Je me retourne en marchant, et ne voyant plus la voiture de police derrière moi, je décide de courir pour me rendre le plus rapidement possible sur la rue secondaire menant aux chalets où là au moins je pourrai m'enfuir dans les bois s'il y a un problème. Avec mon lourd sac à dos, je commence à ressentir la fatigue, mais alors que je me retourne une deuxième fois pour regarder derrière moi, je vois la voiture de la SQ qui revient dans ma direction. Alors j'accélère le pas de course voyant la forêt à quelques mètres devant moi. À l'instant où j'arrive enfin à l'orée de la forêt, je bifurque et je m'enfonce dans les bois. Cinq secondes plus tard, l'auto-patrouille se gare en bordure du chemin à l'endroit où je suis entrée dans le bois. Un géant de deux mètres avec un corps d'athlète aux cheveux brun arborant une grosse moustache et son partenaire rouquin, plus petit de quinze centimètres et grassouillet sortent de leur véhicule et décident de ne pas s'aventurer dans les bois. Cachée dans la forêt j'attends qu'ils partent. Cinq minutes après le départ de l'auto-patrouille, je décide de sortir de la forêt, mais je reste à l'orée afin d'être prête à m'y enfoncer de nouveau au besoin. Épuisée, j'arrive enfin au chalet, je pose mon sac à dos sur le plancher et je m'écroule sur le canapé près de la porte le temps de reprendre

mon souffle avant de vider mon sac et ranger les achats qui ont failli me causer des problèmes.

Deux heures plus tard alors que je suis assise sur le sable au bord du lac, une auto-patrouille de police arrive dans le stationnement à côté du chalet. Les deux mêmes policiers sortent du véhicule, je me sens prise au piège, mais je ne le montre pas, je me lève alors qu'ils s'approchent en me saluant. Le grand brun moustachu me dit :

— Bonjour, mademoiselle, vous allez bien ?

— Très bien merci, est-ce que je peux vous aider ?

L'autre, le rouquin grassouillet demande en pointant le chalet :

— C'est votre chalet ?

— Non. C'est le chalet d'un ami.

— C'est quoi le nom de votre ami ? interroge le rouquin.

— André Leblanc.

— Et votre nom s'il vous plaît ? continue-t-il.

J'invente :

— Carole Lemay.

— Et pourquoi tu courais tantôt lorsque tu nous as vus ? demande le grand moustachu.

— Je courais pour faire de l'exercice tantôt, mais je n'ai vu personne.

— OK. Alors pourquoi tu es entré dans la forêt en courant ? continue-t-il.

— J'ai cru y voir un orignal et je voulais le voir de plus près, mais il s'est enfui.

Les deux policiers se regardent et éclatent de rire. Le grand moustachu me dit :

— Ha ! Ha ! Ha ! Tu sais que tu es drôle toi.

Je réponds sérieusement :

— Quoi ? C'est la vérité.

Le rouquin m'ordonne :

— Montre-moi tes papiers d'identité.

— Pourquoi je n'ai rien fait de mal et de toute façon je n'en ai pas.

Les deux policiers se regardent et discutent entre eux, le grand moustachu demande à son collègue :

— Est-ce que tu crois son histoire toi ?

Le rouquin lui répond :

— C'est vrai que c'est le chalet des Leblanc, mais l'histoire de la course en forêt est un peu tirée par les cheveux. Je pense qu'on devrait vérifier son identité.

Les deux se tournent vers moi et le grand brun me dit :

— Si tu n'as pas de papiers d'identité, nous allons devoir t'amener au poste pour vérifier ton identité.

Je demande :

— Et si je refuse ?

Sèchement le rouquin me répond :

— Tu n'as pas le choix.

— Est-ce que je peux au moins prendre le temps de ramasser mes affaires et fermer le chalet.

Ils se regardent de nouveau et le grand brun dit :

— OK, mais fait ça vite.

J'entre dans le chalet, je vais dans la chambre où se trouve mon sac à dos et je range dans mon sac à dos : Shampoing, savon, brosse à dents, dentifrice et le peu de vêtements que j'ai. Je vérifie que mon argent et mes cigarettes y sont bien. Je sors ma passe d'autobus (la seule carte d'identité que j'aie en ma possession) et je la cache sous le matelas. Je regarde si je peux m'enfuir par la porte d'en-avant, mais le rouquin est devant tandis que le grand brun attend à la porte arrière. Je m'assure que les fenêtres et les portes sont barrées, je sors, je descends les marches de la galerie, je pose son sac à dos et je vais mettre la clé sous la galerie. Alors que je ressorts de sous la galerie, je dis au moustachu qui a pris mon sac à dos :

— S'il y a un vol ici, vous serez soupçonné, parce que vous savez maintenant où est cachée la clé.

Il ne répond pas et me fait signe d'avancer en direction de l'auto-patrouille. Je passe devant le rouquin qui attend à côté de la portière arrière ouverte. Entrant à l'arrière je demande au policier moustachu qui tient mon sac si je peux avoir mon sac, mais il refuse, il ferme la portière et va mettre mon sac à dos dans la valise de l'auto. Il va s'asseoir à l'avant pendant que son partenaire rouquin attend derrière le volant.

Lorsque nous arrivons au poste de la Sûreté du Québec, cinq kilomètres plus loin, je suis conduite dans un bureau et le grand brun à moustache pose les questions :

— C'est quoi déjà ton nom ?

— Carole Lemay.

— Ta date de naissance ?

J'invente :

— Le 8 décembre 1962.

— Le nom de ton père ?

— Albert Lemay.

— Le nom de ta mère ?

Je continue de mentir :

— Gertrude Séguin.

— Ton adresse ?

J'invente :

— 2256, rue Renoir à Montréal-Nord.

— Ton numéro de téléphone ?

— Nous n'avons pas de téléphone.

Le rouquin qui prenait des notes se lève et part avec ses notes, pendant ce temps le grand brun à moustache me dit :

— Il y a présentement un agent qui fouille tes affaires pour trouver tes cartes d'identité alors si tu mens nous allons le savoir. Et Bob, mon partenaire est parti vérifier ce que tu viens de me dire.

Je lui réponds :

— Il ne trouvera pas de carte d'identité parce que je n'en ai pas.

Bob réapparaît à la porte et demande :

— C'est quoi déjà ton adresse ?

— 2436, rue Renoir à Montréal-Nord.

Bob hausse d'un cran la voix et dit :

— Tantôt tu as dit 2256, rue Renoir.

— Non je suis bien certaine que j'ai dit 2436, vous avez dû mal noter.

Bob, le rouquin disparaît et revient après trois minutes. Il n'est pas content et dit :

— Bon là arrête de jouer avec nous, l'adresse que tu as donnée n'existe pas. C'est quoi ton nom ?

Je continue de mentir :

— Carole Lemay.

Bob s'adresse à son partenaire :

— Il n'y a rien, je ne trouve rien en rapport avec Carole Lemay. Je pense qu'il va falloir l'amener au poste de l'Annonciation pour prendre ces empreintes et essayer de trouver.

Je l'interromps en disant :

— Mon nom est Carole Lemay et vous ne trouverez rien alors s'il vous plaît, laissez-moi partir.

Le grand brun dit à son partenaire :

— Trouve le nom et le numéro de téléphone du propriétaire du chalet, elle dit qu'elle le connaît.

— Heu !! Je connais son fils, dis-je avec hésitation.

Après vingt minutes, l'agent Bob réapparaît souriant et dit à son collègue :

— J'ai trouvé, j'ai parlé avec le propriétaire du chalet, monsieur Leblanc et il dit que sa fille Sophie est en fugue d'un centre d'accueil. Il m'a donné sa description et c'est en tout point pareil. J'ai aussi appelé à Montréal, un transport est en route, ils vont aller la chercher au poste de l'Annonciation.

Il me regarde et me dit :

— Tes vacances sont finies la belle Sophie.

Je suis conduite au poste de la Sûreté du Québec de l'Annonciation, les policiers me font asseoir dans une grande salle où il y a plusieurs bureaux, les fenêtres sont grandes ouvertes et donnent dans la cour arrière en sable à l'orée du bois. Le grand moustachu me dit :

— Attends-nous ici, nous revenons dans une minute.

Voyant que je suis seule et voyant ma dernière chance de fuir, aussitôt que je suis seule, je vais vers la fenêtre, je saute par la fenêtre ouverte et j'atterris 1,5 mètre plus bas. Je me fais mal à la jambe, mais je cours en direction de la forêt en boitant. Je n'ai pas le temps de me rendre que le policier rouquin (Bob) m'attrape par le collet de mon chandail. Il me ramène dans le poste de police, me conduit dans un petit bureau fermé et me passe une menotte qu'il attache à une chaise en me disant :

— Là tu restes ici et tu attends.

J'attends trois heures, assise dans ce bureau barré le transport qui m'amène au centre L'Escale (le même centre où j'ai passé la nuit sur un banc deux ans plus tôt). En arrivant au centre L'Escale, on me donne un sandwich aux œufs, un berlingot de lait et un muffin et on m'enferme dans la grande pièce vitrée meublée de trois tables d'acier rectangulaires avec bancs soudés, le tout boulonné au plancher. Cette fois il n'y a pas d'autres adolescentes, je suis seule et je me sens comme un animal enfermé dans une cage. J'y passe la nuit couchée sur un banc, je réussis à dormir un peu. Au matin, je suis réveillée par une gardienne qui m'apporte un berlingot de jus d'orange et deux rôties au beurre froides, en me disant :

— Mange vite, un transport va venir te chercher pour t'amener devant le juge.

Je suis conduite à la cour de la jeunesse de Laval, je vois ma travailleuse sociale seulement une fois arrivée devant le juge et lorsque j'arrive, le juge a déjà pris sa décision, il me regarde et me dit :

— Tu t'en vas au centre d'accueil Ste-Domicile et si je te revois ici, ça sera pire.

Je ne comprends rien, mais remercie le juge quand même. Un gardien me prend doucement par le bras et me guide vers un petit local où je suis embarrée derrière la salle d'audience. Personne ne vient me voir pour m'expliquer où je vais. Trente minutes plus tard, un transport vient me chercher. Le transport se fait à bord d'un fourgon cellulaire (auss appelé panier à salade). Je monte par la porte arrière de la camionnette qui n'a pas de fenêtre et qui est équipée de grilles me séparant des gardiens. Après une heure à me faire brasser dans le fourgon cellulaire, un gardien ouvre la porte, me prend fermement par le bras et me fait descendre. En sortant du fourgon, je suis intimidée en voyant une grande statue de la vierge Marie érigée devant un vieil édifice de six étages en grosses pierres taillées grises. Toujours tenue fermement par le bras, je suis escortée jusqu'à la porte d'entrée, l'autre gardien portant mon sac à dos et mon dossier sonne à la porte. Quelqu'un à l'interphone demande qui est là et le gardien répond :

— Arrivée de Sophie Leblanc.

Un déclic se fait entendre et le gardien ouvre la porte. Une fois que nous sommes à l'intérieur, la porte se ferme lourdement derrière nous. Je suis menée dans un bureau qui se trouve juste à côté de la porte d'entrée. La dame qui m'accueille me dit :

— Bonjour, assois-toi ici, je reviens dans deux minutes.

Elle ferme la porte, prend mon sac à dos et mon dossier que l'un des agents qui m'escortait lui tend, elle remercie les hommes et laissant le sac à dos dans l'entrée, elle va débarrer la porte pour qu'ils sortent. Elle vient me rejoindre dans le bureau avec mon dossier en main. La femme d'une quarantaine d'années, courte et ronde s'assoit derrière le bureau, sort d'un tiroir des feuilles et un stylo et elle commence l'entrevue :

— Mon nom est mademoiselle Colette, ici toutes les éducatrices s'appellent mademoiselle, lorsque nous circulons dans la maison ça se fait en rangs de deux par deux et en silence absolu, il est interdit de parler pendant les repas, interdit de jurer et tu dois te tenir droite en tout temps et ne jamais hausser le ton. Si tu veux aller à la toilette, tu

dois le demander poliment. Tu as droit à dix cigarettes par jour que la demoiselle te donnera lorsque le temps pour la fumer sera venu. Si tu commets une infraction au règlement, nous te coupons d'une ou deux cigarettes dépendamment de l'infraction et si l'infraction est vraiment grave, exemple, que tu te bats avec une autre fille : tu vas en isolement.

Elle me tend cinq feuilles et continue :

— Voici la liste des règlements et la liste des vêtements que tu pourras prendre tantôt dans le magasin. Je te conseille d'apprendre les règlements le plus rapidement possible, ça t'évitera des problèmes. Maintenant viens avec moi, nous allons te prendre des vêtements dans le magasin.

Je pensais que j'aurais des vêtements neufs, mais lorsque j'entre dans ce que mademoiselle Colette appelle un magasin, c'est en fait une classe avec des étagères et un comptoir où sont rangés de vieux vêtements usagés. Je dois rester plantée debout devant le comptoir pendant que mademoiselle Colette choisit des vêtements de la bonne grandeur pour moi. Elle me tend : une camisole, un chandail vert à manches courtes, un pantalon en polyester brun, une paire de bas jaunes, un slip orange et une paire d'espadrilles blanches en toile et un grand sac vide en me disant :

— Enlève tous tes vêtements et mets ça. Après tu mettras tes vêtements dans le sac.

Gênée, je change de vêtements pendant que mademoiselle Colette continue à prendre des vêtements. Après avoir rempli deux grands sacs en papier brun de vêtements usagés qu'elle a posés sur la tablette du bas d'un chariot à deux étages en plastique, mademoiselle Colette met dans un petit sac en papier brun : une brosse à dents, un mini tube de dentifrice, un petit peigne noir, un pain de savon et du shampoing dans de mini bouteilles de plastique. Elle pose le petit sac de papier sur le bas du chariot avec les deux autres sacs. Mademoiselle Colette prend aussi la literie ainsi qu'une serviette jaunie et une débarbouillette qu'elle met sur la tablette du haut du chariot. Elle pousse le chariot jusque dans le corridor et me dit de venir avec elle. Sans un mot, nous prenons

un petit ascenseur qui nous monte jusqu'au quatrième étage, là nous longeons un corridor qui nous conduit dans un dortoir. Je suis sous le choc, mais je ne dis pas un mot. Je suis conduite devant un petit espace contenant un casier, deux tablettes en métal et un mince matelas sur une plaque d'acier fixée au sol. Mademoiselle Colette me chuchote :

—Je te laisse dix minutes pour faire ton lit et ranger tes vêtements, je t'attendrai à la porte.

Je hoche la tête pour montrer que j'ai compris et mademoiselle Colette disparaît. Je m'assois sur le matelas, les jambes écartées, penchée les deux mains sur le visage. Je me demande ce que je fais dans un endroit pareil. Je sais que je n'ai que dix minutes pour tout faire ce que mademoiselle Colette m'a dit de faire, donc je ne peux pas me permettre de trop m'attarder sur ma condition.

Après que j'aie rejoint mademoiselle Colette à la porte du dortoir, en silence celle-ci me fait signe de la suivre. Elle longe le corridor avec moi sur ses talons, elle pousse sur une porte, nous descendons les escaliers jusqu'au deuxième étage, nous longeons un nouveau corridor et nous entrons dans une salle où des adolescentes et deux femmes dans la quarantaine sont assises sur des chaises d'école en plastique orange.

Je me joins au groupe d'adolescentes. Il y a aussi trois grandes tables rondes en mélamine sur des pattes en métal. Les adolescentes sont en pause pour l'heure du dîner.

La nourriture n'étant pas arrivée, nous sommes libres de parler ou de jouer aux cartes dans le local. Lorsque la nourriture arrive sur un chariot, chacune de nous va au chariot en rang et en silence pour y prendre le repas, les ustensiles et le breuvage. Une fois servie, chacune doit prendre la place qui lui est désignée autour de la table, nous devons attendre que tout le monde soit assis et que le bénédicité soit fait avant de manger en silence. Seulement lorsque tout le monde a fini de manger, il nous est permis de sortir de table et de parler à voix basse en fumant une cigarette distribuée par la demoiselle de garde.

Dans la journée, j'ai appris que toutes les portes à l'intérieur du centre Ste-Domicile sont déverrouillées, mais que toutes les portes qui donnent à l'extérieur sont barrées à double tour sauf la porte d'urgence en cas d'incendie. La journée forte en déceptions pour moi s'achève. Il est 21 h et c'est l'heure du coucher. À 21 h 30, c'est l'extinction des lumières. Il fait noir dans le dortoir, mais dans un coin, à côté de la salle de toilette il y a une veilleuse au plafond qui est allumée; elle indique la sortie d'urgence. Je suis en pyjama, sous les couvertures lorsque la gardienne de nuit passe pour faire sa ronde. Cinq minutes plus tard, je regarde discrètement où est assise la gardienne, je vois qu'elle est dans le coin opposé de la sortie d'urgence. Je me lève, je m'enroule dans une couverture de laine, je vais voir la gardienne et je lui demande en chuchotant :

Est-ce que je peux aller à la toilette s'il vous plaît ?

La gardienne me chuchote :

— Pourquoi la couverture ?

Je réponds en chuchotant :

— J'ai froid.

La gardienne toujours en chuchotant :

— Oui tu peux y aller, mais ne fais pas de bruit.

Je me dirige vers la salle de toilette qui est juste à côté de la lumière indiquant la sortie d'urgence. Sachant que la gardienne me regarde sûrement, j'entre dans la salle de toilette, je compte jusqu'à cinq. Je ressors silencieusement et je cours jusqu'à l'escalier où est indiquée la sortie d'urgence. Je dévale les marches jusqu'à la porte de sortie d'urgence, je pousse sur la barre de métal pour ouvrir la porte, la porte s'ouvre, mais une alarme stridente se déclenche. Tenant dans chaque main un coin de la couverture sur mes épaules, je cours du plus vite que je peux. J'arrive sur le boulevard Cartier et tout à coup je me rends compte que je ne sais même pas où je suis. Je m'enroule dans la couverture et je marche

rapidement sur le boulevard achalandé. Je vois un taxi que je hèle, le taxi s'arrête, je monte à bord et donne l'adresse de mes parents, car je n'ai ni vêtement ni argent. Le chauffeur me demande si j'ai de l'argent et je lui réponds que lorsque nous serons arrivés à destination il sera payé.

À Ste-Rose, mon père est assis dans la cuisine en compagnie de son frère (mon oncle Armand) et ils boivent une bière en discutant lorsque j'ouvre la porte et que j'apparais à l'entrée de la cuisine, je dis à mon père :

— Allo, le taxi dehors attend de se faire payer.

Mon père sans un mot se lève et va régler le taxi. Ma mère ayant reconnu ma voix accourt à la cuisine et s'exclame :

— Sophie qu'est-ce que tu fais ici ?

Alors que mon oncle Armand se lève et repart chez lui en disant à mon père qui rentre de payer le taxi :

— Nous en reparlerons demain. Bonne nuit.

Mon père retourne s'asseoir, il prend une gorgée de sa bouteille de bière et me demande alors que je suis encore plantée debout :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je me laisse tomber sur une chaise, j'éclate en sanglots et j'implore :

— Je veux revenir rester ici, je ne veux pas retourner là-bas, je ne suis pas une criminelle, s'il te plaît papa, je veux rester ici.

Ma mère debout dit :

— Mais tu ne peux pas.

Mon père regarde ma mère et lui coupe la parole en disant :

— Nous allons prendre la nuit pour y penser. Il est tard, va te coucher.

Je voudrais tellement dire à mes parents comment je me sens dans cette vie et ces vêtements qu'on m'impose, mais les mots ne viennent

pas et de toute façon je veux montrer à mon père que je serai sage donc je vais me coucher après avoir souhaité une bonne nuit à mes parents.

Mon père part tôt le lendemain matin pour ouvrir son dépanneur, mais ma mère reste à la maison pour s'occuper de moi. Ma mère me réveille à 9 h 30. Lorsque j'arrive dans la cuisine avec le même pyjama trop court dans lequel je suis arrivée, ma mère prend la mesure de ma taille et me dit :

— Déjeune et attends-moi je reviens dans trente minutes.

Une heure plus tard, à son retour, ma mère me tend un sac et me dit :

— Va prendre une douche et habille-toi avec ça.

Je suis contente que ma mère m'ait acheté des vêtements, pour moi cela veut dire que je reviens vivre avec mes parents et que c'est fini les centres d'accueil.

Après une bonne douche, j'entre dans la cuisine toute souriante pour rejoindre ma mère, mais je perds vite mon sourire en voyant les deux policiers dans le cadrage de porte de l'entrée arrière. Je regarde ma mère ne comprenant pas trop et ma mère baisse la tête. Un des deux policiers me dit :

— Tu dois venir avec nous Sophie, le juge t'attend.

Avec mes vêtements neufs, mes cheveux encore mouillés, je suis les policiers qui me conduisent directement à la Cour de la Jeunesse de Laval. Le juge décide de m'envoyer à l'institution Notre-Dame-De-Laval sur le boulevard Cartier à Laval. En me regardant, il dit :

— Notre-Dame-De-Laval jusqu'à 18 ans.

Le même transport est utilisé pour me conduire à Notre-Dame-De-Laval sauf que cette fois les menottes me sont mises pour le transport. L'institution Notre-Dame-De-Laval est l'immeuble voisin du centre d'accueil Ste-Domicile. J'y suis accueillie par une grosse matrone aux cheveux noirs en chignon, juste à la regarder j'ai peur. Sans un mot,

la grosse matrone me conduit en empruntant un ascenseur équipé de grillage barré jusqu'à l'unité 4C. Elle frappe à la porte et un éducateur vient ouvrir la porte qui était barrée à double tour. L'éducateur (un petit homme de 1,58 mètre, trapu, avec petite moustache et cheveux frisés noirs) prend le dossier que la grosse matrone lui tend. Il me fait entrer, barre la porte à double tour alors que la matrone est disparue dans le corridor. Il m'invite à le suivre en se présentant :

— Bonjour, Sophie, mon nom est Pierre.

Il arrête devant une porte faite de barreaux de fer courbés de façon difforme et peinte d'un jaune criard. Il débarrasse la porte en me disant :

— Ça, c'est ta chambre, tu fais ton lit et tu viens me rejoindre dans le bureau là-bas.

Il pointe le bureau vitré comme un aquarium qui se trouve plus loin dans la grande salle. Je regarde ma chambre, j'y vois : les draps et couverture pliés sur le lit (un mince matelas sur une plaque d'acier fixée aux trois murs du fond de la chambre), il y a aussi fixé au mur à côté du lit un pupitre en acier (où se trouve un cabaret orange contenant un plat bleu, une grande assiette bleue, une moyenne assiette bleue, une soucoupe et une tasse bleues, ainsi qu'un verre incassable comme le reste de la vaisselle) auquel est fixé un banc rond en acier puis un casier avec porte en métal. Le casier contient trois petites tablettes et trois crochets. La chambre mesure 2,13 mètres sur 2,43 mètres, et n'a rien d'accueillant avec ses murs en béton peinturé blanc, ses meubles en acier peints jaunes pâles et toute la devanture de la chambre faite de barreaux difformes jaunes criards.

Après avoir fait le lit, je vais rejoindre l'éducateur qui m'attend dans le bureau vitré. Il me serre la main et m'invite à m'asseoir. Il commence :

— Comme je t'ai dit tantôt, je m'appelle Pierre et c'est moi que tu dois venir voir si tu as une demande à faire. Je suis ton éducateur désigné. Ici c'est l'unité 4C, tu es ici en évaluation, je déciderai avec toute l'équipe d'éducateurs dans quelle unité tu seras envoyée dépendant de

ton caractère et de ton attitude. Si tu te plies bien aux règlements, tout se passera bien. En parlant des règlements, je dois t'en lire la liste, que tu devras signer, ensuite je t'en donnerai une copie. Alors je commence : Le lever se fait à 7 h 30, tu as trente minutes pour faire ta toilette et venir déjeuner, le déjeuner est le seul repas que tu te feras et que tu peux commencer aussitôt que tu arrives à table. Tu as jusqu'à 8 h 30 pour déjeuner et laver ta vaisselle, il est interdit d'aller déjeuner en pyjama. De 8 h 30 à 9 h 15, c'est l'heure du ménage, la liste des tâches est affichée sur le réfrigérateur, je te la montrerai lorsque je te ferai visiter tantôt. De 9 h 15 à 10 h, c'est l'heure de la sieste, c'est-à-dire que tu dois aller dans ta chambre, fermer ta porte et tu peux faire la sieste ou autre chose, mais en silence. À 10 h, il y a un cours académique ou activité dépendant de la saison jusqu'à 11 h 15. De 11 h 15 à 11 h 45, c'est de nouveau la sieste sauf pour celles qui sont assignées à dresser la table. De 11 h 45 à 12 h 45, c'est le dîner. De 12 h 45 à 13 h 45, c'est la sieste sauf pour celles qui sont assignées à laver la vaisselle. De 13 h 45 à 15 h, c'est un cours académique ou activité. De 15 h à 15 h 30, c'est la récréation, c'est-à-dire que tu peux te prendre un jus et fumer une cigarette que l'éducateur te donnera, mais tu dois rester dans l'aire commune pour fumer. De 15 h 30 à 16 h 45, c'est un cours académique ou activité. De 16 h 45 à 17 h 15, c'est la sieste sauf pour celles qui sont assignées à dresser la table. De 17 h 15 à 18 h 30, c'est le souper. De 18 h 30 à 19 h 15, c'est la sieste sauf pour celles qui sont assignées à laver la vaisselle. De 19 h 15 à 21 h 30, il y a soit une activité soit la télévision tout dépend. À 21 h 30, c'est l'heure du coucher et les lumières sont fermées à 22 h 30. Ici il peut y avoir jusqu'à quinze filles; présentement avec toi ça fait douze. En tout temps, tu ne dois pas jurer. Les chicanes et les batailles ne sont pas tolérées, tu as droit à dix cigarettes par jour; pour avoir une cigarette, tu dois venir dans le bureau la demander et l'éducateur présent te la donnera et tu devras l'allumer avec le feu que l'éducateur te tendra et la fumer soit au salon soit dans la cuisine. Tu dois toujours fermer ta porte de chambre lorsque c'est la sieste ou l'heure du coucher. Il est interdit d'apporter breuvage ou nourriture dans ta chambre. Pour aller à la toilette, tu dois demander la permission, ta journée pour faire ton lavage sera le lundi. Tu as le droit de faire un

téléphone de quinze minutes par semaine et ce téléphone doit se faire en présence d'un éducateur. Lorsqu'il y a circulation dans le corridor, il est interdit de s'éloigner du groupe. Dans les escaliers qui mènent à la cour, on demande de garder le silence, car c'est très écho et ça risque de déranger les autres unités. Pour l'instant tu n'as pas le droit d'avoir de visite, mais lorsque tu auras le droit, les visites se feront le dimanche après-midi entre 14 h et 17 h et la durée de la visite est d'une heure. As-tu des questions ?

— Est-ce j'ai le droit de porter mes vêtements ?

Il me donne une liste et dit :

— Oui, voici la liste des vêtements dont tu as besoin. Si tes parents ne viennent pas t'en porter, nous avons une banque de vêtements où tu pourras t'en choisir. J'appellerai tes parents plus tard pour leur faire part de la liste.

Il me fait signer la liste des règlements, il en fait une copie avec la photocopieuse dans le bureau et me donne des feuilles en me disant :

— Voici l'horaire des activités et la liste du règlement que tu t'es engagée à respecter en la signant. Si tu ne respectes pas les règlements ou si tu fais un écart de conduite, il y a des conséquences.

Il se lève en disant :

— Viens, je vais te faire visiter.

Nous sortons du bureau qui est au coin central de la grande pièce faite en L. Sur les deux murs faisant le L en face du bureau les chambres y sont alignées. Dans la plus longue partie de la pièce, il y a la cuisine contenant un comptoir avec le lavabo, bouilloire, cafetière et grille-pain, au-dessus du comptoir il y a des armoires contenant de la vaisselle incassable, au bout de cette partie, il y a une porte fermée (la seule porte en bois) qui mène à la salle de réunion des éducateurs. Dans l'autre partie de la pièce faite en L, il y a le salon dans lequel il y a une grande télévision dressée sur de hautes pattes de métal chromé, devant seize fauteuils

alignés en V. Dans le mur au centre du salon, il y a une ouverture qui conduit à la grande salle de toilette comprenant six cabinets de toilette avec demi-portes en acier blanc, six petits évier en porcelaine blanche et six cabinets de douche avec rideaux en plastique, deux laveuses et deux sècheuses. Pierre m'explique que la salle de cours se trouve dans le corridor à l'extérieur de l'unité.

Après la visite des lieux, Pierre me dit en regardant l'horloge au mur à côté du bureau :

— Il est 16 h 40, les filles vont arriver dans cinq minutes. Va dans ta chambre, tu feras leur connaissance au souper.

J'entre dans ma chambre et je vais m'asseoir sur mon lit. Sans fermer la porte, Pierre me dit :

— Tu dois toujours fermer ta porte lorsque tu es envoyée dans ta chambre.

Je me lève et je vais fermer ma porte. C'est en fermant ma porte de chambre que je me rends compte que ma porte barre automatiquement en fermant. Je me sens prise au piège tel un lion dans sa cage. Après cinq minutes, j'entends le groupe s'approcher. À les entendre, les filles semblent joyeuses. Je les vois passer devant ma chambre; j'entends les portes se fermer à mesure que les filles entrent dans leurs chambres et le silence revient. Je peux entendre le bruit des ustensiles. Au bout de trente minutes, une éducatrice débarre les portes de chambres. Lorsqu'elle est rendue à ma porte, sans se présenter elle me dit :

— Allo, prends ton cabaret et va te mettre en rang avec les autres nous allons vous servir le repas.

Je sors de ma chambre avec mon cabaret et je vais rejoindre les filles qui attendent en jasant devant la porte par laquelle je suis entrée dans l'unité. La porte s'ouvre : l'éducatrice et une autre femme sont devant un gros chariot avec réchaud et font le service. Pierre est servi le premier et va s'asseoir au bout de la table. Une après l'autre, les filles sont servies et prennent place autour de la grande table. Lorsque j'arrive

devant la table, Pierre m'indique ma place attitrée en me disant que je devrai m'asseoir à cette place à tous les repas. Je pose mon cabaret et je m'assois. Voyant que les autres ont commencé à manger, je commence ma soupe aux tomates. Lorsque toutes les filles ont été servies et que tout le monde est autour de la table Pierre demande le silence, aussitôt les filles se taisent. Il me présente au groupe, puis à tour de rôle, les filles se présentent en disant leurs prénoms. Pierre remercie tout le monde, et les filles recommencent à manger et à jaser entre elles. Après le souper, je retourne m'enfermer dans ma chambre comme les autres filles et le silence revient dans l'unité. Je suis découragée et je me demande pour la première fois pourquoi je ne suis pas morte lors de l'accident lorsque j'avais neuf ans, mais je n'en parle à personne. Je fais semblant que tout est cool. Le soir venu, à l'heure du coucher je m'enferme dans ma chambre; trois minutes plus tard, Pierre passe devant toutes les portes de chambre pour les barrer à double tour en souhaitant bonne nuit à chacune de nous. Je suis sous le choc, mais j'attends d'être seule pour pleurer silencieusement dans son oreiller.

Pendant les trois semaines que je passe dans l'unité 4C, je découvre qu'il y a une grande piscine intérieure, un grand gymnase autour duquel il y a deux allées de quilles, une table de ping-pong, une table de mississippi. Il y a une cour extérieure divisée en plusieurs petites cours clôturées avec barbelés, un atelier de couture, un atelier de cuisine et un atelier de poterie. Nous circulons souvent dans les corridors pour nous rendre aux diverses activités, mais toujours en présence d'un éducateur en avant et un autre en arrière du groupe de filles. Les seules portes qui ne sont pas barrées dans l'édifice sont les portes des salles de toilettes. Pour nous rendre au gymnase qui est au premier étage nous devons attendre à la porte de l'unité pour sortir en groupe ensuite nous devons suivre l'éducateur qui est en avant jusqu'à la porte des escaliers, nous devons encore attendre que tout le groupe soit rendu alors que l'éducateur derrière notre groupe fait le décompte des filles et donne son OK. L'éducateur à l'avant débarre la porte et nous le suivons en descendant les escaliers jusqu'au premier, il attend encore le OK de l'éducateur derrière. Il ouvre la porte et nous le suivons toutes jusqu'à

la porte du gymnase, il attend encore une fois que nous soyons rendues, l'éducateur de derrière fait encore le décompte des filles puis donne le OK pour ouvrir la porte du gymnase.

J'essaie de mettre en place un plan d'évasion, mais je me rends vite compte que c'est impossible. Chaque soir pendant trois semaines, je maudis les médecins qui m'ont sauvé la vie et je me demande pourquoi j'ai mérité une vie si minable, mais je ne montre à personne ma détresse et je fais semblant d'être bien dans ce monde. Alors que je rencontre Pierre (mon éducateur assigné), je lui dis que je me sens bien, que les filles sont correctes et les éducateurs gentils. Durant les trois semaines, je n'ai eu aucune réprimande et j'ai agi de façon exemplaire, ce qui me vaut d'être transférée dans une autre unité où je pourrai cheminer me dit-on, mais je ne connais pas le sens du mot cheminer et me demande ce qui m'attend à l'unité 5A.

J'arrive dans l'unité 5A qui est identique à l'unité 4C sauf que là les barreaux difformes sont rose bonbon. Les règlements sont les mêmes, la seule chose qui change ce sont les filles et les éducateurs. Ma nouvelle éducatrice attitrée s'appelle Gertrude, c'est une grande Française de 1,83 mètre, mince aux cheveux courts bruns et aux yeux verts.

Dans l'unité 5A, les journées se passent plutôt bien, notre groupe de filles s'entend bien même si nous n'avons pas de temps pour parler entre nous sans surveillance. Je m'adapte bien aux activités, mais je trouve long le temps où je suis enfermée dans ma chambre.

15 ANS = 6 ANS

Un dimanche midi, alors que cela fait deux mois que je suis au 5A, l'éducateur m'annonce que mes parents seront aux visites dans l'après-midi. Je suis surprise, car c'est la première fois qu'ils me rendent visite depuis le début de la valse des centres d'accueil. Je ne les appelle pas non plus. Je me demande pourquoi ils sont là.

Deux grands gardiens costauds viennent me chercher à la porte de l'unité et m'escortent en empruntant l'ascenseur barré jusqu'à la cafétéria au sous-sol où mes parents m'attendent assis à une table en acier. Dans la cafétéria dont j'ignorais l'existence jusque-là se trouvent tous les visiteurs. Lorsque j'arrive auprès de mes parents, je les salue et leur dit :

— Que me vaut cette visite ? Vous venez de vous rappeler que vous avez une fille ?

Sa mère me répond :

— Nous t'avons apporté des vêtements pour l'hiver qui s'en vient. Nous avons de la peine que tu sois ici, mais c'est pour ton bien.

Je regarde ma mère et lui dit :

— Mon bien ou votre bien ?

J'ajoute en regardant mon père :

— As-tu vu papa ? Tout est barré ici, même l'ascenseur et les escaliers. Ma chambre est plus petite que la salle de bain chez vous et le devant de ma chambre est faite de barreaux, mais j' imagine que tu ne me crois pas comme d'habitude. Pas de danger que je me sauve.

Mon père les larmes aux yeux me répond :

— Au moins je peux dormir la nuit parce que je sais où tu es.

— Pour savoir où je suis, là tu le sais ! Mais pas besoin de revenir me voir parce que tant qu'à avoir des parents comme vous, j'aime autant rester toute seule. Salut !

La rage au cœur, je me lève et je demande aux gardiens qui sont à la porte de pouvoir retourner à mon unité. Étant disponible, un gardien m'escorte immédiatement. En entrant dans l'unité je lâche un cri de rage, aussitôt l'éducateur qui était venu m'ouvrir la porte de l'unité me dit :

— Sophie je ne peux pas tolérer ça, tu te calmes immédiatement ou tu vas en isolement jusqu'à ce que tu sois calme.

Je baisse la tête, je vais dans ma chambre et pleure de rage dans mon oreiller. À partir de cet instant, je décide de faire comme si j'étais orpheline et d'oublier mes parents.

C'est dans cette unité que je suis éduquée, j'apprends à faire de la reliure, à faire de la poterie, à faire la cuisine, à faire la couture et la natation en faisant des centaines de longueurs de piscines à tous les cours. La professeure de natation dit que c'est pour perfectionner le style des différentes nages.

Cet automne-là une adolescente (Linda) de l'unité plus futée que les autres, réussit à faire entrer de la marijuana par la cour clôturée. Lors de la sortie dans la cour, je vois Linda ramasser une balle de tennis et la mettre rapidement dans sa poche de manteau, elle y laisse sa main pour camoufler la balle et recommence à marcher le long des clôtures. Je presse le pas pour rejoindre Linda. Lorsque je suis à côté, je lui demande à voix basse :

— C'est quoi ça ?

Linda surprise me répond :

— Du pot, du papier à rouler et des allumettes en bois. Tu ne dis rien à personne et je t'en roule un joint que je te donnerai à la prochaine activité.

Je lui réponds :

— OK, cool.

Ce soir-là, alors que Linda sort de sa chambre, elle me donne discrètement le joint et deux allumettes en bois alors que je passe pour aller m'asseoir à la télévision. Je mets le joint et les allumettes dans ma poche de jeans et je vais m'asseoir pour regarder l'émission imposée (un épisode de la télésérie Racine) à notre groupe.

Le lendemain matin, moi et les autres filles de l'unité 5A sommes réveillées par Andrée, une petite éducatrice de 1,25 mètre, grosse comme un pou, mais autoritaire et par Linda, une éducatrice de 1,67 mètre, ronde comme un ballon, cheveux courts, blonds et sales. Elle a l'air bête et supérieur. Je fais exprès d'être longue pour aller à la toilette. J'enroule mon joint et les allumettes dans ma serviette et je vais dans la salle de toilette comme chaque matin. Je vais dans le seul cabinet de toilette contenant une grande fenêtre qui peut s'entrouvrir pour faire passer l'air frais de dehors. J'ouvre la fenêtre au maximum soit une ouverture de dix centimètres, je craque l'allumette de bois sur le mur de béton et fume le joint en prenant soin de pousser la fumée dehors. Je sors du cabinet de toilette et je vais au lavabo faire ma toilette. Comme je franchis la porte de la salle de toilette Andrée, la petite éducatrice apparaît devant moi et dit :

— Qu'est-ce que ça sent ici ?

Je réponds :

— Je ne sais pas, j'arrive des toilettes.

Andrée dit :

— L'odeur vient des toilettes et c'est le pot que ça sent.

Sans crier gare, j'accroche Andrée par le collet, je l'accote contre le mur et je la soulève pour qu'elle soit à ma hauteur soit de quarante-neuf centimètres et je lui dit :

— Ça ne sent rien ici, tu n'as rien senti, c'est tu clair ?

Andrée en balançant ses pieds dans le vide me supplie :

— OK, c'est correct. Dépose-moi par terre s'il te plaît.

Avant de la déposer, je lui dis :

— Il n'est rien arrivé, tu ne dis pas un mot. Sinon on va se revoir. Compris ?

Toujours balançant ses pieds Andrée répond :

— Compris. Compris.

Je dépose Andrée et chacune partons de notre côté.

Après le déjeuner ce matin-là, alors que je suis dans ma chambre, je vois apparaître deux hommes bâtis comme des armoires à glace devant ma porte de chambre. Linda débarre la porte et me dit :

— S'il te plaît résistes, qu'ils puissent utiliser la force et que tu vois ça fait quoi de se sentir prise au piège.

Mais je ne résiste pas et je suis conduite en isolement. L'isolement qui est au deuxième étage consiste en une pièce de 2 mètres par 2 mètres vide avec une porte pleine en acier équipée d'un judas permettant au gardien de jeter un coup d'œil une fois par heure. Je pique une crise et je frappe les murs avec mes poings puis le poing en sang je me calme. Je crie et je demande une couverture, car j'ai froid, mais personne ne vient. Les repas me sont apportés dans de la vaisselle jetable par les deux gros gardiens. Je suis escortée dans une toilette où les deux gros gardiens attendent tournant le dos à la porte de la toilette ouverte. Je passe la journée et la nuit dans cette pièce qui pue l'urine et qui est sale. Le lendemain alors que le gardien m'apporte le déjeuner, je demande à

voir Andrée. À la fin de la journée, la porte est ouverte par un gardien et Gertrude apparaît, elle entre tandis que le gardien reste à côté de la porte et elle me demande :

— Bonjour, Sophie, premièrement je veux savoir comment tu as fait pour avoir de la marijuana, qui t'a donné ça ?

Du tac au tac, je réponds :

— Personne ne m'a rien donné, je l'ai trouvé dans un sac à sandwich dans la cour sur le bord de la clôture.

Gertrude :

— J'espère que tu as réfléchi à ton geste. Nous en avons parlé à la réunion ce matin et nous avons décidé que tu resteras dans ta chambre pendant une semaine, tu auras droit à une sortie d'une heure par jour pour prendre une douche. Tu prendras tes repas dans ta chambre, tu devras écrire une lettre pour t'excuser auprès d'Andrée. Si tout va bien et que tu ne fais pas d'autre connerie, dans une semaine tu reprendras les activités avec les filles. Au moindre petit problème de ta part pendant la semaine tu reviens en isolement. As-tu bien compris ?

— Oui c'est clair.

— En arrivant dans l'unité, tu iras chercher ce qu'il te faut pour la douche et tu iras prendre ta douche. Après ta douche, tu retournes dans ta chambre et il est strictement interdit que tu parles aux autres filles. Allez, viens.

Gertrude (mon éducatrice attitrée) et moi sortons et nous nous rendons à l'unité 5A, escortées par les deux grands surveillants.

Après avoir pris une douche et fait ma toilette, je retourne m'enfermer dans ma chambre qui est sens dessus dessous ayant été fouillée de fond en comble. Sachant que j'ai tout mon temps, j'y replace tranquillement mes affaires. Pendant cette longue semaine dont les filles n'avaient pas le droit de me parler, plusieurs en passant devant ma chambre me disent à voix basse des encouragements pour que je tienne le coup.

Après une semaine de réclusion, je recommence à participer aux activités. Je me montre joyeuse et forte, mais derrière cette carapace que je me suis faite, je suis en morceaux. Chaque jour, je suis passée maître dans l'art de cacher mes émotions, je m'enfonce de plus en plus dans la déprime. Je maudis le seigneur pour la vie que j'ai, je maudis tout le monde qui a contribué à me sauver la vie alors que j'avais neuf ans. Lors des nombreuses siestes, j'essaie de m'étrangler avec ma serviette en l'enroulant autour de mon cou et en serrant le plus fort possible. J'ignore que c'est impossible de se donner la mort ainsi et je réessaie à plusieurs reprises. Après de nombreuses tentatives, je décide d'essayer de me pendre comme j'ai déjà vu dans les films westerns. Le plus silencieusement possible, je déchire une longue bande large de mon drap, je tords la bande pour en former une corde, je réussis à faire un nœud coulant et j'attache le drap à un barreau au-dessus de la porte de ma chambre. Je m'assure que le drap est solide, je monte sur mon bureau, je me penche sur le côté et je réussis à passer le drap autour de mon cou. Je me jette dans le vide. Le bruit de mon corps frappant les barreaux a ameuté ma voisine de chambre (Ginette) qui s'écrit :

— C'est quoi ça ? Es-tu correcte ?

N'ayant pas de réponse, elle crie encore plus fort :

— Sophie, es-tu correcte ?

Les éducateurs qui étaient dans leur salle de réunion ayant entendu le premier cri de Ginette sont accourus. Jacques (un grand homme musclé dans la trentaine) me voyant pendue devant la porte, débarre rapidement la porte en disant :

— Des ciseaux vite.

Aussitôt la porte ouverte, Jacques soulève mon corps flasque, je suis inconsciente. Jacques essaie de desserrer le drap autour de mon cou, alors qu'Alain est parti chercher des ciseaux et que Gertrude appelle l'infirmière pour qu'elle vienne vite dans l'unité.

Je reprends conscience, déçue d'avoir manqué mon coup et d'être encore en vie. Les larmes coulent sur mes joues alors que je suis couchée sur le sol. L'infirmière penchée au-dessus de moi vérifie que je vais bien physiquement. Les deux grands gardiens sont appelés et m'escortent en isolement où mes souliers me sont retirés. Deux heures plus tard, Jacques vient me chercher en me disant :

— Tu sais que tu nous as fait peur, nous avons failli te perdre. Faut pas faire ça Sophie, tout le monde a des moments difficiles dans la vie, mais ça finit toujours par se placer. Tu vas voir un jour tu vas rire de ce que tu viens de faire, il faut que tu sois patiente.

Je me dis intérieurement : « Arrête de me raconter des histoires et même si c'était vrai, j'en ai pu de patience, vous me la volez chaque jour. » Je lui fais un sourire forcé et je hoche la tête sans dire un mot.

Jacques continue :

— Nous allons retourner dans l'unité. En arrivant, tu vas prendre tes affaires et tu vas les déménager dans la chambre 13. OK ?

J'acquiesce.

La chambre 13 est plus proche de la salle de réunion donc plus facile à surveiller. J'y emménage à contrecœur. Pendant ce temps, les filles sont dans leurs chambres en sieste. Lorsque j'ai fini mon déménagement, je m'enferme dans ma nouvelle chambre. À la fin de la sieste, avant de débarrer les portes de chambres Jacques prend la parole sur l'interphone (ce qui est très rare) en disant :

— Attention. Attention. La prochaine activité est annulée, je veux que vous veniez toutes vous asseoir autour de la table dans la cuisine. Si vous voulez, vous pouvez vous servir un jus avant de vous asseoir. Merci de faire ça dans le calme.

Jacques passe à toutes les chambres pour débarrer les portes et une après l'autre les filles demandent qu'est-ce qui se passe, mais Jacques donne pour seule réponse :

— Vous le saurez toutes en même temps que tout le monde dans deux minutes.

Après que nous nous soyons servies du jus et ayons pris place autour de la table, Jacques qui est assis au bout demande le silence et explique :

— Comme vous le savez toutes, Sophie a tenté de se suicider plus tôt dans la journée. Moi et Gertrude avons décidé de vous faire exprimer comment vous vous êtes senties sur le coup et qu'est-ce que vous ressentez maintenant. Je voudrais que lorsque vous parlerez, vous vous adressiez à Sophie. S'il vous plaît, vous levez la main pour parler.

Ginette mon ancienne voisine de chambre lève la main la première et me dit :

— Lorsque j'ai entendu le « Bang » j'ai fait un saut, parce que j'étais sur le point de m'endormir puis j'ai crié en réalisant que ça venait de ta chambre, mais tu n'as pas répondu alors que Jacques est arrivé et a dit à quelqu'un d'aller chercher des ciseaux, j'ai compris que tu t'étais pendue. C'était la panique totale dans l'unité, toutes les filles criaient en demandant « Qu'est-ce qui se passe ? », mais les éducateurs ne répondaient pas. Lorsqu'ils t'ont décrochée, Gertrude a dit que tu étais bleue. J'ai pensé que t'étais morte, mais aussitôt Alain a dit que tu respirais. Ça m'a rappelé le suicide de mon père, c'est moi qui l'avais trouvé pendu. Tu m'as fait revivre des moments pénibles, toutes les images que j'essayais d'oublier me sont revenues dans la tête.

Ginette éclate en sanglots et baisse la tête, j'encaisse en baissant la tête. Louise lève la main et dit :

— Moi je te comprends Sophie, nous sommes traitées comme des criminelles dangereuses et on est seulement des adolescentes.

Jacques intervient et dit à Louise :

— Ne parles pas pour les autres Louise parle pour toi, comment toi tu te sens.

Louise reprend la parole :

—Moi aussi des fois j'aimerais ça mourir, je n'ai juste pas le courage de passer à l'acte. Je suis tannée de vivre comme ça, ce n'est pas ça la vie. Ce n'est pas normal de s'enfermer dans une chambre avec des barreaux à 14 ans et d'y passer autant de temps dans une journée. Je me sens comme si j'étais un rat de laboratoire. Tout ça pour te dire que je te comprends Sophie et pour te dire aussi que je suis dans le même bateau que toi.

Jacques intervient de nouveau en disant :

—Pour passer à l'acte comme tu dis Louise, ce n'est pas du courage que ça prend, le suicide n'est pas un acte de bravoure, c'est un acte de lâcheté, c'est prendre la solution la plus facile afin de ne pas faire face à la vie.

Carole lève la main et dit :

—Moi, j'ai rien vu de tout ça, la seule chose qui m'a dérangée ça été de passer l'activité suivante enfermée.

Lucie lève la main et dit :

—Moi Sophie, ça fait trois ans et demi que je suis ici, par les marques sur mes poignets, tu peux voir que j'ai essayé souvent de mettre fin à mes souffrances en pensant que je n'allais jamais sortir d'ici, mais dans deux mois j'aurai 18 ans et je serai libre. Je sais que c'est difficile à croire, mais il va y avoir une fin à ça, c'est juste un passage dans notre vie. Lorsque tu trouves ça dur, essaies de t'imaginer la journée de tes 18 ans lorsque quand tu sortiras d'ici, parce que il y a deux choses que personne ne peut nous prendre, se sont : les rêves et l'imagination. Moi, depuis que j'ai compris ça, je vais beaucoup mieux et les journées passent plus vite.

Je fais un sourire à Lucie et je lui dis :

—J'ai tellement hâte d'avoir 18 ans, ça semble si loin.

—Mais ça va arriver, c'est à ça qu'il faut que tu penses.

Personne d'autre ne lève la main et Jacques demande :

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous n'avez rien à dire ?

Christiane dit :

— Moi, ma chambre est loin donc je n'ai rien vu, de plus je dormais. C'est lorsque je me suis réveillée que je me demandais pourquoi personne n'est venu me réveiller pour l'activité. J'étais un peu perdue, mais Carmen m'a dit ce qui était arrivé.

Carmen à son tour dit :

— Comme Christiane je n'ai rien vu et lorsque j'ai su que nous devions passer l'activité dans notre chambre, j'en ai profité pour relaxer et dessiner.

Karine dit :

— Ben moi non plus, j'ai rien vu, mais ça m'a fait vraiment chier de ne pas aller au gymnase, c'est la seule activité où je peux me défouler un peu.

Voyant que plus personne ne voulait exprimer ses sentiments, Jacques me demande :

— As-tu quelque chose à dire Sophie ?

— Je veux m'excuser, je ne voulais pas déranger personne.

Jacques prend le temps de regarder toutes les filles autour de la table et annonce :

— Vu que tout semble avoir été dit et que vous avez manqué l'activité du gymnase, je vous laisse le restant de la période libre, vous pouvez venir prendre les jeux dans le bureau.

Il entre dans le bureau avec Gertrude et en ressort quelques secondes plus tard avec un gros radio à lampe dans les mains, il le pose sur la bibliothèque du salon, le branche et l'allume, ajuste le son, en syntonise un poste de musique calme et crie pour que toutes les filles l'entendent :

— Il est interdit de toucher à la radio sinon je la retire.

C'est la première fois que de la musique résonne entre les murs de l'unité et les sourires s'affichent sur les visages des filles. À partir de ce jour, la musique douce accompagne nos siestes dans l'unité 5A.

Rencontrée une fois par semaine par mon nouvel éducateur assigné (Jacques), je fais le bilan de ma semaine sans jamais parler de mes sentiments. Lorsque Jacques me demande comment je vais, je réponds que je vais bien en affichant un sourire, mais en vérité il n'y a pas une journée qui passe sans que je me dise intérieurement :

« Si vraiment tu existes Dieu, qu'est-ce que j'ai fait de si grave pour atterrir ici ? Si c'est ça la vie selon Dieu, alors sors de ma vie. Des gens disent que nous avons ce qu'on mérite dans la vie, je n'ai pas été si méchante que ça, tout ce que je voulais c'est d'être aimée. »

Je tente à plusieurs reprises de m'ouvrir les veines, mais je ne sais même pas où elles sont situées. Après plusieurs tentatives, Jacques me rencontre et pour la première fois je m'ouvre lorsqu'il me demande comment je vais, je lui réponds :

— Tout va bien, j'ai juste un problème : je respire.

Jacques me raconte, qu'il a eu une jeunesse malheureuse et que lui aussi il a essayé de se suicider. Il me dit qu'il est très content de ne pas avoir réussi, car il n'aurait pas connu la femme de sa vie avec qui il a eu deux merveilleux enfants. Il ajoute :

— Je crois en deux choses dans la vie. Premièrement, je crois dur comme fer que chaque être humain a sa part de malheur et de bonheur dans la vie. Je pense qu'aussi gros a été le malheur aussi gros sera le bonheur. Et ce n'est pas nécessairement dans cet ordre-là. Et deuxièmement, je crois que lorsqu'on vient au monde nous avons un destin de tracé et si nous mettons fin volontairement à notre destin, nous devons revenir et recommencer la même chose.

Il fait une pause et me demande :

— Ça te tente-tu de recommencer à vivre tous les mauvais moments alors que tu sais que tu vas bientôt avoir du bonheur ?

Je fais non de la tête et Jacques continue :

— Tu te souviens de ce que Lucie a dit lors de la réunion après que tu te sois pendue ? Elle disait que l'imagination et les rêves l'aidaient; essaie de mettre ça en pratique. Imagine-toi à ta sortie d'ici, qu'est-ce que tu vas faire ? Essaie de rêver éveillée, tu peux faire des voyages si tu veux, être avec les personnes que tu aimes, tu peux même t'inventer une famille avec un mari et des enfants à toi. Pense à ce que tu veux faire plus tard. Tu vas voir ça aide vraiment et en plus le temps va passer plus vite.

C'est la première fois que je m'accroche autant à des paroles et cela me donne beaucoup d'espoir. Je dis à Jacques :

— Ça veut dire que depuis que je suis au monde ma vie va vraiment mal alors lorsque je serai plus vieille je serai heureuse comme ce n'est pas possible de m'imaginer. Wow ! J'ai hâte d'être rendue là.

Jacques me sourit en signe d'approbation, je lui rends son sourire en le remerciant de m'avoir donné de bons trucs.

Un peu plus tard, au moment de la sieste, je me demande qu'est-ce que je ferai à ma sortie de Notre-Dame-De-Laval à 18 ans. Et comme je finis de me poser la question, je réalise qu'à 18 ans, il y a un magot de trente-cinq mille dollars qui m'attend. Je m'imagine la fête que je ferai à ma sortie. Et pour la première fois depuis des années, le sourire que j'affiche est vrai et mes yeux sont plus clairs.

Entre septembre et juin, c'est le temps de l'école, peu importe notre niveau de scolarité, toutes les filles de l'unité sommes dans la même classe avec un professeur pour enseigner le français, les mathématiques et l'anglais. Les autres cours sont : couture, reliure et natation. En hiver, une partie de la cour extérieure se transforme en patinoire pour y jouer au ballon-balai, car les patins sont interdits. Le samedi soir, c'est soirée cinéma. À 19 h, un éducateur passe devant chaque chambre avec un

petit chariot sur roulette contenant des petits sacs de croustilles, des barres de chocolat et des canettes de soda de différentes saveurs. Chaque adolescente choisit un sac de croustilles ou une barre de chocolat et une canette de soda de son choix, l'éducateur lui donne et à 19 h 15, nous allons toutes nous asseoir dans le salon devant la grande télévision noir et blanc et nous regardons le film qui passe à la télévision.

Les jours de fête à Notre-Dame-De-Laval sont des journées ordinaires, mais étant donné qu'il y a moins de personnel pendant la période des fêtes de Noël nous avons plus d'activités libres, c'est-à-dire que nous sommes libres de circuler dans l'unité, que nous pouvons jouer à des jeux de société, faire du bricolage ou de la lecture, mais l'heure du coucher reste la même.

Le vendredi 13 mai 1977 est une très belle journée de printemps, on dirait même une journée d'été tellement il fait beau. Les deux éducateurs réguliers du quart de soir sont absents et sont remplacés par deux éducatrices suppléantes. Cette fin d'après-midi-là, les deux éducatrices décident de nous sortir dans la cour pour que nous profitions du beau soleil. Au retour de la cour, alors que notre groupe a passé la première porte qui est au sous-sol, l'éducatrice à l'avant du groupe n'arrive pas à trouver la bonne clé pour débarrer la porte des escaliers. Voyant cela, l'éducatrice qui est derrière le groupe passe aussi en avant pour l'aider. Je me rends compte que le groupe de filles est sans surveillance et je vois au loin une porte ouverte, mais je ne sais pas où elle mène. Sans perdre un instant, je recule en m'écartant du groupe sur la pointe des pieds, je fais signe du doigt de se taire aux filles qui me voient m'éloigner d'abord tranquillement puis en courant. Je passe la première porte oubliée ouverte qui donne dans un corridor. Dans ce corridor, je vois une porte identifiée comme sortie de secours. Je suis certaine que la porte est barrée, mais j'essaie quand même. Je pousse sur la barre de la porte et la porte s'ouvre à ma grande surprise et encore plus surprise de voir qu'elle s'ouvre dans le stationnement. Je sors et je cours le plus vite que je peux pour traverser le boulevard Cartier, car j'ai su avec le temps que les gardiens n'ont pas le droit de venir me chercher de l'autre côté du boulevard. Il y a un gardien qui m'a vue sortir et il est à mes

trousses, mais je réussis à traverser le boulevard. Tout heureuse, je me tourne et salue le gardien.

Je fais de l'auto-stop, une camionnette s'arrête et me fait monter. Tout de suite en embarquant je sens l'odeur de la marijuana. Le conducteur me demande où je vais et je lui dis que je veux aller à Ste-Rose. Il me répond :

— Tu es chanceuse, c'est là que nous allons.

Contente, je réponds :

— Super, en passant ça sent bon ici.

Les gars rient et l'autre gars qui est à l'arrière roule un joint. Ensemble nous fumons et le conducteur sort un petit sac de capsules et me dit :

— Veux-tu triper, avec ça tu vas planer c'est garanti, en veux-tu une ?

Je demande ce que c'est et il me répond que c'est de la mescaline. J'accepte, j'en avale une et vingt minutes plus tard je tombe inconsciente.

Le lendemain matin je me réveille dans un petit bois, je suis nue, j'ai mal au ventre, j'ai froid et mes vêtements sont éparpillés autour de moi. Je m'habille et j'essaie de trouver une route en suivant un sentier. Au bout d'une heure, j'arrive sur une petite route en terre, ignorant où je suis, je longe cette route. Après quinze minutes, j'entends une voiture passer, mais je ne l'ai pas vue. Je marche dans la direction d'où venait le son et j'arrive sur une route asphaltée, je continue à marcher sur cette route puis je vois au loin des petits immeubles quatre logements. Je pense savoir où je suis. Je continue à marcher jusqu'au carrefour que je vois plus loin. Je regarde le nom de la rue et je vois que j'arrive sur le boulevard Ste-Rose. Maintenant j'en suis certaine, je suis à l'autre bout de Ste-Rose. Je sais que je suis très loin, mais je décide de marcher jusqu'au poste de police ou jusqu'à ce qu'une voiture de police passe, car j'ai peur de faire de l'auto-stop et j'ai aussi peur d'aller frapper à une maison inconnue. En marchant, je me sens sale, humiliée, bafouée, abandonnée et j'en veux à mes parents, car je pense que c'est de leur

faute tout ce qui m'arrive. S'ils ne m'avaient pas dénoncée la dernière fois, je serais tranquille chez moi et je n'aurais pas eu à fuir, et tout le reste s'enchaîne. Cela fait environ une heure et demie que je marche, je suis presque arrivée au poste de police, une voiture s'arrête à ma hauteur, je me penche pour voir c'est qui, je vois ma mère au volant qui me dit de monter. Je lui dis en pleurant :

— Non, va-t'en. Tout ce qu'il m'arrive c'est de ta faute.

Je referme la porte et je continue à marcher, le poste de police n'est plus qu'à 250 mètres. J'entre dans le poste de police et dit que je suis en fugue de Notre-Dame-De-Laval. Le policier m'escorte jusque dans une cellule où je me laisse choir sur le banc qui s'y trouve. Une heure plus tard, un policier vient me chercher et m'escorte jusque dans un bureau. Il me dit :

— Comme ça tu as décidé de te payer des petites vacances.

Je baisse la tête et dit :

— Oui, si on veut.

— Est-ce que tu t'es amusée ?

Honteuse, je réponds :

— Pas vraiment.

— Tu étais avec qui ? Tu faisais quoi ?

Honteuse, je réponds :

— Je ne sais pas qui s'était, je pense que je me suis fait violer.

Le policier me regarde et me demande :

— Quoi ? Es-tu sérieuse ?

Je hoche la tête pour signifier que oui et baisse la tête.

Il se lève aussitôt et me dit :

— Attends, je vais chercher les enquêteurs responsables de la moralité.

Deux hommes habillés en civil entrent dans le petit bureau et le plus vieux me dit :

— Il paraît que tu as été violée ?

— Je pense, oui.

— Comment ça tu penses ?

— Je me suis réveillée ce matin dans le bois, j'étais nue, j'avais mal au ventre et mon linge était éparpillé autour de moi.

— OK, premièrement nous allons aller à l'hôpital pour te faire examiner. Je sais que ce ne sera pas agréable, mais il faut le faire et prendre des prélèvements.

Je suis conduite à l'hôpital par les deux enquêteurs qui me posent des questions. Je leur dis tout ce que je sais, je décris les deux gars et la camionnette du mieux que je peux. Après l'examen, le médecin confirme aux enquêteurs qu'il y a eu viol. Les enquêteurs me ramènent au poste de police pour me montrer des photos de suspects, mais je ne vois pas les deux hommes parmi eux. Ils me conduisent ensuite eux-mêmes à l'institution Notre-Dame-De-Laval et me disent que s'il y a un détail qui me revient de les appeler.

Je suis autorisée à prendre une douche à mon arrivée. Après ma longue douche, l'éducateur présent (Jacques) vient me rencontrer dans ma chambre :

Comment te sens-tu ?

— Fatiguée et j'ai mal au ventre.

— Je veux dire par rapport à ce qui s'est passé durant ta fugue.

— Tu ne peux pas savoir à quel point je regrette, si j'étais restée ici, rien de tout ça ne se serait passé.

— Tu sais que tu as été chanceuse, ça aurait pu être pire. Ils auraient pu te tuer.

— Je veux juste essayer d'oublier tout ça.

— Tu vas avoir du temps pour faire le ménage dans ta tête, parce que la sanction pour une fugue est dix jours dans ta chambre, vingt-trois heures sur vingt-quatre, mais vu que tu es revenue de toi-même se sera sept jours. Pendant ce temps je veux que tu écrives une lettre d'excuses aux deux éducatrices présentes lors de ta fugue. Donc une lettre pour Charlotte et une lettre pour Hélène. Après avoir écrit ces deux lettres, je veux que tu m'écrives au moins dix pages sur ce que tu as l'intention de faire à ta sortie d'ici, c'est-à-dire, quels sont tes projets.

J'écris que je veux devenir travailleuse sociale pour aider les jeunes à éviter de se retrouver dans une institution comme celle où je suis. J'écris que j'aimerais être comédienne pour être reconnue et aimée par tout le monde.

À la septième journée, je réintègre le groupe d'adolescentes. Les trois semaines suivantes se passent bien malgré les événements passés. Je réalise la chance que j'ai eu non pas d'être restée en vie, mais de ne pas avoir vu ni vécu le viol, mais je m'imagine des choses et je n'aime pas les images qui passent dans ma tête et les maux de cœur me viennent facilement. N'ayant pas eu mes menstruations comme prévu, je suis envoyée voir l'infirmière qui me demande un échantillon d'urine. Deux jours plus tard, je suis convoquée chez l'infirmière qui cette fois m'annonce que je suis enceinte. L'infirmière me demande :

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

En pleurs je réponds :

— Il n'est pas question que j'accouche d'un monstre. C'est l'enfant d'un maniaque sexuel, non je ne veux pas de ça dans mon ventre. En plus, je serais prise à vivre toute ma vie avec le fruit d'un viol. Non. Non. Non !

L'infirmière essaie de me calmer en me disant :

— Si c'est ce que tu veux, il faut te faire avorter, mais vu que tu n'es pas majeure, ta mère doit signer pour toi.

Je réponds en sanglotant :

— Ma mère, pas moyen d'éviter ça. Je ne veux plus avoir affaire avec mes parents.

— Tu n'as pas le choix, si tu veux te faire avorter ça prend le consentement d'un des deux parents. Si tu veux, j'organise les choses pour que tu puisses aller voir ta mère ou ton père chez eux. Tu seras accompagnée, mais l'accompagnateur te laissera seule dans la maison pour discuter avec ton père ou ta mère.

— Si je n'ai pas le choix, j'irai voir ma mère, mais je ne veux pas que mon père sache ça.

— OK, retourne à ton unité et je vais essayer d'organiser ça le plus vite possible. Je te tiendrai au courant.

Je sors de l'infirmierie, le gardien qui m'attendait dans le corridor m'escorte jusqu'à mon unité.

L'infirmière ayant organisé une rencontre entre ma mère et moi, deux jours plus tard je suis escortée de deux gardiens jusque chez mes parents où ma mère m'attend seule dans la maison. Un papier à la main, je frappe à la porte arrière de la maison et j'entre dans le petit vestibule qui donne dans la cuisine. Nous nous assoyons dans la cuisine et sans prendre de gants blancs, j'annonce à ma mère :

— Tu sais l'autre jour lorsque tu m'as vue sur le boulevard Ste-Rose et que je n'ai pas voulu embarquer dans ton auto.

Ma mère me coupe la parole et me dit :

— Oui, mais pourquoi tu n'as pas voulu embarquer ?

Je soupire et je regarde ma mère et avec les yeux pleins d'eau, je lui dis :

— S'il te plaît, laisse-moi parler c'est assez difficile comme ça. J'allais au poste de police parce que je me suis fait violer et là je suis enceinte et il n'est pas question que j'accouche d'un monstre. Donc je veux me faire avorter, mais je dois avoir la signature d'un des deux parents parce que je ne suis pas majeure.

Ma mère me regarde, elle a des larmes qui lui coulent sur les joues et elle me dit :

— Ma pauvre petite fille.

Très sérieuse je lui dis :

— Je ne veux pas que papa ni personne ne sache ça. Ça ne regarde que toi et moi. Tu vas signer hein maman ?

Sa mère me répond :

— Si tu es certaine que c'est ce que tu veux.

Je pose le papier sur la table et le glisse vers ma mère. Celle-ci se retourne pour prendre un stylo dans un pot sur le comptoir derrière elle, elle lit le papier et signe l'autorisation d'interruption de grossesse. Elle me donne le papier et dit :

— Je n'en parlerai jamais à personne, tu as ma parole.

— Merci pour avoir signé.

Au moment où je me lève, ma mère me prend dans ses bras. Et me dit :

— Je suis désolée de tout ce qui t'arrive ma petite fille. Je te souhaite bon courage.

J'embrasse ma mère sur ses joues mouillées de larmes en lui disant :

— S'il te plaît, je ne veux plus jamais reparler de ça. Je veux essayer d'oublier ça.

— OK, ma fille.

Je ressors de la maison de mes parents avec le papier signé en main, j'embarque dans l'automobile avec les escortes et je retourne à l'institution Notre-Dame-De-Laval.

Tous les éducateurs de l'unité 5A à NDL savent que j'irai bientôt me faire avorter et parmi eux il y en a une qui est contre l'avortement, peu importe la circonstance. Linda chaque fois qu'elle peut se trouver seule avec moi ne se gêne pas pour me lancer des pointes. Un jour elle me dit :

— As-tu pensé à toutes les femmes qui aimeraient avoir un enfant et ne peuvent pas en avoir. Tu n'as pas honte de te faire avorter ?

Un autre jour elle me dit :

— Ce que tu vas faire est dégoûtant, tu vas commettre un meurtre prémédité. T'en rends-tu compte ?

Linda n'attend jamais la réponse, espérant que je change d'idée, mais pour moi la décision est irrévocable.

Le jour de l'avortement, je suis escortée par une éducatrice (Gertrude) et un gardien à une clinique. J'y suis endormie. Une fois l'avortement complété, je me réveille brutalement dans la salle de réveil, je veux me lever et partir, mais les infirmières m'expliquent que je dois prendre le temps de reprendre mes esprits avant de me lever. J'ai mal au ventre, mais je n'en dis rien à personne, car tout ce que je veux c'est partir et oublier ce mauvais passage de ma vie. Je convaincs le médecin que je vais bien et j'obtiens mon congé deux heures après l'intervention. De retour à Notre-Dame-De-Laval, Gertrude m'autorise à ne pas participer aux différentes activités afin que je puisse récupérer dans ma chambre la porte fermée lorsque les filles sont parties à des activités et la porte s'ouvre lorsque les filles sont dans l'unité. Je dors la plupart du temps.

Le lendemain matin, c'est Linda et Pierre qui font le réveil. Linda ouvre la porte de ma chambre. Alors que je dors, encore elle entre dans ma chambre et me dit :

— Lève-toi et t'es mieux de pas faire un faux pas aujourd'hui sinon c'est l'isolement pour une semaine.

Je me lève, je vais faire ma toilette, j'ai mal au ventre, mais j'essaie de ne pas le montrer. Au déjeuner, Linda nous annonce qu'aujourd'hui c'est une journée sport et que tout le monde doit participer. Linda me regarde avec un sourire vengeur. Elle annonce en criant dans l'unité :

— Première activité : piscine, je veux que vous soyez toutes prêtes devant la porte à 10 h tapant et je ne veux rien entendre.

Ayant très mal au ventre je vais mettre mon maillot de bain avec une serviette hygiénique et j'attends devant la porte en silence. Une fois rendue à la piscine je nage à mon rythme, la professeure de natation étant plus compréhensive que Linda. De retour à l'unité, je me couche et je dors jusqu'à l'heure du dîner. Je mange très peu n'ayant pas d'appétit et je retourne dormir, jusqu'à 13 h 30, c'est-à-dire jusqu'au moment où j'entends Linda crier dans l'unité :

— OK, les filles tout le monde en tenue de sport, nous allons au gymnase jouer au basket-ball, vous avez quinze minutes pour vous préparer.

Lorsque Linda vient débarrer ma porte de chambre, je lui demande :

— Je ne me sens pas vraiment bien, penses-tu que je pourrais rester ici pour me reposer ?

Linda me répond d'un air bête :

— Si tu ne viens pas à l'activité, c'est l'isolement pour deux jours.

Sachant qu'en isolement, il n'y a pas de matelas ni couverture, je décide d'aller jouer au basket-ball. Lorsque je reviens du gymnase, je m'écroule sur son lit tellement je suis exténuée. Au souper, n'ayant pas

d'appétit je mange très peu et je demande à Jacques si je peux aller à la toilette, car je ne me sens pas bien. Les saignements sont abondants, mais je pense que c'est normal et je n'en parle à personne. Jacques et Gertrude sont plus compréhensifs que Linda et me permettent de me reposer dans ma chambre toute la soirée. Les semaines passent et je ne réussis pas à reprendre des forces, je suis de plus en plus faible et j'ai perdu beaucoup de poids.

16 ANS = 7 ANS

Trois mois plus tard, j'ai une permission de sortie pour aller chez mes parents y passer la fin de semaine. C'est ma première sortie et si tout se passe bien, cela se répétera toutes les trois semaines.

C'est le mois d'août, il fait un beau soleil et Jasmine est venue s'occuper de moi, sa petite sœur. Jasmine me propose :

— Il fait super beau, nous ne sommes pas pour rester enfermées. Est-ce que ça te tente d'aller faire un tour à vélo ?

N'étant pas certaine d'être assez en forme pour faire du vélo, je réponds à Jasmine :

— Je ne pense pas être capable, je ne suis pas vraiment en forme.

Jasmine me répond avec enthousiasme :

— Allez, viens donc ! Nous allons avoir du plaisir. Nous irons à ton rythme, nous prendrons des pauses quand tu veux. Nous ferons un pique-nique et si tu es trop fatiguée nous reviendrons.

Jasmine est tellement enthousiaste que j'accepte. Nous nous préparons des sandwiches et des breuvages que Jasmine met dans son sac à dos. Nous remplissons les bouteilles d'eau accrochées à nos vélos et nous partons toutes souriantes. Après cinq kilomètres je réalise que je ne suis pas en forme du tout. Nous prenons une pause, Jasmine n'est pas fatiguée, mais moi, je dois m'asseoir sur le bord du trottoir pour reprendre mon souffle. Une fois que j'ai repris mon souffle, je dis à Jasmine :

— Je ne serai pas capable, je pense qu'on devrait faire demi-tour.

Mais Jasmine qui ignore ce que j'ai traversé, pensant que c'est seulement un manque de pratique, elle me dit :

— Nous sommes presque arrivées à l'endroit pour s'asseoir et manger sur le bord de l'eau. Nous irons tranquillement et nous arrêterons pour manger et se reposer.

À contrecœur je me remets en selle en disant à ma sœur :

— OK, mais je vais aller très tranquillement sinon je n'y arriverai pas.

Nous nous rendons difficilement au bord de l'eau, lorsque je descends de mon vélo, je blêmis, je suis étourdie puis je tombe dans les pommes. Jasmine me réveille en me versant de l'eau sur le visage, elle me fait boire de l'eau, elle m'aide à me lever pour aller m'asseoir sur le banc qui est deux mètres plus loin. Elle va dans la cabine de téléphone public pour appeler notre mère et lui dire ce qui vient de se passer. Jasmine revient auprès de moi et me demande :

— Comment tu vas ? Tu aurais dû me le dire que tu étais malade.

— Je suis étourdie, tout tourne autour de moi.

— Maman s'en vient te chercher, nous mettrons ton vélo dans la valise. C'est dommage, j'aurais aimé ça passer plus de temps avec toi et parler pour apprendre à te connaître.

— Je m'excuse, nous nous reprendrons.

— Ce n'est pas de ta faute.

Lorsque notre mère arrive au volant de la Chrysler 1976 verte, elle se fait aider de Jasmine pour mettre mon vélo dans la valise. Elles m'aident à monter dans la voiture. Jasmine dit qu'elle nous rejoindra à la maison.

Enfin seule avec moi, ma mère me dit :

— Pauvre petite fille, tu as l'air vraiment malade, il te reste juste la peau et les os. Ç'a pas d'allure. Tu vas te reposer à la maison. Est-ce que c'est à cause de ton avortement que t'es rendue comme ça ?

— C'est depuis ce temps-là que je ne vais pas bien, mais je ne veux plus entendre parler de ça, tu m'as donné ta parole.

— OK, mais as-tu été vue par un médecin ?

— Je suis suivie par l'infirmière.

Lorsque nous sommes arrivées à la maison, je vais m'étendre sur le long sofa du salon. Je regarde la télévision puis m'endors. Je passe le reste de la fin de semaine au repos chez mes parents et je retourne à Notre-Dame-De-Laval le dimanche soir. Je trouve difficile d'y retourner, mais ma mère m'encourage en me disant que dans trois semaines, si tout va bien ils m'amèneront au chalet.

L'année de mes 16 ans, je comprends que plus je suis sage, plus j'ai de récompenses. L'année de mes 16 ans se passe donc bien malgré le fait que je sois à Notre-Dame-de-Laval.

17 ANS = 8 ANS

A Notre-Dame-De-Laval, Jacques me dit de commencer à faire des plans pour le grand jour qui dit-il arrivera rapidement, mais je n'ai qu'une chose en tête pour le grand jour, c'est de rattraper le temps perdu et de faire la fête. Je n'arrive pas à réaliser ce qu'est le sens des responsabilités et de la vie.

Comme Jacques m'avait dit plus tôt, la dernière année a passé plus vite que les autres, car j'ai des permissions de sorties.

Après dix mois de sortie aux deux semaines, trois semaines avant mes 18 ans, je sors pour la dernière fois par la grande porte de l'institution Notre-Dame-De-Laval avec deux grands sacs en papier brun contenant mes vêtements et mes effets personnels. C'est l'été et je me sens renaître, une vie meilleure m'attend.

Les trois semaines précédant ma majorité, mon père essaie du mieux qu'il peut de me préparer à être responsable. Il m'amène faire des promenades en automobile dans le coin des riches pour me montrer les maisons de riches avec les automobiles de luxe devant en me disant :

— Regarde ça comme c'est beau ! Imagine-toi dans une de ces maisons-là. Si tu veux, tu peux avoir tout ça un jour. Tout est possible pour toi.

Je me fous pas mal de ces gens riches, tout ce que j'ai en tête c'est de m'amuser, mais je suis émerveillée devant de si beaux châteaux dont certains ont quatre voitures de luxe devant la grande porte de garage.

Après toutes ces années, la maison c'est vidée : Jasmine est mariée depuis longtemps, Robert et Gilles sont partis en appartement chacun de leur côté, André vit toujours là, mais est souvent absent.

Mon cousin Paul n'a pas vraiment changé, il a une blonde, il vend encore de la marijuana et il fait autant la fête. Lorsque je le retrouve, j'ai l'impression que nous n'avons pas été séparés tellement Paul est resté le même. Je passe la plupart de mon temps avec mon cousin à fumer de la marijuana et je rentre le soir à l'heure que je veux.

18 ANS = 9 ANS

Le 23 juillet 1979, jour mes 18 ans, mon père m'amène à la Banque Nationale, pour me donner mes certificats de placements qui sont dans un coffret. Les certificats de placements étant échus, mon père réussit à me convaincre de replacer le montant pour trois ans, j'accepte de replacer le capital, mais je garde une partie des intérêts ramassés depuis que j'ai 9 ans dans un compte bancaire que j'ouvre. Mon père s'assure ainsi que je ne dépenserai pas tout l'argent d'un coup. Je me retrouve donc avec une somme de quinze mille dollars dans un compte bancaire à mon nom.

En sortant de la banque, j'annonce à mon père :

— C'est ici que nos chemins se séparent, je vais me trouver un appartement et m'arranger toute seule.

Mon père essaie de me convaincre que je fais une erreur, mais je lui réplique que j'ai du temps à rattraper et que personne ne m'empêchera de faire ce que je veux.

Dans la même journée, je me trouve un appartement meublé à Ste-Rose. Je vais acheter tout ce qu'il me faut (literie, vaisselle, épicerie, etc...) et dans la soirée je vais rejoindre mon cousin Paul qui se tient à la brasserie en face de chez moi et je fais la fête. J'y rencontre du nouveau monde et je m'y fais de nouveaux amis.

À la brasserie, je rencontre un homme (Rick) qui vend du *speed*. Rick me demande si c'est possible de cacher les *speeds* chez moi. J'accepte. Rick vient me reconduire chez moi et me donne un grand sac brun en disant :

— Garde ça chez toi. Je reviendrai les chercher un moment donné.

Je prends le sac sans regarder ce qu'il y a à l'intérieur et j'entre dans mon nouvel appartement. Une fois que j'ai barré la porte et fermé les rideaux, je pose le sac sur la table de mon petit un et demi et je regarde qu'est-ce qu'il contient. Il y a quatre sacs en plastique pleins de pilules. Je me demande combien il y a de pilules au total, je compte donc le contenu d'un sac. Dans un sac, il y a cinq cents pilules de *speed*. Je n'ai jamais vu autant de drogue. Je cache les sacs dans l'armoire au-dessus du réfrigérateur. Sachant que j'ai de l'argent pour payer ce que je prends, j'avale les *speeds* comme si c'était des bonbons.

Après avoir passé deux semaines sans dormir à avaler des *speeds* et ne boire que de la bière. Je commence à faire de la paranoïa : je surveille la porte de mon appartement et je vois la poignée bouger, je me sens constamment épiée et je me promène avec un long poignard dans ma botte de cow-boy.

Cela fait trois semaines que Rick m'a demandé de garder les *speeds* chez moi, depuis je ne l'ai pas revu et je commence sérieusement à avoir peur de me faire prendre avec une telle quantité.

Je décide donc d'aller mettre les *speeds* en lieu sûr. Je mets les sacs de *speeds* dans mon sac à dos, je vais à la banque et je demande d'avoir accès à mon coffret de sûreté. Une fois seule dans l'isoloir avec mon coffret contenant une seule enveloppe, je place les quatre sacs de *speeds* qui ont peine à entrer tellement le coffret est plein. Je vais au comptoir de la banque et je fais un retrait de cinq cents dollars. Je rentre chez moi en me disant que je ne reprendrai plus de *speed*. Je prends une douche et je me couche pour enfin dormir.

Après quinze heures de sommeil, je prends un bain, je m'habille en prenant bien soin de camoufler mon poignard dans ma botte. Je fourre mon pécule dans ma poche de jeans et je vais manger dans un restaurant du carrefour Laval où je m'achète une sacoche en grosse jute vert armée à bandoulière avec le portefeuille assorti. Après avoir payé la vendeuse, je place mon pécule dans le portefeuille, j'arrache

l'étiquette de prix de la sacoche et je fourre le portefeuille dedans. Je prends l'autobus qui me ramène à Ste-Rose. J'avais décidé plus tôt de passer une soirée chez moi, mais arrivée à destination alors que je n'ai que quelques pas à faire pour entrer chez moi, de l'autre côté du boulevard la brasserie avec son enseigne illuminée de lettres en or sur fond noir m'attire comme si j'étais hypnotisée. Je traverse le boulevard et j'entre dans la brasserie. J'y passe une soirée tranquille à fumer des joints, à boire de la bière et à jouer au billard avec mon cousin Paul et sa gang puis je rentre chez moi.

Le lendemain midi à mon réveil, je décide que je veux voir autre chose et faire de nouvelles expériences. Je prends l'autobus et le métro pour me rendre dans le Vieux-Montréal. J'y rencontre Luc, un petit vendeur de haschisch qui connaît tous les recoins du Vieux-Montréal et tous les revendeurs de drogue du coin et il me les présente. Je me plais bien dans ce monde, car sans le savoir tout ce que je veux c'est m'étourdir et oublier ma vie d'avant.

Je retourne errer dans les rues du Vieux-Montréal animées par des musiciens, chansonniers, magiciens et expositions d'art, tous les jours et je reviens avec le dernier autobus à 3 h du matin, m'enfonçant de plus en plus chaque jour dans la drogue.

La première journée je me suis contentée d'un gramme de hasch, mais après une semaine j'en suis au LSD. La semaine suivante j'achète deux cent cinquante comprimés de LSD micro tangerine qui entrent dans une moyenne bouteille de médicament en prescription. Je mets la bouteille dans ma sacoche espérant en vendre pour me mettre encore plus riche. J'essaie aussi l'héroïne, la première fois je la fume, mais Luc me dit qu'en injection c'est encore meilleur donc je demande à Luc de m'en injecter.

Je suis défoncée sur l'héroïne depuis trois jours, je marche sur la rue St-Denis à Montréal en pleine nuit, car j'ai manqué le dernier métro, des policiers m'interpellent pour me demander c'est quoi la grosse bosse qui dépasse de mon mollet. Je suis trop défoncée pour fuir, j'ignore donc les policiers et je continue à marcher en traînant les pieds. L'un

d'eux descend de la voiture, arrivé à côté de moi, il me dit d'écartier les jambes. Il pose sa main directement sur le poignard dans ma botte, il lève mon jeans, il prend le poignard et siffle en me disant :

— Qu'est-ce que tu fais avec ça ? Je suppose que c'est pour couper ton steak ?

— C'est pour ma protection.

— C'est illégal de se promener avec ça et tu le sais. Viens, on va aller jaser de ça au poste.

Il me passe les menottes, il me fait asseoir sur la banquette arrière du véhicule et nous partons en direction du poste. Je plane tellement que j'ai oublié la bouteille remplie de comprimés de LSD dans ma sacoche. Pendant le trajet, le policier assis côté passager me lit mes droits et me demande :

— Ton nom et ton âge ?

— Sophie Leblanc, 18 ans.

Arrivée au poste de police, une policière m'attend pour me fouiller pendant qu'un autre policier vide ma sacoche sur le comptoir à côté de moi. Il voit la bouteille remplie de LSD micro tangerine et me demande en tenant la bouteille :

— C'est quoi ça ?

— C'est des pilules pour dormir, parce que j'ai de la misère à dormir.

— Et la prescription elle est où ?

Il fait une pause, tient la bouteille à bout de bras et demande en criant pour que tous ses collègues qui l'entourent l'entendent :

— Y-a-t-il quelqu'un qui sait c'est quoi ça ?

Un policier s'approche, prend la bouteille, regarde le contenu et lui dit :

—Ça c'est du LSD micro tangerine et juste à l'œil je peux te dire qu'il y en a au moins deux cents.

Des sifflements se font entendre et je dis :

—C'est pour ma consommation personnelle.

Après la fouille je suis conduite dans une cellule, je demande :

—Je voudrais voir un avocat s'il vous plaît.

Alors que la lourde porte du cachot est fermée, le policier me demande de l'autre côté de la petite vitre incassable qui sert de judas :

—C'est quoi le nom de ton avocat ?

—Je n'en ai pas.

Le policier disparaît. Je suis enfermée dans un cachot 2,13 mètres sur 2,13 mètres en béton, puant l'urine avec pour seul meuble des planches de bois alignées côte à côte au fond formant un lit de fortune.

Après 2 heures d'attente, un grand mince moustachu aux cheveux en afro brun et un gros et chauve ouvrent la porte, le gros chauve me passe les menottes, me guide dans un petit bureau où nous nous asseyons et il se présente :

—Je suis l'enquêteur Gilles Gagné et voici mon collègue Claude Demers. Nous avons fait une perquisition dans ton appartement, nous avons trouvé une clé de coffret de sûreté.

Je baisse la tête en songeant à ce qu'il contient.

L'enquêteur Gagné continue :

—J'imagine que tu sais que tu es dans de gros problèmes, nous avons besoin d'un mandat pour ouvrir ton coffret, mais si tu collabores, en nous signant une permission d'accéder à ton coffret ça aidera à ta cause.

Je relève la tête et dit :

— Pas certaine que ça va m'aider.

— Pourquoi ? Il y a quoi dans ton coffret ?

Sachant très bien que de toute façon ils le découvriront je dis :

— Des *speeds*, beaucoup de *speeds*.

L'enquêteur Demers se lève et demande sévèrement :

— Combien ?

— Environ deux mille.

Les deux enquêteurs se regardent et sifflent, ils se lèvent et l'enquêteur Gagné dit :

— Nous revenons dans une minute.

Après cinq minutes, ils entrent, s'assoient et l'enquêteur Gagné dit :

— Avec la quantité de drogue que tu as là, plus les LSD, il n'y a pas un juge qui te laissera une chance. Alors si tu veux t'en sortir, nous pouvons t'aider. Tout ce que tu as à faire est de signer une déclaration nous disant qui est ton fournisseur.

— Mon quoi ?

— Ton fournisseur, celui qui t'a vendu les *speeds*.

— Personne ne m'a vendu les *speeds*, je les gardais pour quelqu'un et depuis qu'il est venu me les mener, je ne l'ai pas revu.

— Son nom ?

— Rick, c'est tout ce que je sais.

Le gros Demers s'impatiente, se lève et dit :

— OK, je n'ai pas le goût de me faire niaiser toute la nuit.

— Je ne peux rien vous dire de plus, c'est tout ce que je sais.

Demers ouvre la porte et sort, l'enquêteur Gagné le suit en me disant :

— Je reviens dans deux minutes.

Après dix minutes L'enquêteur Gagné réapparaît avec des feuilles en main, il me dit :

— OK, nous allons commencer par le début, tu vas nous signer une permission d'avoir accès à ton coffret et tu vas écrire le nom et l'adresse de la banque où il se trouve.

Je remplis le formulaire et signe n'ayant pas d'autre choix.

L'enquêteur Gagné me dit :

— Là, je devrais prendre une déposition pour que tu nous dises où tu as pris tes *speeds* et tes LSD, mais je vais te donner une dernière chance de t'en sortir. Nous sommes présentement sur une enquête dans la région et nous avons besoin de quelqu'un comme toi pour nous aider à infiltrer un de nos gars. Si tu acceptes, lorsque tu passeras devant le juge à ton procès nous t'aiderons dans ta cause.

— Ça veut dire quoi ça ? Vous m'aidez ? Je ne veux pas aller en prison.

Gagné me répond :

— Avec la quantité que nous avons trouvée en ta possession, nous ne pouvons pas faire de miracle, mais tu auras une bonne note à ton dossier.

Ayant peur d'être enfermée en prison, je réponds :

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Premièrement, tu diminues ta consommation de drogue, parce qu'il faut que tu voies et que tu entendes tout ce qui se passera autour de toi. Jeudi, je veux que tu sois ici à 18 h et nous te présenterons le gars avec qui tu iras dans un bar.

— Et si je refuse ? Il arrivera quoi ?

— Si tu refuses, je sors d'ici et je te laisse t'arranger avec le juge qui te condamnera à au moins trois ans de prison.

Je baisse la tête et j'expire bruyamment. Il continue après une courte pause :

— Par compte, si tu acceptes : Tu plaides non coupable devant le juge demain, je m'arrangerai pour qu'il te retourne chez toi et au procès si tu as rempli ta part du marché, nous irons parler au juge pour qu'il te donne une chance.

— Bon OK, je serai ici jeudi à 18 h.

— Et ne sois pas en retard. N'oublie pas ce qui t'attend si tu changes d'idée.

— C'est beau, j'ai compris.

— Une dernière chose, pas un mot de notre entente à personne, même pas à ton avocat. Compris ?

Je fais signe que oui. Il sort en me disant :

— Je dois te faire signer un engagement. Je vais chercher les papiers et je reviens te les faire signer.

Après une demi-heure il revient avec une pile de papier. Il me montre où signer et sans les lire, je signe.

Il me ramène dans ma cellule et me dit :

— Ton avocat va te voir au palais de justice demain matin, tu lui dis que tu veux plaider non coupable, tu seras chez toi demain midi.

Après trente minutes d'attente, deux hommes viennent me chercher et m'escortent menottes aux poignets dans un ascenseur menant trois étages plus haut, à une vraie prison telle que j'en ai déjà vu dans les films westerns avec des barreaux tout le tour. Je peux voir les filles

dans leurs cellules équipées d'une toilette et d'un lavabo formant un seul morceau d'acier, et de planches au fond en guise de lit. Lorsque les portes de métal se ferment, le son qui est amplifié par l'écho me rappelle les portes de chambres de Notre-Dame-De-Laval.

Plus les heures passent, plus je dégèle et je deviens consciente de ce qui se passe. Un déclic infernal se fait entendre et toutes les portes de cellules s'ouvrent en même temps et une surveillante crie :

— Mesdames, je veux que vous alliez toutes dans l'aire commune. Votre déjeuner sera servi dans cinq minutes.

J'ai peur, mais ne le montre surtout pas, au contraire je joue les braves. Je sors de ma cellule et je suis une fille qui passe devant pour me rendre dans l'aire commune. Après avoir marché dans un labyrinthe de barreaux, j'arrive dans une grande salle; dans un coin il y a un demi-mur cachant une toilette-lavabo en acier, le reste de la grande salle est équipée de tables avec bancs en acier boulonnés au plancher de béton. Il y a amplement de place pour accueillir vingt détenues. Ce matin-là, nous sommes cinq dont deux qui tournent en rond telles des lionnes en cage. Le déjeuner contenant deux rôties froides au beurre, un café infect avec deux sachets de sucre et un petit gobelet de lait nous est distribué. Trente minutes plus tard, deux gardiens arrivent avec une liste, l'un d'eux s'adresse aux détenues :

— Si je nomme votre nom, vous vous mettez en ligne ici devant la porte.

Il appelle quatre femmes, dont moi. Je vais me mettre en ligne, je tends mes poignets à travers les barreaux pour que l'autre gardien me mette une menotte et il met l'autre menotte à ma voisine. Menottées deux par deux, nous suivons l'homme qui est devant, nous empruntons l'ascenseur et aboutissons au sous-sol dans un stationnement où un fourgon cellulaire nous attend. Le fourgon cellulaire est semblable à un autobus scolaire de l'extérieur sauf qu'il est peinturé bleu marin. À l'intérieur, les fenêtres sont recouvertes d'un épais grillage et l'autobus est séparé en deux parties par le même grillage épais en acier qui forme

aussi les portes intérieures. Le gardien ouvre la porte grillagée pour nous faire entrer, deux par deux, nous nous retrouvons dans la partie arrière du fourgon, le gardien ferme la porte derrière nous en disant :

— Je ne serai pas long, mesdames.

Au bout de cinq minutes, le gardien apparaît avec six hommes menottés deux par deux suivis d'un autre gardien. Ils font monter les hommes dans la partie avant du fourgon, ferment la porte grillagée et la verrouillent à l'aide d'un gros cadenas et les deux gardiens vont s'installer, un au volant et l'autre à côté. Durant le transport, les détenus mâles se comportent comme s'ils n'avaient jamais vu de femmes, un va même jusqu'à demander aux filles :

— Montrez-moi vos boules.

La fille qui est menottée avec moi demande :

— Tu me donnes combien pour ça ?

Le détenu répond :

— Deux cigarettes.

La femme dans la trentaine lève sa blouse en lui disant :

— Tiens rince-toi l'œil.

Après dix minutes de route, le fourgon cellulaire s'engouffre dans un autre stationnement souterrain, les femmes descendent en premier par la porte arrière et nous sommes conduites dans une sorte de cachot équipé d'une toilette-lavabo en acier caché par un panneau en acier de 1,2 mètre par 1,2 mètre et de bancs le long des murs où le gardien nous libère de nos menottes. La pièce pouvant contenir une quinzaine de femmes assises en contient une trentaine. Il y a des femmes assises sur le sol de béton crasseux, d'autres sont couchées à même le sol. J'apprends que je suis au palais de justice de Montréal, qu'un avocat viendra me rencontrer et que je passerai devant un juge au courant de la journée. Entassée avec des criminelles dans cette cage puante, je regrette le

confort de mon chez-moi, je tremble de peur et de manque. Un gardien ouvre la grosse porte en acier coulissante et appelle :

— Sophie Leblanc, au parloir, ton avocat veut te parler.

Assise par terre je me lève, le gardien m'enfile des menottes et me conduit dans un petit parloir tout vitré et écho. Une vitre et une petite tablette en acier me séparent de l'avocat, seul un petit trou grillagé permet au son de passer. À travers la vitre, l'avocat se présente :

— Je suis Me Charles McNicoll. Je vais te représenter devant le juge, tu passeras plus tard cet après-midi.

J'essaie de me calmer :

— Je veux plaider non coupable et je veux rentrer chez moi.

Me McNicoll m'explique :

— Ça ne marche pas comme ça, mais vu que tu n'as pas de dossier, tu devrais être bonne pour rentrer chez toi. Cet après-midi, c'est la comparution préliminaire pour savoir si tu es éligible à être libérée. Comme je t'ai dit, tu vas sûrement être libérée sous certaines conditions. Est-ce que quelqu'un peut se porter garant pour toi ?

— C'est quoi ça ? Garant ?

— C'est pour garantir que tu respecteras tes conditions de libération et que tu reviendras devant le juge à la date fixée.

— Mes parents, j'imagine, mais ils ne savent pas que je suis ici et je ne vis plus chez eux.

— Donne-moi leur numéro de téléphone, je vais les appeler pour savoir si ton père peut verser ta caution.

Je lui donne le numéro de téléphone, qu'il prend en note.

— OK, s'ils acceptent, on se voit devant le juge en fin d'après-midi. S'ils refusent, je reviendrai te voir pour trouver autre chose.

— Il faut qu'ils acceptent, je n'ai pas d'autres choix. S'il vous plaît, dites-leur que je suis désolée et que j'ai compris la leçon.

Le petit avocat aux cheveux bruns se lève et me dit :

— Je vais faire mon possible pour les convaincre.

Alors qu'il ouvre la porte derrière lui pour sortir, je le remercie. Un gardien ouvre la porte derrière moi et me ramène dans le cachot collectif, il me retire les menottes et ferme la lourde porte coulissante. Le bruit de cette porte me donne des frissons. Je m'assois par terre et en silence, je réfléchis.

« L'enquêteur Gagné m'a dit de plaider non coupable, mais Me McNicoll vient de me dire que ça ne fonctionne pas de cette façon. L'enquêteur Gagné m'a aussi dit que je serais chez moi à midi, mais je ne passerai en cour qu'en après-midi. »

Dans ma tête, le doute s'installe et je me demande dans quelle galère je me suis embarquée avec l'enquêteur Gagné en signant les fameux papiers que je ne me suis pas donné la peine de lire.

Juste avant l'heure du dîner, trois gardiens viennent ouvrir la porte pour chercher des femmes qui ont passé en cour dans l'avant-midi. Ils nomment leurs noms. Par deux, elles se présentent devant la porte, un gardien passe les menottes de l'une à l'autre, les fait attendre dans le corridor grouillant de gardiens. Une fois les vingt-quatre femmes sorties elles sont conduites jusqu'à un fourgon cellulaire. Je demande aux détenues qui restent :

— Elles vont où ?

— Elles retournent à la prison Tanguay, me répond l'une d'elles.

Le dîner arrive, un sandwich au jambon et un berlingot de lait. En fin d'après-midi, le déclic qui ouvre la lourde porte se fait entendre, un gardien apparaît menotte en main, il appelle :

— Sophie Leblanc.

Je me présente devant la porte ouverte, je tends les poignets, il me met les menottes, il me tient par le bras et me conduit dans un ascenseur. Arrivés au troisième niveau, il me conduit dans une grande pièce vitrée, il ferme la porte et me dit :

— Je viendrai te chercher lorsque sera ton tour.

Après dix minutes d'attente seule dans cette prison de verre, le gardien vient me chercher. Je suis toujours menottée, je franchis une porte et j'arrive directement dans le box des accusés d'une salle d'audience, où le gardien me dit de m'asseoir sur le banc. Je vois des avocats de chaque côté de la grande table en U, mon avocat vêtu d'une toge est juste devant moi, il se retourne vers moi et me fait un clin d'œil. Le juge est un homme d'une soixantaine d'années, mince, ridé aux cheveux blancs ondulés avec une raie sur le côté droit, il est juché au centre de tous ces hommes de loi. Je regarde dans la salle et je vois mon père qui a l'air sérieux. J'ai honte et je baisse la tête. Lorsque mon tour arrive mon avocat se lève, il me fait signe de me lever et dit :

— Me Charles McNicoll, je représente Sophie Leblanc, numéro 297 au rôle votre honneur. Ma cliente désire plaider non coupable et avec le procureur de la couronne nous nous sommes entendus sur des conditions de libération que ma cliente s'engage à respecter en attendant le procès. Elle retournera vivre dans son appartement au 1018, des Patriotes à Ste-Rose, Laval. M. Leblanc est ici pour garantir la caution votre honneur.

Il se tourne vers l'assistance et ajoute :

— Monsieur Leblanc, c'est bien vrai ?

Dans l'assistance mon père se lève et dit :

— Oui votre honneur.

Me McNicoll se replace face au juge et ajoute :

— Elle ne consommera pas de drogue et respectera un couvre-feu entre 23 h et 6 h, elle s'engage aussi à garder la paix et à être présente à la date du procès.

Le procureur de la couronne se lève et dit au juge :

— Pas d'objection votre honneur.

Le juge demande :

— Et la date du procès ?

Les deux avocats regardent leurs agendas et Me McNicoll propose :

— Le 22 janvier, ça vous va ?

Le procureur tourne les pages de son agenda et note en disant :

— C'est bon pour moi.

Le juge me regarde alors que je suis debout et dit :

— Vous devrez habiter chez vous au 1018, des Patriotes à Ste-Rose, Laval et suivre toutes les conditions de votre libération. Si vous y contrevenez, vous serez incarcérée jusqu'à la date du procès qui est fixée au 22 janvier où vous devez être présente. C'est bien compris ?

Je regarde le juge et je réponds :

— Oui monsieur le juge.

Le gardien me prend par le bras et m'escorte directement jusqu'au cachot collectif. Je ne comprends pas trop et je demande au gardien :

— J'ai été libérée hein ?

Le gardien me répond oui en hochant la tête et je demande :

— Alors pourquoi je reviens ici ?

— Parce que tu dois attendre de signer tes engagements et seulement après tu seras libérée.

N'ayant pas d'autre choix, j'attends dans ce cachot collectif puant, mais je suis très contente de savoir que la prochaine nuit je la dormirai dans un vrai lit douillet et que je pourrai enfin prendre une douche.

Un gardien ouvre la porte et annonce :

— Sophie Leblanc, ton avocat veut te voir.

Souriante je me lève, cette fois les menottes ne sont pas utilisées, je suis le gardien qui me conduit dans le même parloir où mon avocat m'attend souriant :

— Tu as été très chanceuse avec les charges qui pèsent contre toi de sortir et j'ai pu sauter le pro forma en plaidant tout de suite non coupable.

Pour moi, Me McNicoll parle chinois, tout ce que j'ai compris c'est que je suis chanceuse, je demande :

— C'est quoi les charges ?

— Possession de drogue dans le but d'en faire le trafic, et possession d'arme. Tu as été trouvée en possession de deux cent trente-sept pilules de LSD sur toi, ils ont fait une perquisition chez toi, ils ont trouvé la clé de ton coffret et ils sont allés perquisitionner ton coffret où ils ont trouvé mille neuf cent cinquante-trois *speeds*.

Je baisse la tête tandis que Me McNicoll continue :

— Là, c'est très important que tu suives tes conditions de libération à la lettre. C'est ton premier délit donc tu auras peut-être une chance de t'en sortir avec une peine légère, mais plus de drogue. C'est bien compris ?

Je hoche la tête et dis :

— C'est promis plus de drogue et je serai sage.

— Ton père t'attend dans le hall du palais de justice, tu le rejoindras là. OK, on se voit le 22 janvier et ne sois pas en retard.

— Oui, merci beaucoup.

Je me lève et le gardien qui attendait derrière la porte m'ouvre et m'escorte de nouveau dans le cachot commun. En me disant :

— Tes papiers devraient arriver bientôt.

Effectivement à peine cinq minutes s'écoulaient alors qu'un grand et gros gardien moustachu aux cheveux bruns dégarnis vient me chercher. Il m'escorte devant un comptoir où de grandes feuilles jaunes sont posées, il me tend un stylo et me montre où je dois signer en deux copies. Il me remet une copie des feuilles jaunes et je demande :

— Maintenant, je peux partir ?

Il hoche la tête et je demande comment me rendre dans le hall d'entrée, le gardien m'accompagne devant une porte et m'indique le chemin.

Je rejoins mon père qui est venu me secourir en voiture. Une fois rendue dans la nouvelle Thunderbird beige de mon père je regarde mon père et dis :

— Merci beaucoup papa d'être venu m'aider et je m'excuse pour les problèmes que j'ai causés.

Mon père me dit sévèrement en conduisant :

— OK c'est beau que tu t'excuses, mais là, il va falloir que tu fasses plus que ça et que tu deviennes une bonne fille.

Je réponds avec toute ma sincérité :

— Oui je ferai la bonne fille. C'est fini les problèmes pour moi.

Alors que le restant du trajet se fait en silence, je réalise à quel point je suis chanceuse que mon père soit venu m'aider. Je me fais la promesse de ne plus prendre aucune drogue et de devenir une bonne fille.

Je pense aussi à l'enquêteur et je me demande dans quoi je me suis embarquée.

Chez nous, beaucoup de choses ont changé, mon père a vendu son dépanneur et travaille comme camionneur pour des produits pétroliers. Lucette (ma mère) fait des ménages chez les gens riches, Robert et Gilles

sont partis en appartement, André (le chouchou de papa) vit encore à la maison, mais il est rarement là ayant un travail et une blonde qui l'occupent beaucoup.

Le lendemain matin je regarde le Journal de Montréal que j'ai pris la veille chez mes parents. J'y vois une annonce d'Alcooliques anonymes. J'appelle au numéro de téléphone qui apparaît dans l'annonce d'Alcooliques anonymes pour m'informer en quoi cela consiste, car je n'ai jamais entendu parler de cela. On m'indique qu'il y a une réunion à midi à Ste-Rose. Après avoir pris l'adresse en note, je raccroche, je regarde l'heure, il est 10 h 35 constatant que j'ai le temps, par curiosité, je décide de faire ma toilette et d'aller voir.

Craignant d'arriver en retard, je pars quarante minutes à l'avance. Je marche pour m'y rendre. En m'approchant, je vois qu'il y a déjà trois hommes avec un verre de styromousse à la main devant la porte. Je suis gênée, mais il est trop tard pour reculer, car les hommes m'ont vu et dans ma tête, ils savent que j'ai un problème. Je fais deux pas dans le stationnement en direction de la pancarte AA et les trois hommes avec chacun un beau sourire me tendent la main en disant :

— Bonjour, moi c'est Gilles.

Je prends sa main en disant :

— Allo, moi c'est Sophie.

— Allo, Sophie, moi je m'appelle Fernand.

Je lui prends la main et lui dis bonjour.

Le dernier se présente en tendant la main aussi :

— Allo, moi c'est Guy.

Je prends sa main et lui dit un bonjour.

Gilles (le premier homme qui s'est présenté) me demande :

— Sophie est-ce que c'est la première fois que tu assistes à une réunion ?

— Oui.

— Alors bienvenue parmi nous, viens je vais te présenter les personnes à l'intérieur et nous allons te préparer un bon café.

L'accueil de Gilles m'a beaucoup touchée, je me sens tout de suite aimée et acceptée. Je me suis tellement sentie seule auparavant que de voir qu'il y a d'autres personnes qui ont connu des déboires avec l'alcool me fait du bien. Après la réunion, où j'y ai pris mon enveloppe du nouveau, je suis enveloppée de câlins et de bons mots d'encouragements. Malgré les tremblements et les sueurs dus au manque de drogue et d'alcool, je me sens bien intérieurement pour la première fois.

Je retourne chez moi à pied et je décide de faire ce qu'on m'a suggéré de faire, soit : 90 jours, 90 réunions minimum. Toute contente d'avoir découvert un monde où la douceur et l'affection existent, je vois l'espoir d'une vie meilleure.

En marchant pour retourner chez moi, je réalise que je ne pourrai pas faire mes réunions comme je le veux, car je me suis engagée avec la police. Je me dis :

« Il va falloir que je mente à mes parents pour couvrir mes absences, mais là je viens de trouver une bonne histoire avec les réunions. Ce soir, je vais aller à une réunion. Alors si mes parents vérifient, ils verront que je suis là, mais il faut que je m'arrange pour qu'ils me croient. »

Je décide d'aller souper chez mes parents. À l'heure du souper, je dis à mes parents :

— Ce soir j'irai faire une réunion AA, mais ne vous inquiétez pas, je serai chez moi avant l'heure du couvre-feu imposé par la cour.

Mon père me bombarde avec son air autoritaire et crie :

— Je ne te crois pas. Je pense que tu es une menteuse.

— Je te dis la vérité, veux-tu voir mon enveloppe du nouveau que j'ai pris aujourd'hui ?

Sans attendre la réponse de mon père, je me lève de table, je vais chercher l'enveloppe contenant la liste des réunions dans ma sacoche et je la lui tends en disant :

— Tiens regardes, c'est vrai ce que je te dis. Il y a une réunion ce soir à Laval et j'y vais parce que je pense que ça m'a fait du bien ce midi.

Mon père baisse le ton, mais ne croyant toujours pas ce que je lui dis. Il me dit :

— J'espère que ce n'est pas une chose que tu as inventée avec tes amis ça.

Je suis sur le point d'envoyer promener mon père, mais j'essaie de rester calme et je dis :

— Je te dis la vérité. Essaie donc de me faire confiance un peu.

Mon père répond :

— C'est facile à dire ça : te faire confiance, mais avec tout ce que tu as fait dernièrement, ce n'est pas évident.

Après avoir essuyé la vaisselle que ma mère a lavée, je vais au salon pour dire à mon père qui regarde la télévision :

— Bonne soirée, à demain.

Mon père se lève de son fauteuil et dit :

— Je vais aller te conduire.

Je réalise que mon père ne me croit toujours pas, j'accepte avec le sourire. Mon père vient me conduire à la réunion à Laval en me répétant :

— T'es mieux de faire la bonne fille parce que si tu te mets encore dans la merde je ne serai pas là pour t'aider la prochaine fois.

Je lui réponds :

— Je te l'ai déjà dit, j'ai eu ma leçon. Là j'essaie de faire une bonne chose et tu t'obstines à ne pas me croire. Je ne peux rien faire de plus pour te convaincre.

Mon père garde le silence le restant du court trajet. Lorsque nous sommes arrivés dans le stationnement de l'église, alors que j'ouvre la portière, mon père me dit :

— Bonne soirée et si tu veux que je revienne te chercher pour te conduire à ton appartement après appelle-moi. As-tu vingt-cinq cents pour le téléphone ?

— Oui, merci. Bonne soirée à toi aussi.

Je pile sur ma gêne encore une fois et je vais au-devant du petit groupe d'hommes et de femmes qui jasant devant la porte du sous-sol de l'église avec leur café à la main. Mon père reste dans le stationnement afin de voir si j'entre bien dans la salle de réunion. Après avoir donné la main au groupe à l'extérieur, j'ouvre la porte pour entrer, je me retourne vers la voiture de mon père et salue mon père en entrant.

Je fais des réunions trois soirs d'affilés et le jeudi soir, je vais à mon rendez-vous avec les enquêteurs. En arrivant, on me fait entrer dans un petit bureau où j'attends. Lorsque l'enquêteur Gagné entre enfin vingt minutes plus tard, je lui dis :

— J'ai un problème, je dois être chez moi à 23 h. Ordre de la cour.

L'enquêteur Gagné m'ordonne :

— Montre-moi ton papier que tu as signé au palais de justice.

Je sors le papier jaune de la poche arrière de ma sacoche et je le lui tends.

Il le déplie, le regarde attentivement et me dit :

— Si tu es avec la police, il n'y a pas de problème.

Il sort et j'attends encore quinze minutes avant que la porte s'ouvre. Gagné apparaît suivi un homme de ma grandeur (1,73 mètre), les cheveux châtain en pagaille aux épaules, une grosse barbe et vêtu tout de jeans.

Gagné me dit :

— Sophie, voici Jack. C'est lui que tu vas accompagner. Pour ce soir vous allez seulement faire un tour de reconnaissance et Jack te conduira chez toi.

Jack et moi partons en auto pour le Bar L'Origine à Pointe-Claire. En roulant, Jack m'explique que je dois agir comme si nous sommes un couple harmonieux. Il me demande de qui je me procurais ma drogue et je reste vague sur le sujet en lui disant un peu partout, car il n'est pas question que je dénonce ni mes amis ni ma famille. Il me demande si je connais Paul Vaillancourt (mon cousin) et je mens :

— Ben oui je connais Paul, il a déjà vendu, mais il est rendu tranquille depuis qu'il a une blonde. Sa blonde est antidrogue. Ha ! L'amour !

Jack me demande :

— Tu en es bien certaine.

Sérieusement je lui réponds :

— Absolument, la semaine passée je l'ai vu dans le stationnement d'un dépanneur et je lui ai demandé du pot et c'est là qu'il m'a dit ça.

Jack me dit en conduisant :

— Je vais te raconter un peu ce que nous ferons. Nous irons souvent dans ce bar, nous y prendrons de la bière pour commencer. Plus tard, lorsqu'ils verront que nous sommes corrects et des habitués de la place nous commencerons par acheter un peu de pot. Plus tard de la coke, parce que dans ce bar il y a un gros fournisseur qui en plus abuse des petites filles. Avec le temps, il me fera confiance et là je lui tendrai mon piège, mais pour ce soir, je suis ton chum arrivé dans la ville de

Laval depuis quatre mois, avant je vivais à Vancouver. Nous arrivons, tu es prête ?

— Je n'ai pas vraiment le choix.

Nous descendons de voiture, Jack vient m'attraper par le bras et me dit avec un sourire :

— Souris, nous sommes un couple heureux et riche.

Nous entrons dans le bar, Jack choisit une table, nous nous asseyons et commandons une bière.

Jack regarde autour de lui et me dit :

— C'est mignon comme place, j'aime ça, c'est chaleureux. Qu'est-ce que tu en penses ma chérie ?

Je réponds en souriant :

— Oui, c'est pas mal bien.

Nous buvons tranquillement trois grosses bières en jasant de notre famille inventée. Lorsque vient le moment de payer avant de partir Jack dit au serveur :

— J'aime beaucoup l'ambiance qu'il y a ici, nous allons sûrement revenir. N'est-ce pas ma chérie ?

Je réponds :

— Oui c'est cool ici.

Puis nous partons. Une fois rendu dans l'auto, Jack me dit :

— Ce n'est pas plus dur que ça. Bravo tu as bien fait ça.

Jack me conduit chez moi. Il s'invite à prendre un café en disant :

— Si nous sommes suivis, il faut qu'ils voient que nous sommes ensemble.

Il reste deux heures et repart en me disant :

—À demain, je serai ici à 18 h, soit prête.

J'acquiesce de la tête, je barre la porte derrière lui et je vais me coucher, mais le sommeil ne vient pas. Dans ma tête, les idées n'arrêtent pas de tourner. D'un côté je suis contente d'être chez moi, mais de l'autre j'ai peur que quelqu'un découvre mon secret. Aussi, je dois m'arranger pour protéger mon cousin et mes amis, mais comment faire ? Et comme si ce n'était pas assez, je ressens l'effet de manque de drogue.

Je finis par m'endormir alors que le soleil se lève. Mon sommeil est agité et je deviens de plus en plus nerveuse, mais je ne dois rien laisser paraître.

Je dors jusqu'à midi, je m'habille et sors manger un morceau au restaurant du coin, je reviens chez moi prendre une douche et me préparer. Lorsque Jack arrive, je suis prête et je le rejoins dans son auto. En route pour Pointe-Claire, il me demande ce que j'ai fait de ma journée.

Au bar L'Origine, une fois dans le stationnement, Jack roule une cigarette de tabac et nous la fumons comme si c'était un joint pour se faire voir par Ted (le revendeur dans la mire de Jack). Je dis à Jack en riant :

—Au moins si c'en était un vrai.

Jack me répond :

—Ne t'inquiète pas, ça va venir. Même que tu pourras faire de la coke. Tu es aussi là pour prouver que nous consommons.

Je suis surprise de savoir que je pourrai consommer de la drogue en présence d'un policier et je réponds :

Je commence à en avoir sérieusement besoin.

Jack rit et dit :

— Je vais essayer de t'arranger ça ce soir.

Nous entrons dans le bar en riant. Jack va souvent à la salle de toilette et Ted le remarque enfin.

Sur le chemin du retour, Jack me dit :

— Je pense que demain, tu vas aller le voir pour acheter un demi-gramme de coke. Nous irons dans l'auto faire une ligne devant eux.

Surprise, je demande à Jack :

— Tu fais de la coke ?

Jack rit et me répond :

— Non, je fais seulement semblant, mais toi tu pourras en faire. Ça calmera tes tremblements, j'ai dû dire au serveur que tu avais froid, parce qu'il a remarqué que tu tremblais.

Nous entrons chez moi et il me dit :

— Demain tu fumeras un joint avant que j'arrive, ça va t'aider à tenir le coup sinon tes tremblements risquent de tout faire rater.

Il est 2 h du matin lorsque Jack part enfin. J'attends cinq minutes et j'appelle mon cousin Paul qui est dans un bar à Ste-Rose afin qu'il m'amène de la marijuana et du papier à rouler. Paul arrive dix minutes plus tard, il me donne trois joints roulés et il repart au bar. J'allume un joint, je le fume et je vais m'étendre pour enfin dormir.

Comme prévu avant que Jack arrive le lendemain je fume un joint. Mes tremblements se sont calmés.

L'enquête a duré trois mois. Trois mois de bière et de coke payé par la police tous les soirs. Une fin de soirée dans mon appartement, Jack me dit :

— Demain, je ne viendrai pas te chercher, nous n'irons pas à Pointe-Claire.

Il part de chez moi comme d'habitude à 2 h du matin en me disant :

— Bonne nuit. Je t'appellerai demain en fin de soirée, respecte tes conditions, c'est important.

— Oui je ne pense pas sortir. Bonne nuit.

Je décide le lendemain de réessayer d'arrêter la drogue. Dans la soirée je vais donc faire une réunion AA à Ste-Rose. Je retourne chez moi à 22 h 30. J'ouvre la télévision et je vois aux nouvelles qu'il y a eu une importante saisie de drogue à Pointe-Claire. Les policiers ont saisi trois kilos de cocaïne et ils ont fait deux arrestations.

Je comprends tout de suite que c'est l'enquête de Jack qui a abouti à cette descente.

Deux heures plus tard, mon téléphone sonne, je réponds. C'est l'enquêteur Gagné qui me dit :

— Allo, Sophie, as-tu vu les nouvelles ?

— Oui.

— Je voulais juste te dire que je tiendrai ma parole et que j'irai voir le juge pour ton dossier et demain je ferai enlever ton couvre-feu pour le temps des fêtes. Je te rappellerai. Passe une bonne nuit.

Je raccroche le téléphone. J'ai l'adrénaline qui monte, je pense tout à coup que ma vie pourrait être en danger à cause de cette arrestation.

Je rappelle l'enquêteur Gagné pour lui demander :

— Je viens de décider de retourner vivre chez mes parents, parce que je ne me sens plus en sécurité toute seule ici. Est-ce que tu peux arranger ça auprès du juge ?

— Pas de problème, donne-moi l'adresse et je l'appelle demain.

Je donne l'adresse et le numéro de téléphone de mes parents à l'enquêteur Gagné.

— C'est noté, tu peux aller chez tes parents ce soir si tu peux. Je t'appelle demain.

J'attends tout de même le lendemain matin pour retourner vivre chez mes parents en leur disant que j'ai peur toute seule dans mon appartement. Ma mère me dit :

— Je suis contente que tu reviennes vivre avec nous.

L'enquêteur Gagné rappelle le lendemain :

— Allo, Sophie, tu n'as plus de couvre-feu, mais tu ne dois absolument rien consommer. Es-tu contente ?

— Au moins je pourrai voir c'est quoi un Noël en famille. Merci.

— Ce fut un plaisir. Bonne journée.

Deux semaines s'écoulaient sans que je ne prenne ni boisson alcoolisée ni drogue. Le 24 décembre au soir à 22 h 30 toute ma famille est réunie dans la maison pour ouvrir la montagne de cadeaux de Noël qui sont sous le sapin naturel dans un coin du salon avant d'aller réveillonner chez tante Carole (la sœur de mon père) où toute la parenté se réunit. Ma mère est dans la cuisine avec ma sœur Jasmine, son mari Dan et leurs deux garçons. Je suis au salon (à l'autre bout du corridor qui longe quatre chambres) avec Robert, Gilles, André et mon père. Mon moral ne va pas trop fort, car je vois toute la famille trinquer et joyeuse, alors que je ne dois pas toucher une goutte d'alcool, j'en prendrais volontiers ne serait-ce que pour calmer mon manque et me sentir acceptée par cette famille que je ne connais presque pas.

Mon père est assis dans son fauteuil et tire sur sa pipe à cognac en jasant avec tout le monde. Je suis tellement obsédée par l'alcool qui coule à flots dans la maison que je n'entends rien de ce qui se dit. Jusqu'au moment où mon père me demande :

— Sophie, irais-tu me chercher du cognac dans la cuisine ?

Je regarde mon père et je lui dis :

— Non, ça ne me tente pas, demande à André.

Mon père me répond sévèrement :

— Sophie tabarnac, vas me chercher du cognac dans la cuisine.

Frustrée je me lève, je prends la pipe à cognac de mon père et je me dirige vers la cuisine. En entrant dans le couloir, je marmonne d'une voix basse :

— J'vas y aller te le chercher.

Au même moment, je croise ma sœur Jasmine. Après m'avoir croisée, Jasmine se précipite au salon et s'écrie à notre père :

— Ta fille vient de m'envoyer chier.

Entendant cela, je m'écrie :

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas ça que j'ai dit.

Jasmine en rajoute en disant :

— En plus elle est menteuse, tu vas faire quoi là papa ? Elle vient de m'envoyer chier.

Prise de panique, je vais m'enfermer dans ma chambre prenant soin d'y mettre la chaîne de sécurité, je m'assois sur son lit et je crie :

— Ce n'est pas vrai, je n'ai pas dit ça.

Mais il est trop tard, mon père est enragé et se rue sur la porte de chambre. Voyant que la chaîne est mise sur la porte il entrouvre la porte et dit :

— Enlève la chaîne tout de suite :

Je lui crie :

— Non papa. Ce n'est pas vrai, je n'ai pas dit ça.

Mon père donne deux grands coups d'épaule sur la porte, la chaîne arrache une partie du cadrage de la porte qui s'ouvre. Sans rien écouter de ce que j'ai à dire, il se rue sur moi, il m'agrippe de ses deux mains au cou et m'étrangle pendant que tout le monde est sur le pas de la porte et regarde. Je suffoque et je deviens bleue. Je tourne tranquillement de l'œil quand j'entends ma mère crier :

— Arrête, tu vas la tuer !

Mais mon père n'arrête pas et continue de serrer. Ma mère crie aux hommes :

— Vite, empêchez-le de la tuer !

Aussitôt Robert, Gilles, André et Dan se précipitent sur les bras de mon père pour qu'il lâche prise sur mon cou. À deux hommes par bras, ils réussissent à me dégager. Une fois dégagée, je reprends mon souffle tranquillement et chacun retourne où il était. Je suis furieuse de ce qui vient de se passer. Je sors de ma chambre, je vais voir mon père au salon, je lève les manches de ma blouse, je lui montre les traces de piqûres sur mes bras en lui disant :

— Tu veux savoir pourquoi je ne file pas ? Tiens regardes ta fille se piquait et je suis en sevrage et ce n'est pas vrai que j'ai dit va chier à Jasmine, je disais à voix basse : j'vas y aller te le chercher. Là je m'en vais prendre une marche et je reviendrai quand je serai calmée.

Je me dirige dans la cuisine pour y mettre mes bottes et mon manteau qui sont dans la garde-robe de la cuisine. Ma sœur Jasmine s'y trouve et enragée je lui crie :

— Ce n'est pas vrai que je t'ai dit va chier, mais là je te le dis, écoutes bien comment ça sonne : va chier ma sœur pis en plus je te souhaite de te retrouver veuve, tu ne mérites pas d'avoir un si bon mari. As-tu compris là ? Va chier !

Je sors dehors, mais même le froid ne réussit pas à faire descendre la tension que je ressens. Je marche d'un pas rapide et je rage en pensant

à ma famille de merde. Cela fait un kilomètre que je marche dans le froid sur les trottoirs enneigés en regardant par terre, je passe devant un stationnement de voiture, lorsqu'une voiture le moteur et les phares éteints qui se trouve à cinquante centimètres de moi, klaxonne. Je saute dans les airs tellement je suis surprise, je regarde dans la voiture et j'y vois deux hommes qui rigolent de m'avoir fait faire un saut, mais je ne trouve pas cela drôle du tout. Je me rue sur la voiture et je donne des coups de pieds sur la portière du conducteur. En disant aux hommes :

— Vous êtes deux beaux caves.

L'homme vient pour sortir de sa voiture en disant :

— Tu as bossé mon auto.

Je réponds :

— Oui pis si tu sors, c'est ta face que je vais bosser espèce de con.

Il referme la porte et dit à travers :

— OK, c'est correct, calme-toi.

Je continue ma marche encore un peu et alors que je retourne chez moi, je suis un peu calmée, mais pas complètement, je repasse devant la voiture où les deux hommes sont toujours assis et je regarde le conducteur en disant :

— Allez klaxonne encore que je finisse de bosser ton auto. J'ai besoin de me défouler.

Mais l'homme reste tranquille et il m'envoie la main.

En entrant, je vais m'enfermer dans ma chambre. Au bout de quelques minutes, ma mère vient me dire de me préparer pour aller réveillonner chez tante Carole. Je lui dis :

— Je n'ai pas le goût trop trop de fêter, je veux rester ici.

Ma mère me répond :

— Viens donc, ça va te changer les idées, tous tes cousins et cousines vont être là.

— Maman je n'ai pas le goût d'aller voir du monde que je connais à peine prendre de la boisson sous mon nez.

— Ton père reste ici, viens donc avec moi on va s'amuser.

— OK, je vais y aller, mais je ne veux rien savoir de Jasmine.

— Jasmine est partie dans la famille de Dan, elle ne sera pas là. Tout le monde est parti d'ailleurs, il ne reste que ton père dans le salon.

Lorsque c'est le temps de partir, ma mère me demande d'aller souhaiter joyeux Noël à mon père. Je me dirige donc au salon. Mon père est assis tout seul sur son fauteuil avec sa pipe à cognac à la main. Sous l'arbre de Noël, il ne reste que quelques cadeaux, car pendant les quarante minutes que j'étais partie me calmer ils ont tous ouvert leurs cadeaux.

Je regarde mon père qui tient sa pipe à cognac et je lui dis sèchement :

— Joyeux Noël.

Il me regarde et marmonne :

— Toi aussi.

À contrecœur, je vais avec ma mère chez la sœur de mon père. Je ne me sens pas du tout à ma place avec cette parenté que je connais à peine et qui a dit de moi que j'étais folle. Je me promène sans trop parler à qui que ce soit. Je vois mon cousin Paul qui me décrit encore une fois l'accident et qui me dit qu'il est content de me voir. Je suis aussi contente de le voir, mais Paul étant saoul je m'en éloigne. Je suis la seule personne de sobre dans cette fête qui compte environ 70 personnes. J'aurais aimé me retrouver seule, mais il y a du monde partout. À 3 h du matin, enfin ma mère me demande d'aller partir l'auto pour la faire chauffer. Je vais remercier ma tante et salue tout le monde, car je préfère rester seule dehors au froid, j'en a marre de tout ce brouhaha.

Le lendemain midi, personne ne parle de l'incident arrivé la veille et n'en parlera jamais. En après-midi, mon père est assis comme toujours à sa place au bout de la table, ma mère cuisine et moi je ramasse le désordre qu'ils ont fait la veille, car le reste de la famille va bientôt arriver. Avant qu'ils arrivent, je vais à la cuisine et je dis à mes parents :

— J'espère que vous ne vous attendez pas à ce que je parle à Jasmine, dites-le tout de suite si ça ne fait pas votre affaire, je vais aller souper ailleurs.

Mes parents ne répondent pas et font comme si je n'avais rien dit.

Lorsque Jasmine arrive, je fais comme si elle n'existait pas. L'heure du souper arrive, tout le monde est assis autour de la table sauf ma mère et moi qui faisons le service. Ma mère remplit les assiettes et moi je les sers, tout le monde est servi sauf Jasmine qui attend son assiette, mais je m'assois et commence à manger. Jasmine regarde mon père et dit :

— Elle ne m'a pas apporté mon assiette.

Mon père lui répond :

— Ce n'est pas grave, ta mère va te l'apporter.

Je soupe sans dire un mot, j'aide ma mère à desservir la table et à faire la vaisselle et je m'enferme dans ma chambre pour être certaine de ne pas avoir d'autres problèmes avec ma famille.

Au Jour de l'An, c'est la mère de Paul (tante Alice) qui reçoit toute la parenté pour le réveillon. La journée avant la grande fête, quelques tantes et cousines dont moi, nous allons aider à faire le gros buffet pour le réveillon. Autour de la grande table rectangulaire, nous sommes toutes à travailler, ma cousine Roberte est installée sur le coin et fait des mots croisés, lorsqu'elle ne trouve pas la réponse elle lit la définition et attend une réponse de notre part.

Elle demande en nous regardant :

— Quatre lettres, comptoir de boucher ?

Rapidement je réponds :

— Étal.

Ma tante qui avait dit que j'étais folle est là et me regarde très surprise.

D'autres questions viennent et j'y réponds sans faute, autour de la table, mes tantes se regardent sans dire un mot, mais je comprends qu'elles sont surprises. Dans ma tête, je viens de leur prouver que je ne suis pas folle.

Au réveillon du Jour de l'An, je sors dehors avec mon cousin Paul qui me fait fumer un joint. Lorsque l'effet se fait sentir, je me sens enfin bien et je remercie Paul en disant :

— Merci man !! J'avais besoin de ça, ça fait du bien.

Paul me répond :

— Ça me fait plaisir cousine. On va avoir du fun ce soir.

Nous rentrons dans la grande maison ancestrale où la fête bat son plein. Au rez-de-chaussée, mon oncle Jean-Pierre chante des sets carrés et le monde danse en suivant ses paroles. Au sous-sol, il y a autant de monde qui joue au billard et danse sur de la musique rock. Je danse quelques sets carrés et je me prends un verre de punch alcoolisé. Mon père s'approche de moi et dit :

— Il y a de l'alcool là-dedans.

Je lui réponds :

— C'est le Jour de l'An, j'ai le droit de fêter moi aussi, juste un verre ou deux pas plus.

Mon père me regarde et me demande si j'ai pris autre chose.

Je lui réponds que non, je m'éloigne de lui en dansant et je vais rejoindre Paul qui au sous-sol avec d'autres cousins et cousines. Nous

dansons sur la musique rock et jouons au billard en nous racontant des histoires drôles. Je ris beaucoup et cela me fait un grand bien.

Au petit matin, avec mes parents je traverse la rue pour rentrer chez nous. Je leur dis que je me suis bien amusée. Mon père est content de constater que je n'ai pas trop abusé de l'alcool et me dit :

— Tu vois pas besoin d'être droguée ou saoule pour t'amuser.

Je lui fais un sourire en me disant intérieurement : « Si tu savais. »

Ni le lendemain ni les jours suivants je ne consomme d'alcool ou de drogue.

Le 4 janvier durant la journée je vais faire des courses pour mon père qui reçoit trois de ses sœurs avec leurs époux pour le souper. Alors que je sors de l'épicerie, j'y rencontre François (un garçon de la gang de mon cousin Paul). C'est un joli garçon de mon âge, il a les cheveux bruns raides tombant sur les épaules et de beaux grands yeux bruns. François me salue en disant :

— Mais c'est la belle Sophie ! Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu ! Content de te voir ! Comment vas-tu ?

— Salut François. Je vais bien et toi ?

— Je vais bien, merci. J'organise une fête chez moi ce soir, il y aura beaucoup d'amis. Si tu veux venir, tu es la bienvenue.

En montrant les sacs d'épicerie que j'ai dans les mains, je réponds :

— Je ne dis pas non, mais je dois apporter ça chez moi avant.

— Pas de problème, je vais marcher avec toi et après nous irons chez moi.

J'accepte, nous marchons trois minutes. Je donne les sacs d'épicerie à mon père en lui disant :

— Je vous laisse entre vous ce soir, je vais souper chez François.

Mon père regarde François qu'il ne connaît pas et dit :

— Bonne idée, je vais même vous y conduire.

François lui répond :

— Super, ça nous évitera l'autobus et une longue marche.

Mon père en prenant son manteau dit à ma mère de s'occuper des sacs d'épicerie et demande à François :

— Où habites-tu ?

François répond :

— Rue du Palmier à Boisbriand.

Arrivés chez François, nous allons directement dans le sous-sol où se trouvent un grand salon et la chambre de François. Les parents de François se préparent à partir et je demande à François :

— Qui viendra ?

— Des amis de la gang, tu vas voir nous allons nous amuser.

Il allume le système de son à un poste de musique rock alors que je m'installe sur un divan. Il me demande :

— Veux-tu quelque chose à boire ? Une bière, du vin ?

— Je prendrais bien une bonne bière.

Il me fait un beau sourire et monte à la cuisine me chercher une bière. Alors qu'il revient, il me demande :

— As-tu faim ? Que dirais-tu d'une bonne pizza toute garnie ?

— Oui super.

Il commande la pizza, nous parlons musique, nous fumons un joint aussitôt que ses parents sont partis. La pizza arrive et nous la savourons avec une autre bière. Je demande à François :

— Ils arrivent quand tes amis ?

— Ils devraient arriver d'ici une heure.

Après avoir mangé, François allume un autre joint et m'offre une autre bière que je prends. Nous parlons encore musique. Au bout de deux heures (il est 21 h), je demande :

— Dis-moi, ils n'arrivent pas vite tes amis ?

— Je ne comprends pas, ils devraient être là depuis un moment, mais ce n'est pas grave, nous pouvons nous amuser ensemble.

Il met aussitôt sa main sur mon sein. Je lui dis :

— Non, je ne suis pas ici pour ça.

François souriant :

— Tu ne veux pas faire l'amour avec un beau jeune homme comme moi ?

— Non, il n'en est pas question.

François perd aussitôt son sourire :

— Si c'est comme ça, fous le champ d'ici. Je n'ai pas de temps à perdre avec toi.

Il me prend par le bras, me fait monter les escaliers. J'enfile mes bottes, il ne me laisse pas le temps d'enfiler mon manteau et il me pousse dehors. Il fait un froid de canard, j'enfile rapidement mon manteau et je commence à marcher. Il n'y a pas d'autobus dans ce secteur, je n'ai ni gants, ni chapeau, ni foulard, le vent est glacial. Je mets mes mains dans les poches de mon manteau, j'enfonce mon menton dans le collet de mon manteau court et je marche le plus rapidement possible. J'arrive chez moi à 23 h, je ne sens plus mes oreilles et mes joues tellement elles sont gelées. Mes parents sont encore attablés avec la visite à prendre le digestif lorsque j'arrive. Ma mère me demande :

— D'où t'arrives comme ça ?

Ayant peine à parler tellement je suis gelée, je réponds :

— De chez François, à pied.

Mon père :

— Pourquoi tu ne m'as pas téléphoné, je serais allé te chercher.

Moi en enlevant mon manteau :

— Je ne voulais pas te déranger, je savais que tu avais de la visite. Maintenant, excusez-moi, mais je vais me coucher au chaud sous les couvertures. Bonne nuit tout le monde.

Je vais directement dans ma chambre me cacher sous les couvertures. Mes joues et mes oreilles piquent en dégelant. Au bout de trente minutes, je réussis enfin à m'endormir.

Le 22 janvier 1979, je dois passer devant le juge. Lorsque j'arrive dans le corridor devant la salle d'audience, j'aperçois l'enquêteur Gagné qui me fait discrètement signe d'entrer dans le petit local à côté de la salle d'audience. J'entre dans le petit local contenant un pupitre et deux chaises, je m'assois et quelques secondes plus tard, l'enquêteur Gagné me rejoint, il ferme la porte et me demande :

— Qui est ton avocat ?

— Me McNicoll

— OK, il est dans le corridor, va lui dire que quelqu'un veut le voir ici et attends-le dans le corridor pendant que je lui explique la situation.

Je vais rejoindre mon avocat et je pointe le petit local en disant :

— Il y a un homme qui veut vous parler là-dedans.

Mon avocat me regarde avec des yeux en point d'interrogation, mais entre tout de même dans le petit local en fermant la porte derrière lui. Au bout de trois minutes, l'enquêteur Gagné sort du local et Me McNicoll

sur le pas de la porte me demande d'y entrer. J'entre, je m'assois et Me McNicoll me dit :

— Nous allons plaider coupable à possession simple et demander un huis clos, je ferai témoigner l'enquêteur Gagné et tu devrais t'en sortir assez bien.

Lorsque je passe devant le juge, mon avocat lui explique :

— Votre honneur, c'est le premier délit de ma cliente et depuis elle s'est reprise en main. Elle ne consomme plus de drogue ni d'alcool, elle a fait des réunions chez Alcooliques Anonymes et elle a même changé son cercle d'amis. Je sais qu'elle avait une grosse quantité de drogues en sa possession, mais pour elle qui a beaucoup d'argent, elle faisait ses provisions à l'avance. Elle désire donc plaider coupable à une accusation réduite de possession simple.

Le juge semble sceptique et demande d'entendre les témoins avant de prendre sa décision. Me McNicoll se lève en s'adressant au juge :

— Votre honneur je demande le huis clos.

Le juge lui demande de s'approcher, ils discutent trente secondes et le juge déclare :

— Huis clos accordé, je demande à tout le monde de quitter la salle.

Une fois que la salle est vide, Me McNicoll fait appeler à la barre des témoins Gilles Gagné. L'enquêteur Gagné arrive dans le box des témoins, il dit son nom, sa profession et témoigne :

— Monsieur le juge, je vous demande d'être indulgent avec Sophie Leblanc, elle nous a aidés à faire le démantèlement d'un réseau de trafiquants. Sans elle, nous n'aurions pas pu y arriver.

Le juge me condamne à vingt-cinq fins de semaine de prison. Je suis soulagée, mais aussi anxieuse de me retrouver dans une prison pour adulte. Ayant connu Notre-Dame-De-Laval j'ai peine à m'imaginer pire.

La première fin de semaine, je me présente à la prison Tanguay à Montréal. J'ai peur, mais je ne laisse rien voir. Au contraire, lorsque j'arrive dans l'unité pour montrer que je ne crains rien, j'arrive en m'exclamant :

— Salut, les filles, je m'en viens passer la fin de semaine avec vous autres.

Je suis étonnée de constater que nous sommes libres de circuler dans l'aile, de voir qu'aucun gardien n'est parmi nous et que nous nous déplaçons avec les gardiens pour aller prendre le repas à la cafétéria.

Le dimanche soir je retourne chez moi.

Le vendredi suivant je me présente à la prison Tanguay, ils me font signer des papiers et me retournent chez moi, car la prison est pleine. Sur vingt-cinq fins de semaine, je n'ai été qu'une seule fin de semaine gardée pour purger ma peine.

À la mi-février, mon frère André organise une journée de pêche sur la glace avec la famille de sa blonde Huguette et il m'invite. Je suis surprise et contente que mon frère m'invite, je pourrai enfin sortir de la maison où mes parents s'engueulent tout le temps. Mon frère me dit d'apporter mes patins et de m'habiller chaudement. Je n'ai pas de patins, mais les vieux patins de mon frère feront l'affaire.

À la pêche sur la glace, mon frère André me présente le cousin de sa blonde, Dany. Dany est un grand garçon de 1,92 mètre, mince, les cheveux mi-longs noirs, aux yeux bruns. Il voit que je ne patine pas très bien et vient m'apprendre. Dany me trouve de son goût, car il me suit partout où je vais. Si j'entre dans la cabane, il entre derrière moi, il me suit même jusqu'à la salle de toilette. Lorsque la journée finie, avant de partir, Dany m'invite à aller dans une discothèque, mais je refuse en disant que je suis fatiguée. Je monte dans la voiture de mon frère et nous partons.

Le lendemain le téléphone sonne, André répond et me dit :

— Un téléphone pour toi.

N'ayant jamais d'appel téléphonique, je suis surprise et je demande :

— C'est qui ?

Il me répond :

— Tu verras.

Je prends l'acoustique, c'est Dany qui veut m'inviter à aller faire du patin à roulettes. J'accepte, Dany viendra me chercher à 18 h 30.

Je suis contente de sortir de la maison pour autre chose que des réunions des AA.

À 18 h 15, Dany arrive en voiture, une Mazda 280 ZX rouge, il vient m'ouvrir la portière lorsque j'arrive et la referme derrière moi. Je passe une soirée agréable, mais je ne suis pas amoureuse, comme je l'étais avec mon bel Adrien.

Dany ne prend aucune drogue et ne boit pas d'alcool. Je lui explique que j'ai eu des problèmes avec la justice et il me répond :

— Ce n'est pas grave, ça arrive de faire des erreurs de parcours.

J'ai 18 ans et déjà, un casier judiciaire. Dany travaille dans une usine de Ste-Thérèse et moi, après avoir écrit dans mon curriculum vitæ que j'avais mon diplôme secondaire et que je n'avais pas de casier judiciaire, je décroche un emploi de vendeuse chez Simpson au carrefour Laval.

Après trois mois de fréquentation avec Dany, je commence à trouver que nous n'avons pas beaucoup d'intimité, car Dany vit aussi chez ces parents. Je lui propose donc d'aller vivre en appartement. Il me répond que dans sa famille cela ne se fait pas, que s'il part en appartement avec une fille avant le mariage, sa famille le reniera.

En mars mon beau-frère Dan a une crise de cœur et décède à 28 ans. Ma sœur appelle chez nous en pleurs. Mes parents et moi

allons aussitôt chez ma sœur pour la consoler. Lorsque j'entre dans sa maison, elle me dit :

— C'est de ta faute. Tu l'as souhaité ! Es-tu contente là ?

Entendant cela, je me sens coupable et je sors dehors.

Malgré le fait que ma sœur m'a dit cela, mes parents me demandent de rester chez elle pour lui tenir compagnie et j'accepte de soutenir ma sœur qui semble atterrée. Je passe donc cinq nuits chez elle.

De retour chez nous, c'est souvent les engueulades entre mon père et ma mère et je commence sérieusement à en avoir assez. Surtout qu'en juin mon frère André se marie, je serai donc seule avec mes parents. Je regrette déjà mon appartement miteux.

19 ANS = 10 ANS

Le 23 juillet 1980 soit le jour de ma fête, Dany me demande en mariage. J'ai tellement hâte de sortir de la maison familiale que j'accepte en me disant que cela ne peut pas être pire que chez nous. Les fiançailles ont lieu le Noël suivant et la date du mariage est fixée pour le 20 juin prochain.

Depuis que je suis avec Dany, je ne consomme ni alcool ni drogue.

Le 10 juin 1981, j'attends Dany au coin de la rue pour aller faire des courses en prévision du mariage alors qu'Adrien en moto s'arrête devant moi et enlève son casque en me disant :

— Allo, ma belle princesse, comment vas-tu ?

À la fois gênée et honteuse de lui dis :

— Je vais bien, je me marie dans dix jours.

Il me souhaite d'être heureuse, enfile son casque et repart. Deux minutes plus tard, Dany arrive, je monte dans son auto et nous partons. Cinq kilomètres plus loin, il y a un embouteillage, nous arrivons devant les lieux d'un accident. Nous décidons d'aller voir de plus près. À ma grande surprise, j'apprends que c'est la moto d'Adrien qui s'est lancée à grande vitesse face à face avec un camion venant en sens inverse. J'apprends qu'Adrien est mort et je me sens coupable, mais je ne peux me confier à personne. À cet instant, je réalise qu'Adrien m'aimait vraiment et je l'aimais tout autant. Je suis sous le choc, j'ai de la peine, mais je dois garder cette peine secrète, car de toute façon qui me comprendrait ?

Deux jours plus tard, je vais secrètement au salon funéraire voir mon bel Adrien dans sa tombe pour lui faire mes adieux. Lorsque sa mère me voit, elle me dit :

— Sophie, si tu savais combien il t'aimait, il parlait souvent de toi, tu lui manquais beaucoup.

Cela ne fait qu'amplifier ma douleur et ma culpabilité.

De retour chez moi, je vais m'enfermer dans ma chambre et pleurer ma douleur.

Ma mère vient me voir et me demande :

— Pourquoi tu pleures ? Tu devrais être heureuse, tu te maries dans une semaine.

Je lui réponds :

— Je ne sais pas, je suis très fatiguée.

Elle me dit de me reposer et me laisse seule.

Je suis triste et je m'en veux de ne pas avoir tenu la promesse qu'Adrien et moi nous étions faite de se retrouver à ma majorité. Je pense à Dany et je sais très bien que je ne suis pas amoureuse, mais je me dis qu'avec le temps je le deviendrai peut-être.

Avant le mariage nous avons trouvé un appartement et acheté des meubles neufs. L'entente c'est que je paie les meubles et Daniel m'en paiera la moitié lorsqu'il aura suffisamment d'argent.

Le 20 juin 1981 au matin, mon père vient me voir dans ma chambre pour me dire :

— Tu te maries aujourd'hui et ton mariage est ben mieux de durer, parce que ça m'a coûté cinq mille dollars. Si tu te sépares, tu ne rentres plus ici et je ne veux plus rien savoir de toi, c'est tu clair ?

Je réponds :

— Ben oui, c'est correct.

Mais au fond de moi le doute s'installe. « Est-ce que je fais la bonne affaire ? »

La noce se passe bien avec cent trente-cinq invités, soit la famille de Dany, ma famille, les oncles et les tantes des deux côtés et dans la soirée, les cousins et cousines se joignent à nous. En fin de soirée Dany et moi nous rendons à l'hôtel Hilton de Dorval pour y passer la nuit, car le lendemain matin nous devons prendre l'avion pour nous rendre à Orlando en Floride pour notre voyage de noces.

Le lendemain matin à 7 h, lorsque nous arrivons dans le hall de l'hôtel, à ma grande surprise les parents de Dany nous attendent pour nous conduire à l'aéroport. Je ne suis pas enchantée de les voir, mais je n'en laisse rien voir en me disant que nous aurons la paix d'eux pendant deux semaines, mais c'est mal connaître Dany, car à la minute où il entre dans l'hôtel en Floride, il s'empresse d'appeler sa maman pour lui dire qu'il est bien rendu. Je l'entends promettre à sa mère qu'il l'appellera tous les jours. Je sors prendre une marche au bord de la plage en pensant que je viens de faire une erreur en me mariant avec ce gars-là. Je recommence à consommer de plus en plus d'alcool pendant le voyage de noces. Je passe mon temps au bar sur la plage ou au bar à la piscine.

De retour au Canada, les parents de Dany viennent nous chercher à l'aéroport et nous conduisent dans notre nouveau chez nous. C'est un appartement quatre pièces à Ste-Rose. Je pense qu'enfin nous aurons notre intimité. La mère de Dany nous dit :

— Vous viendrez souper à la maison tantôt, de toute façon vous n'avez pas fait d'épicerie encore.

Je regarde Dany et je lui dis :

— Nous pourrions nous faire venir une pizza et relaxer un peu.

Sa mère répond :

— J'insiste, je me suis ennuyée.

Dany répond :

— OK, nous allons défaire nos valises et nous irons vous rejoindre.

Je suis déçue, mais j'accepte n'ayant pas le choix.

Pendant le souper chez les Brunette, le père de Dany lui propose d'ouvrir avec lui un commerce de réparation de petits appareils ménagers.

Je les écoute sans trop comprendre en quoi cela consiste.

De retour chez nous, Dany m'explique que son père peut mettre un montant d'argent pour partir le commerce, mais qu'il manque dix mille dollars pour pouvoir avoir pignon sur rue.

Le lendemain matin, alors que nous dormons encore, la sonnette de la porte se fait entendre. Je dis à Dany :

— On ne répond pas, on dort.

Mais la sonnette retentit de nouveau. Nous restons couchés, mais aussi longtemps que la sonnette est tenue, aussi long est le bruit assourdissant. Voyant que nous ne répondons pas, ça sonne jusqu'à ce que Dany aille ouvrir. C'est sa mère et son père qui viennent nous rendre visite. Je suis découragée de constater que nous n'aurons pas la paix. Ils entrent et nous annoncent qu'ils viennent prendre un café.

Dès notre retour du voyage de nocces, je comprends que je dois me trouver quelque chose à faire pour sortir de l'emprise de la belle-mère. Je décide donc de m'inscrire dans une ligue de balle-molle. La saison est commencée, mais on m'accepte dans la ligue de Laval. Je suis contente, car deux soirs par semaine, je sors du cocon familial Brunette. J'y rencontre de nouveaux amis, dont Josée Lefebvre qui travaille comme préposée dans un centre pour aînés. Josée est célibataire, possède son appartement et profite de la vie.

L'auto de Dany ne fonctionne plus, nous devons donc la remplacer. Je paye six mille dollars pour acheter une Mazda 626 que je mets au nom de Dany, parce que me dit-il, ça coûtera moins cher d'assurance.

20 ANS = 11 ANS

Le 1^{er} août 1981, nous déménageons dans un appartement plus luxueux et plus loin de la maison des parents à Dany et je prête dix mille dollars à Dany pour qu'il puisse ouvrir le commerce de réparation avec son père. J'y travaille, ainsi que mon beau-père et Dany. Mon beau-père nous explique qu'au début nous ne pourrions pas toucher de salaire, mais que ça viendra assez vite. Ni Dany ni moi n'avons de salaire, je dois donc encore piger dans mon compte bancaire pour payer le loyer. Nous allons presque tous les jours souper chez mes beaux-parents et ma belle-mère est souvent au commerce.

Nous sommes début décembre, je suis mariée depuis bientôt six mois, je ne vois pratiquement pas ma famille et je ne m'en n'en ennuie pas, mais j'ai toujours ma belle-mère dans les jambes et j'ai un urgent besoin de prendre mes distances un peu. Un vendredi soir après le souper chez mes beaux-parents, je m'arrange pour revenir tôt chez nous. Une fois rendue chez nous, je dis à Dany :

— Je commence à en avoir assez de ta famille, depuis que nous sommes mariés nous les voyons plus qu'avant. Moi, j'ai besoin d'une vie en dehors de ta famille. J'ai besoin de sortir, de voir des gens différents.

Il me répond :

— Tu n'en vois pas assez de gens différents au commerce, me semble qu'il y passe beaucoup de gens.

Je le regarde et lui réponds :

— Tu me niaisais j'espère ! Si tu ne veux pas comprendre, c'est ton problème, en attendant, moi je sors ce soir, j'en ai besoin.

— OK, alors si tu sors, je vais passer la soirée chez mes parents.

— Et tu comptes y aller comment chez tes parents ? Parce que si tu n'as pas bien compris, je prends l'auto ce soir.

— J'irai te conduire où tu veux aller.

— Non, je m'excuse, mais je garde l'auto et je rentrerai à l'heure que je voudrai.

À contrecœur, il me répond :

— OK, mais tu viens me conduire chez mes parents avant et mon père me reconduira ici en fin de soirée.

Enfilant mes bottes et mon manteau, je réponds :

— Pas de problème. Es-tu prêt ? Parce que moi, je le suis.

Je le laisse conduire jusqu'à chez ses parents, je suis assise à côté et je suis tout excitée à l'idée d'avoir enfin une soirée à moi, à faire ce que je veux.

Une fois arrivés dans le stationnement de chez ses parents Dany me dit :

— Tu es certaine que tu ne veux pas venir ? C'est Noël bientôt, tu pourrais te forcer.

Je sors de la voiture, je me rends du côté conducteur, Dany ouvre la portière, mais il reste assis. Je lui dis :

— Non, j'ai besoin d'air.

— OK, mais ne rentre pas trop tard.

Je réponds en lui faisant signe de sortir :

—Je rentrerai à l'heure que je déciderai de rentrer, j'ai besoin de me changer les idées. Bonne soirée.

Il sort et enfin je me sens libérée, car j'ai beau jouer à la balle-molle l'été, tout de suite après les parties je devais rejoindre Dany chez ces parents et la balle-molle est finie depuis fin août. Je me rends à la brasserie pour y prendre une bière et y trouver mon cousin Paul.

Lorsque j'entre dans la brasserie, mon cousin Paul m'accueille en criant :

—Hey la cousine !!! Viens t'asseoir avec moi, je suis content de te voir.

Tout le monde se tourne et me regarde, je suis gênée, mais je fais un beau sourire à tout le monde et je vais rejoindre Paul et ses amis. Je commande une bière au barman et Paul me présente à tous pendant que j'enlève mon manteau.

J'avais oublié combien c'était bon de se sentir libre, prendre une bière et fumer un joint. Je passe une soirée très agréable et je me sens tellement bien que je décide de recommencer à vivre plus librement, peu importe ce que Dany en dira. Après tout, je ne me suis pas mariée pour vivre une vie cloîtrée comme les bonnes sœurs.

Je vais de moins en moins au commerce, car je me dis que premièrement je ne suis pas payée, deuxièmement Dany et ses parents sont capables de tenir boutique sans moi et troisièmement j'en ai marre d'être enfermée avec eux.

Le jour, je reste à la maison où je dors jusqu'à 14 h, je prends une douche, je m'habille et j'appelle Dany pour qu'il vienne me chercher. Je passe la fin de l'après-midi au commerce avec les Brunette, nous allons tous souper chez les beaux-parents et après le souper, je pars avec l'auto pour rejoindre mes amis à la brasserie. Dany se fait reconduire par son père chez nous en fin de soirée. La plupart du temps lorsque je rentre à 3 h du matin, Dany dort et j'en suis bien contente.

Le dimanche 20 décembre 1981, un peu avant midi, alors que je suis assise à regarder la télévision chez moi avec Dany, il m'annonce :

— Nous allons passer la journée chez mes parents aujourd'hui.

Je réponds :

— Tu passes la semaine avec tes parents, tu ne penses pas que tu devrais avoir une vie en dehors de ta famille ? Une vie avec moi, aller dans les discothèques, faire du ski, aller au marché aux puces, n'importe quoi, mais lâche les jupes de ta mère.

Dany me répond bêtement :

— Si tu ne viens pas, moi j'y vais et je garde l'auto.

Je lui réponds :

— Vas-y si tu veux, mais c'est moi qui garde l'auto, après tout c'est moi qui l'ai payé.

En disant cela, je me lève et je vais prendre les clés de la voiture qui sont accrochées dans l'entrée.

Il me suit et me répond :

— Peut-être, mais elle est à mon nom. Donne-moi les clés.

Je refuse et il commence à me bousculer. Dans la bousculade il me donne un coup de coude sur la bouche et une de mes deux dents d'en avant casse. J'ai mal, mais voyant ma dent par terre, j'enrage et je me précipite dans la cuisine en lui criant :

— C'est la dernière fois que tu lèves la main sur moi.

Je m'empare de tous les couteaux dans le tiroir et le pourchasse dans l'appartement en lui lançant des couteaux et je lui crie :

— Sors d'ici ou je te tue.

Il sort et se rend chez ses parents d'où son père m'appelle :

— Bonjour, c'est M. Brunette. J'aimerais ça aller te parler pour voir si on peut arranger les choses.

Je lui réponds :

— Vous pouvez bien venir si vous voulez, mais tant qu'à moi les choses sont pas mal réglées.

Vingt minutes plus tard, monsieur Brunette arrive devant la porte, je l'invite à s'asseoir dans la cuisine et il me demande :

— Qu'est-ce que je peux faire pour arranger les choses.

Je lui réponds :

— Votre fils vient de me casser une dent, nous n'avons aucune vie en dehors de votre famille et Dany ne veut faire aucun effort. Je ne vois vraiment pas ce que vous pouvez faire.

Il me répond sérieusement :

— Tu sais que le divorce est impossible dans notre famille, je fais partie des Chevaliers de Colomb et personne dans ma famille ne peut divorcer.

— Je suis désolée, mais je n'attendrai pas qu'il me tue.

Il me répond :

— C'est toi qui lui as lancé des couteaux.

Rouge de colère, je lui réponds :

— Rien de tout ça ne serait arrivé s'il ne m'avait pas cassé une dent. Je n'ai plus rien à vous dire alors je vais vous demander de partir.

Je me dirige vers la porte et je l'ouvre. Il sort et quelques minutes plus tard le téléphone sonne.

C'est Dany qui me dit :

— Je te laisse jusqu'à 22 h ce soir pour partir, sinon j'appelle la police et je te fais arrêter pour tentative de meurtre.

— Tu oublies que c'est moi qui ai une dent de cassée, que c'est moi qui paye le loyer, que c'est moi qui a payé l'auto et tu me dois pas mal d'argent. Je reste ici, jusqu'à ce que je trouve une place pour habiter. De toute façon, tu dois être content, tu vas pouvoir coucher chez ta maman.

Il me répond :

— Je te laisse une semaine, mais pas plus.

— Je prendrai le temps qu'il me faudra, mais inquiète-toi pas, je vais essayer de faire ça vite. Une dernière chose : ne t'avise pas de venir ici et c'est moi qui t'appellerai lorsque tu pourras venir. Salut.

Je raccroche le téléphone et j'allume une cigarette. J'appelle ma nouvelle amie Josée :

— Salut, Josée, comment vas-tu ?

— Bien merci. Et toi, quoi de neuf ?

— J'aurai besoin d'un camion et d'une place pour mettre mes meubles, connais-tu quelqu'un qui a un camion et quelqu'un qui a de la place pour les entreposer.

— Tu as besoin de ça pour quand ?

— Là, là. Maintenant.

— Laisse-moi faire un appel et je te rappelle.

— OK, j'attends ton appel.

Cinq minutes plus tard, Josée me rappelle et me dit :

— J'ai le camion dans une heure et de la place pour tes meubles. Si tu veux, tu peux venir coucher chez moi, en attendant de te trouver quelque chose. Je serai chez toi dans une heure pour t'aider, donne-moi ton adresse.

— Wow ! Tu es efficace, mon adresse est 4030, boulevard Ste-Rose, appartement 4 à Ste-Rose.

— Parfait, je serai là dans une heure.

Je raccroche le téléphone et je jubile. Je suis fière de mon coup, car je suis certaine que Dany s’imagine que je partirai en laissant tout derrière moi, mais les meubles c’est moi qui les ai payés, donc ils partent avec moi.

Josée arrive comme prévu, elle me présente Rod, un veuf dans la soixantaine qui habite une grande maison à Laval. Elle m’explique que mes meubles seront en sécurité chez Rod. Nous vidons l’appartement de ses meubles, lorsque nous avons fini, tout ce qui reste c’est : les électroménagers qui étaient un cadeau de mariage des parents de Dany, le lit simple que Dany avait chez ses parents et un vieux bureau appartenant à Dany. Je fais le tour de l’appartement avec Josée pour être certaine de ne rien oublier et je dis à Josée :

— Comme j’aimerais avoir une caméra pour filmer la réaction de Dany lorsqu’il ouvrira la porte.

Nous partons, heureuses de notre coup. Deux heures plus tard, j’appelle Dany chez sa mère et je lui dis qu’il peut retourner chez eux, car je suis partie.

Après avoir bu quelques bières chez Rod, je rappelle Dany chez eux pour avoir sa réaction.

Dany répond :

— Allo.

— Allo. Es-tu content d’avoir retrouvé ton appartement ?

— Les meubles, ils sont où ?

— Les meubles sont à moi donc ils sont partis avec moi. Je sais que tu me pensais assez conne pour te les laisser, mais tu t’es trompé.

— Et l’auto ?

— C'est moi qui ai payé l'auto, donc je la garde.

— L'auto est à mon nom, donc tu me ramènes mon auto ou je te fais arrêter pour vol.

— Encore des menaces, je garde l'auto, c'est moi qui l'ai payée. Un point c'est tout. Salut.

En raccrochant le téléphone, je réalise que nous sommes le 20 décembre et que c'est la fête à mon père, mais après ce que mon père m'a dit la journée de mon mariage c'est-à-dire que si je me sépare il ne veut plus rien savoir de moi, je décide de ne pas l'appeler. Je fête mon célibat avec Josée et d'autres amis à Josée, la bière coule à flots et tout le monde fait la fête jusqu'à tôt le matin. Le lendemain je me réveille chez Rod (un ami à Josée, chez qui mes meubles sont entreposés); je suis un peu perdue, j'ai mal à la tête, mais en voyant que j'étais seule dans un lit simple, je me sens soulagée de ne pas avoir fait de gaffe, car je ne me rappelle pas du tout la fin de la soirée. Je sors de la chambre, descend l'escalier qui arrive dans la salle à manger où Rod est assis à la table une bière à la main. Sur la table, il y a une vingtaine de bouteilles de bière vides, il en traîne aussi un peu partout dans la grande pièce à aire ouverte qui forme la salle à manger et le salon. Je regarde Rod, un peu gênée et je dis :

— Bonjour, tu vas bien ?

Rod éméché de la veille :

— Oui je vais bien malgré le bordel.

— Je vais toute te nettoyer ça, tu vas voir, ça va être propre propre propre... Josée est où ?

— Josée est partie travailler tôt ce matin.

Je regarde l'heure sur la grosse horloge grand-père qui est au salon, en voyant l'heure, 13 h 30, je dis :

— Oufff ! Je ne pensais pas qu'il était si tard.

Rod avec une bière à la main, me répond en riant :

— Je ne bois jamais de bière avant midi.

— Ouff ! J'ai un méchant mal de tête.

— Prends une bière ça va passer.

Il se lève, il va au réfrigérateur et il sort une bière, il l'ouvre et me tend la bouteille en disant :

— Tu vas voir ça va aller mieux.

J'écoute Rod, je m'assois, j'allume une cigarette et je bois la bière. Rod a raison, le mal de tête passe et je me mets au travail. À 15 h 30, la maison de Rod est propre et il me dit :

— Super, maintenant on peut recommencer.

Je le regarde, il a l'air sérieux, mais je lui demande :

— Josée, elle finit à quelle heure ?

— Elle m'a dit qu'elle serait ici à 17 h.

— Alors je vais l'attendre ici si ça ne te dérange pas.

— Il n'y a pas de problème, si tu veux une bière sers-toi dans le frigo, de toute façon c'est toi qui l'a payée.

En attendant Josée, je prends quelques bières en espérant que cela enlève aussi mes douleurs aux jambes. Je dis à Rod :

— Il y a une tempête qui se prépare.

Il me regarde et demande :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'ai mal aux jambes, il y a une tempête qui s'en vient.

Rod éclate de rire et me dit :

— Un baromètre ambulant, j'aurai tout vu.

Je ris avec lui et je cale ma bière.

Lorsque Josée arrive, je suis encore à peu près sobre et j'annonce :

— J'ai faim ! Si on allait manger quelque part ? C'est moi qui paye.

Josée suggère :

— Si nous allions à la brasserie ? La bouffe est super bonne.

— OK, bonne idée, est-ce que tu viens Rod ?

Rod répond :

— Non merci, je reste ici au chaud.

J'enfile mon manteau et mes bottes en disant :

— Je vais aller partir mon auto pour qu'elle réchauffe avant de partir, je reviens.

Je sors, il fait un froid de canard, je démarre l'auto et rentre aussi vite dans la maison. Je reste dans l'entrée en disant à Rod :

— Merci beaucoup, Rod, pour ton hospitalité, tu es très gentil.

— Ça m'a fait plaisir et vous êtes les bienvenues n'importe quand.

Josée et moi allons manger à la brasserie. Pendant le souper Josée m'annonce :

— Il y a une chose que j'ai oublié de te préciser, mon appartement est petit et je n'ai qu'un lit double, mais nous nous arrangerons.

Je réponds à Josée :

— Pas de problème je dormirai par terre et de toute façon c'est temporaire.

Nous finissons de manger alors que Paul entre et vient directement à notre table :

— Salut, cousine, content de te voir, tout va comme tu veux ?

— Pas vraiment, mais la situation n'est pas critique.

Paul me demande :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai besoin d'une place pour rester.

Josée intervient :

— Non, tu viens chez moi, on va s'arranger.

Je lui demande :

— Tu es certaine ?

— C'est officiel.

Paul nous sourit et ajoute :

— Un problème de réglé, maintenant venez dehors on va fumer un bon gros joint.

Nous passons la soirée à boire et à fumer avec Paul et sa gang. J'achète une once de marijuana à Paul et je lui demande :

— Connais-tu quelqu'un qui a de la bonne coke ? Si elle est bonne, je vais en acheter une bonne quantité.

Paul me prend par le bras et m'attire vers une autre table, il me présente au gros gars barbu qui y est assis :

— Pierre, je te présente ma cousine Sophie, Sophie c'est Pierre.

Pierre nous indique les chaises, nous nous assoyons et Paul dit :

— Elle veut de la blanche.

Pierre demande :

— Combien ?

Je lui réponds :

— Ça dépend, si elle est bonne j'en veux beaucoup, mais je vais commencer par un quart pour y goûter.

Pierre regarde autour de lui, fouille dans sa sacoche de cuir accrochée à sa ceinture en me disant à voix basse :

— C'est vingt-cinq dollars.

Il met le sachet de poudre au creux de sa main, je vais à la salle de toilette, je sors l'argent de ma poche, je prends vingt-cinq dollars que je garde au creux de ma main avec mon pouce, je replace le restant de mon argent dans ma poche et retourne m'asseoir avec Paul et Pierre. J'échange l'argent avec la coke en serrant la main de Pierre et en lui disant :

— Je suis contente de te connaître.

Paul et moi nous levons et retournons à notre place avec Josée. Je m'aperçois que Josée n'a plus de bière, j'en commande donc trois au serveur, une pour Paul, une pour Josée et une pour moi. Je retourne à la salle de toilette, je me prépare une longue ligne et je la sniffe. L'effet est presque instantané, c'est de la bonne. Je retourne m'asseoir avec Paul et Josée et j'annonce à Paul :

— J'en veux pour cinq mille dollars, pour demain. Penses-tu que c'est possible ?

Paul va voir Pierre, après avoir échangé quelques paroles Paul me fait signe de les rejoindre dehors à l'arrière de la brasserie. J'enfile mon manteau et je les rejoins. Lorsque j'arrive, Pierre me demande :

— Pourquoi tu en veux autant que ça ?

— C'est le temps des Fêtes et j'ai l'intention de fêter cette année. Si c'est pour l'argent, ne soit pas inquiet j'ai en masse de quoi te payer, Paul le sait.

Il regarde Paul et Paul lui dit :

— Oui elle en a en masse, mais surtout fourre-là pas parce que tu vas avoir affaire à moi.

Pierre reprend la parole :

— OK, demain à 20 h dans mon auto qui sera ici en arrière, c'est une Trans-Am noire et surtout tu me paies cash.

— Pas de problème. En attendant, vends-moi trois autres quarts.

Je lui tends soixante-quinze dollars et il me donne les trois quarts. J'en donne un à Paul en lui disant :

— Cadeau, joyeux Noël.

Paul me sourit et dit :

— Merci cousine.

Nous rentrons dans la brasserie, j'invite Josée à me suivre à la salle de toilette et je lui donne un quart en disant :

— Merci pour tout et joyeux Noël.

Lorsque nous sortons de la brasserie à 1 h (heure de la fermeture), je me rends compte que ma voiture n'est plus dans le stationnement. Je monte donc avec Josée pour me rendre chez elle. Nous sommes *stones* et pas fatiguées du tout, nous discutons des possibilités d'où pourrait être mon auto et j'explique à Josée :

— J'aurais dû y penser et la cacher derrière la brasserie, je suis certaine que c'est Dany qui est venu la prendre, ses parents avaient un double des clés chez eux.

Josée me dit :

— Appelle-le, tu vas le savoir.

Lorsque je me décide d'appeler Dany, il est 3 h du matin. Il décroche le téléphone tout endormi :

— Allo.

— C'est toi qui es venu prendre l'auto ?

— Tu ne dors pas toi ? Oui j'ai l'auto et je la garde. Bye.

Il raccroche. Je dis à Josée :

— C'est lui qui l'a, mais crois-moi, il ne l'aura pas pour longtemps.

Après avoir passé une nuit blanche, à 6 h, Josée se prépare pour aller travailler. Alors qu'elle est partie, je prends le temps de regarder son appartement. C'est minable comme appartement, un deux pièces et demie, la douche est dans la petite cuisinette tellement la salle de toilette est petite, la chambre et la table de cuisine sont dans la même pièce et il n'y a pas de salon, mais je me dis qu'au moins nous avons un toit sur la tête pour fêter Noël. À 9 h 30, j'appelle un taxi, je me fais conduire à la banque, j'effectue un retrait de sept mille dollars, je fourre les liasses dans ma sacoche de l'armée et je vais déjeuner au restaurant à côté de la banque. Je retourne chez Josée, je m'allonge sur le lit et je m'endors. Lorsque Josée revient de travailler, je me réveille, je me lève puis Josée s'étend à son tour. En quelques secondes elle s'endort.

À 20 h, je suis au rendez-vous et Pierre aussi. Nous faisons l'échange et Pierre m'avertit :

— Si j'apprends que tu vends de la coke, tu vas avoir de gros problèmes. C'est clair ?

— Je n'ai pas l'intention de vendre, je te l'ai dit c'est pour moi.

Je mets les sacs de coke dans mon sac à dos, j'entre dans la brasserie, commande une grosse bière en indiquant au serveur où la déposer et je vais directement à la salle de toilette pour me faire une ligne, question

de vérifier la qualité. Elle est aussi bonne qu'hier, je vais m'asseoir à côté de mon cousin Paul, je prends une gorgée pendant que Paul me dit :

— Fais attention avec ça, c'est de la bonne alors vas-y doucement.

Je lui réponds :

— Inquiète-toi pas pour moi. Avec ça, je suis bonne pour passer les Fêtes.

Nous rions de la situation et passons la soirée à jouer au billard, à boire et à sniffer.

Le lendemain, je demande à Josée :

— Si nous faisons une fête pour le réveillon de Noël ?

— Pour le réveillon de Noël, je travaille, mais pour le Jour de l'An, je suis en congé.

— Travailles-tu le 25 au soir ?

— Non, mais je risque d'être fatiguée.

— J'aurai de quoi te tenir en forme, tu verras. Alors c'est d'accord pour le 25 au soir ?

— Oui, en plus je serai en congé pour une semaine à partir du 26, mais qui allons-nous inviter ?

— J'avais pensé à mon cousin Paul, et toi, qui veux-tu inviter ?

— Mes deux frères, parce que je ne les vois pas souvent et un ami du travail.

— Je ne les connais pas, mais j'espère qu'ils sont cool.

— Tu vas voir ils sont très cool.

— D'accord, alors invite-les et moi j'invite Paul.

Il reste deux jours avant Noël, mais je fais déjà la fête depuis un bon moment. Je suis gelée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais j'essaie malgré tout de contrôler les quantités que je sniffe.

Pour que la fête soit une réussite, j'ai acheté huit caisses de 24 bières (quatre de Molson et quatre de Labatt Bleu).

Le soir de Noël, les deux frères aînés de Josée, Paul, Josée et moi sommes réunis pour fêter Noël. Nous dansons et chantons avec la musique rock qui résonne dans le petit appartement. Je baisse le volume et invite tout le monde à prendre place autour de la petite table de cuisine, je vais chercher un sac de coke dans mon sac à dos, je reviens à la table en le cachant derrière mon dos, je regarde tout le monde et dit :

— Joyeux Noël !

Je vide une grosse partie du sac de coke sur la table, la coke forme une montagne. Tous me regardent avec les yeux écarquillés et j'ajoute :

— J'ai toujours rêvé de faire ça. Vous n'avez pas l'air de savoir comment faire alors je vais vous montrer.

Je me tire une longue et grosse ligne, je prends une gorgée de ma bouteille de bière pour aider le tout à passer dans ma gorge et j'ajoute :

— Allez-y, servez-vous et la prochaine ligne, juste pour le *trip*, nous allons tous la faire en même temps.

Je monte le volume de la musique et je danse sur la musique de Peter Frampton. Ils se font chacun une ligne et viennent danser avec moi.

La fête de Noël a fini le 28 décembre à midi. Cela faisait trois jours que nous n'avions pratiquement rien mangé, j'ai donc invité tout le monde à aller manger à la brasserie.

Après avoir dormi vingt-quatre heures, j'ai recommencé à faire la fête avec Josée. Lorsque nous étions chez Josée, nous écoutions la radio à CKOI FM, l'animateur annonce qu'il a une paire de billets pour aller faire du ski au mont Avila à donner à la cinquième personne qui appelle.

Je prends le téléphone et j'appelle. J'ai gagné les billets et j'annonce à Josée que nous irons faire du ski le 10 janvier. Josée me dit :

— Je n'ai jamais fait de ski de ma vie et je n'ai pas d'équipement.

— Pour l'équipement ce n'est pas un problème ils en louent là-bas et pour le ski je vais te montrer, tu vas voir tu vas aimer ça.

— Je n'ai pas d'argent pour mettre de l'essence dans mon auto encore moins pour louer un équipement.

— Pas de problème pour la location d'équipement je vais payer et pour l'essence dans ton auto aussi.

Je fouille dans ma sacoche de l'armée et je lui tends deux cents dollars en disant :

— Tiens, ça c'est pour ma part de loyer.

Josée prend l'argent en disant :

— Merci, si tu savais à quel point j'apprécie ton aide.

— As-tu besoin de plus ?

— Non c'est déjà beaucoup.

Le 10 janvier 1982 tôt le matin, nous nous rendons à bord de l'auto de Josée à la station de radio CKOI à Verdun pour y prendre l'autobus qui nous amène au mont Avila en compagnie d'autres gagnants et de deux animateurs de CKOI. Dans l'autobus presque tout le monde est endormi, mais Josée et moi qui avons passé la nuit debout à sniffer de la coke, nous sommes en pleine forme et nous rions de la situation. Au centre de ski, nous allons louer l'équipement et allons dans le chalet afin de faire une ligne avant d'aller skier. Je montre à Josée comment faire du ski et elle se débrouille assez bien. Nous faisons une décente, une ligne, une décente, une ligne. Sur l'heure du dîner, tout le monde mange sauf Josée et moi. Sur le chemin du retour, l'animateur nous

regarde bizarrement, je pense qu'il nous a vus nous faire une ligne, mais j'en ris avec Josée.

Jusqu'au printemps, je dépense sans compter et mon compte de banque se vide sans que je ne m'en préoccupe. J'apprends que mon ex, Dany à une blonde et qu'il l'avait alors que j'étais encore avec lui. Je rage de savoir ça et du fait qu'il se promène avec l'auto que j'ai payée. Un jour, je passe devant sa voiture et sachant que je ne peux pas la récupérer, je décide d'aller lui faire payer au moins une partie de l'auto en allant lui fendre les quatre pneus sans que personne ne me voie, en me disant :

« Au moins à l'avenir tu auras des pneus que tu auras payés, même s'il a eu une voiture gratuitement. »

Je m'inscris pour jouer à la balle-molle à Laval, car je ressens le besoin de bouger.

Josée n'est pas plus riche, et moi, il me reste cinq cents dollars dans mon compte. Nous décidons de travailler à peindre des appartements pour faire un peu d'argent. Nous faisons des vols à l'étalage dans les épiceries afin de pouvoir manger et dans les grands magasins, nous volons les gallons de peinture que nous revendons à notre employeur.

Un lundi matin de mai, je me réveille, mais je reste étendue dans le lit et je fais le bilan de ma vie alors que je suis seule chez Josée. Je pense à la police qui s'est servie de moi. Je me sens seule, abandonnée et dépressive. Je n'ai plus le goût de me battre et je voudrais mettre fin à ma minable vie, mais je sais que je suis incapable de le faire. Pensant que la police s'est servie de moi, je décide de me servir de la police. Je m'habille et j'appelle au poste de police de Laval. Je dis au policier qui répond :

— Bonjour, je suis Sophie Leblanc. J'ai des informations à vous donner, mais je ne peux pas parler au téléphone, parce que quelqu'un risque d'arriver à tout moment.

Le policier me répond :

— Je vais envoyer une voiture te chercher, donne-moi ton adresse.

— Non pas chez moi. Je serai sur le boulevard Ste-Rose au coin de la rue Bellemare.

Le policier me répond :

— OK, ils seront là dans vingt minutes.

— Dans vingt minutes, j'y serai. Merci.

Je raccroche le téléphone, je vais dans la mini cuisinette y prendre un couteau de boucher que je trouve dans le tiroir à ustensile. Je sors de la cuisinette, j'enfile mes bottes de cow-boy en cuir, je place soigneusement le couteau dans une de mes bottes, je descends mon jeans par-dessus ma botte. J'enfile ma veste de jeans et je me rends attendre la police au coin de Ste-Rose et de Bellemarre.

Lorsque l'auto-patrouille arrive devant moi, je vois qu'ils sont deux et je monte à l'arrière. Aussitôt que je suis assise, le chauffeur me demande :

— Il paraît que tu as des informations pour nous ?

Nerveusement je réponds :

— Oui, mais pas ici.

Je lui fais signe d'avancer et disant :

— Roule.

Aussitôt qu'il commence à rouler, discrètement je sors le couteau de ma botte et le place sur la gorge de son partenaire qui est assis côté passager en disant au conducteur :

— Tire-moi. C'est moi ou c'est lui.

Mais je n'ai pas le temps de finir ma phrase qu'il freine et se jette sur ma main tenant le couteau et me maîtrise rapidement en passant par-dessus la banquette. Il m'enfile les menottes et j'éclate en sanglots en disant :

— Je voulais juste que tu me tires. Je voulais juste mourir. Je voulais juste mourir.

Le policier reprend sa place derrière le volant sans dire un mot, ils me conduisent au poste.

Alors que je suis dans une cellule depuis plusieurs heures, je vois apparaître devant la porte l'enquêteur Gagné. Il me dit :

— Tiens, tu t'es encore mise dans le trouble.

Je baisse la tête et sachant qu'il n'est pas venu de Montréal pour mes beaux yeux, je dis :

— Quoi encore ?

— Je veux te présenter Mario Fiorini, c'est lui qui me remplace et il aurait besoin de toi. Je vous laisse discuter.

Mario me tend la main que je ne prends pas, je reste assise et je demande ?

— Que voulez-vous ?

Il ouvre la porte grillagée et me dit :

— Viens avec moi dans le bureau.

Je le suis jusqu'au petit local qui leur sert de bureau temporaire. Il ferme la porte, m'invite à m'asseoir et tandis qu'il s'assoit sur le bureau devant moi, il me dit :

— Tu es rendue dépressive à cause de la drogue et si ça continue tu vas tout perdre, même ta liberté. Tu devrais essayer de mettre les freins sur ta consommation de drogue avant qu'il ne soit trop tard.

Les larmes aux yeux, je le regarde et hoche la tête. Il continue :

— Tu te souviens de Jack ? Nous aurions besoin que tu ailles avec lui dans un bar de Montréal pour l'aider.

—Ça me rapporte quoi ?

—Tu as une charge de tentative de meurtre sur un policier présentement. Nous pourrions faire en sorte de diminuer les charges et même de les faire tomber. Tout ce que tu as à faire c'est d'aller avec Jack. Lorsqu'il y ira, vous prendrez des repas et des bières.

—Si j'accepte, vous faites tomber les charges qui pèsent contre moi ?

—Oui, mais tu dois nous aider. Je ne suis pas venu de Montréal pour rien j'espère.

—Marché conclu. Alors ça veut dire que je peux retourner chez moi ?

—Oui, mais avant tu dois nous donner ton numéro de téléphone.

—Je vis chez une amie. Voici le numéro : 450 6655544

—Tu ne parles de ça à personne. Il est possible que tu ailles aussi infiltrer dans ta région. Si tu déménages ou changes de numéro, tu m'appelles, voici ma carte.

—Je ne pense pas que c'est une bonne idée de me promener avec une carte de la police et depuis quand la police de Montréal infiltre à Laval ?

—Alors, apprends le numéro par cœur et jette la carte après. Et pour ta question, si le fournisseur est à Montréal et qu'il a des contacts avec du monde de Laval alors nous travaillons main dans la main avec la police de Laval.

Je prends la carte, je la mets dans ma poche et je dis :

—Je peux partir maintenant ?

—Jack est venu aussi, il va aller te reconduire chez toi.

Dans l'auto, en route vers chez moi, Jack m'explique :

—Demain soir nous irons à la brasserie où tu te tiens, tu me présenteras comme un nouvel ami qui revient de Vancouver. Nous nous sommes connus dans un bar à Montréal.

— OK, pas de problème.

Jack s'arrête devant la porte de chez Josée et me dit :

— Je viendrai te chercher ici demain à 20 h.

— OK, mais tu n'entres pas, ce n'est pas chez moi.

— À demain.

Je descends et j'entre chez Josée avec ma clé. Je suis contente de voir qu'elle n'est pas là, parce que j'ai des choses à régler. Je prends le téléphone et j'appelle mon cousin Paul.

— Allo, Paul, il faut que je te voie, c'est important. Viens faire un tour chez Josée.

Vingt minutes plus tard, mon cousin Paul est avec moi et je lui explique :

— J'ai fait une grosse gaffe et pour m'en sortir j'ai accepté un *deal*. Je t'explique : pour me sortir de la merde avec la police j'ai accepté de les aider à infiltrer des places et ils veulent venir ici. Donc passe le mot très discrètement, parce que s'ils savent que j'en ai parlé, j'aurai de gros problèmes.

— OK, tu peux te fier sur moi. Ils vont se faire niaiser.

— OK, mais il ne faut pas que ça paraisse. Demain soir j'arriverai à la brasserie avec mon nouvel ami. Tu comprends de qui je parle ?

— Ah oui ? Si vite ?

— Oui, alors soyez prudents.

Jusqu'à la fin juin, je sors avec Jack presque tous les soirs, mais comme je l'espérais l'infiltration dans Ste-Rose ne mène à rien. Pour ce qui des restaurants et des bars où Jack m'a amené à Montréal, je n'ai jamais su si cela leur avait servi.

Le premier juillet, Josée et moi devons déménager chez Rod, car nous n'avons plus d'argent pour un loyer et Rod accepte de nous prendre à condition que nous fassions son ménage.

Une semaine plus tard, je décide d'aller voir Dany dans son commerce afin qu'il me rembourse l'argent qu'il me doit. J'entre dans le commerce, il est seul et je lui dis poliment :

—Allo, je viens te voir parce que j'ai besoin d'argent et tu sais que tu m'en dois, alors serait-il possible que tu m'en donnes une partie maintenant.

Dany me regarde, éclate de rire et me dit :

—Tu n'as aucune preuve que je te dois de l'argent et tu n'en reverras jamais la couleur. Maintenant, sors d'ici.

La rage s'empare de moi, je vois des couteaux qui sont à vendre sur les tablettes justes à côté de la porte, je me dirige vers la porte, je m'empare d'un couteau, je reviens vers Dany qui est à côté du comptoir de la caisse, je lui mets le couteau sur la gorge en disant :

—Si tu penses que tu vas t'en sortir aussi facilement, tu te trompes. Ouvre ta caisse.

Il ouvre la caisse, dans la caisse il y a soixante-cinq dollars que je prends en lui disant :

—Tu as intérêt à me rembourser sinon je vais revenir t'arranger ton cas.

Je sors du commerce en laissant le couteau devant la porte en sortant. Je pars à pied en direction de chez Rod, je suis à deux rues du commerce lorsque j'entends les sirènes de police passer en direction du commerce. Je n'en reviens pas qu'il ait osé appeler le police. Je cours le plus vite que je peux pour me cacher dans un boisé. J'y suis presque arrivée lorsque Josée qui vient de finir de travailler passe, elle arrête et je monte dans sa voiture et elle reprend la route en direction de chez Rod et me demande :

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu courrais ?

Essoufflée, je lui réponds :

— J'ai été voir mon ex pour qu'il me rembourse l'argent qu'il me doit, mais il m'a répondu que je n'ai pas de preuve qu'il me doit de l'argent et que je n'en reverrai jamais la couleur, alors j'ai vu bleu et je lui ai fait ouvrir la caisse en le menaçant avec un couteau. Et là, le chien sale a appelé la police.

Josée siffle et dit :

— Tu as bien fait, mais là tu es dans la merde. Là, nous allons aller chez Rod et nous déciderons quoi faire, mais pas un mot à Rod.

Lorsque nous arrivons chez Rod, nous allons dans ma chambre à l'étage, Rod reste en bas à boire une bière. Je m'assois sur le lit et je dis à Josée qui reste plantée devant moi :

— Je suis certaine qu'ils vont venir ici pour me chercher, je ne veux pas faire de problème à Rod. Donc je ne peux pas rester ici. Je vais me changer pour aller jouer mon match de balle-molle et si tu veux, tu viendras me conduire au parc. S'ils viennent m'arrêter là au moins j'aurai des témoins et je ne me ferai pas battre par la police, mais ça me surprendrait qu'ils viennent me chercher au parc. Avant de partir, j'aimerais bien pouvoir manger, parce que je ne sais pas combien de temps je devrai rester cachée.

Josée me répond :

— OK, habille-toi pendant que je vais aller préparer des sandwiches que tu mangeras au parc en espérant que la police n'arrive pas ici.

Pendant que je m'habille en me préparant pour la première partie d'un tournoi de balle-molle, j'entends sonner à la porte et j'entends Josée dire à Rod :

— Dis que Sophie n'est pas ici. Je t'expliquerai plus tard.

Rod va ouvrir la porte et voit deux policiers, il leur demande :

— Oui, c'est pourquoi ?

Un des policiers demande :

— Est-ce que Sophie Leblanc est ici ?

— Non désolé.

Le policier demande :

— Est-ce que nous pouvons vérifier ?

— Avez-vous un mandat ?

Le policier insiste :

— Si vous voulez, nous pouvons revenir avec un mandat.

Rod presque en panique :

— Lorsque vous aurez un mandat, je vous laisserai vérifier. Au revoir.

Et il referme la porte en regardant Josée.

Josée lui dit :

— Je t'expliquerai tout ça plus tard promis, mais là Sophie doit sortir d'ici.

Là-haut j'ai fini de m'habiller. Josée vérifie que les policiers sont bien partis, elle regarde dans la rue, et me demande :

— Es-tu prête ?

— Oui

Josée m'explique :

— OK, je vais approcher l'auto de la porte de côté, tu vas sortir accroupie et tu vas te coucher sur le siège arrière.

J'acquiesce, je regarde Rod qui semble perdu et je lui dis :

— Je suis désolée, je n'ai pas voulu te causer de problème.

Comme prévu, je n'ai qu'à ouvrir la porte et je suis à deux pas de la portière arrière, je m'étends sur la banquette arrière tenant mon gant de balle-molle serré contre moi. Josée démarre en direction du parc; en dix minutes nous y arrivons. Josée regarde pour voir s'il n'y a pas de policier autour et me dit :

— C'est beau tu peux y aller. Fais attention à toi.

— Merci pour tout Josée. À bientôt.

Je sors de la voiture et cours me mêler à la foule dans les gradins.

L'heure de la partie approche, notre entraîneur Marcel me place au champ gauche et cinquième frappeur. Je lui demande de venir plus loin, car je veux lui parler, nous nous éloignons un peu des autres filles et je lui annonce :

— Il est possible que la police vienne me chercher tantôt, si ça arrive, peux-tu leur demander d'attendre après la partie en disant que tu as besoin de moi pour la partie.

Marcel me regarde et me demande :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je réponds :

— Rien de grave, juste un malentendu.

Marcel accepte :

— OK, je leur demanderai s'ils viennent.

La première manche est commencée, je suis à mon poste au champ gauche, plus loin derrière moi il y a un champ de blé d'Inde. Je le regarde en pensant que s'ils viennent je pourrais m'y enfoncer. Je suis debout dans le champ gauche lorsque je vois cinq voitures de police

arriver dans le stationnement du parc, de chaque voiture descendent deux policiers. Les dix policiers en rangs de deux par deux se dirigent vers le terrain, je baisse la tête, car je sais pertinemment que c'est pour moi. Ils vont voir mon entraîneur et lui disent :

— Nous venons chercher Sophie Leblanc, nous savons qu'elle est ici.

Marcel répond :

— Oui elle est ici, mais s'il vous plaît nous sommes en plein tournoi, pouvez-vous la laisser finir la partie, car j'en ai vraiment besoin.

Les policiers font non de la tête et Marcel demande un arrêt de jeu et m'appelle. Pour une seconde, j'ai envie de prendre mes jambes à mon cou et de m'enfoncer dans le champ de blé d'Inde, mais voyant tout le monde dans les gradins, je décide d'aller faire face au problème. Je me dirige donc vers mon entraîneur qui me dit que les policiers veulent me parler. Je regarde les policiers et leur dis :

— Dix policiers pour me parler, mais qu'est-ce qui se passe de si grave ?

L'un d'eux me dit doucement à l'oreille :

— Tu viens avec nous de ton plein gré ou nous te passons les menottes devant tout le monde.

Je le regarde et je lui dis :

— Oui certainement monsieur l'agent je viens avec vous.

Avant de me faire monter dans l'auto-patrouille, un des policiers me lit mes droits.

Une fois montée dans l'auto-patrouille je demande aux deux policiers :

— Est-ce que c'était vraiment nécessaire de venir à dix pour chercher une seule fille ? Qu'est-ce qu'ils vont tous penser de moi. Et pourquoi vous m'arrêtez ?

— Tu as commis un vol à main armée chez M. Rasoir aujourd'hui. Ton ex-mari nous a appelés, il dit que tu lui as aussi fait des menaces de mort.

— Je n'ai pas commis de vol, j'ai seulement pris une avance sur les seize mille dollars qu'il me doit. J'ai droit à un avocat et je veux un avocat.

Lorsque nous sommes arrivés au poste de police, les policiers me font attendre dans une cellule crasseuse pendant toute la nuit. À 8 h le lendemain matin, ils me font signer une promesse de comparaître devant le juge et me relâchent.

J'appelle Josée pour qu'elle vienne me chercher et nous retournons chez Rod lui expliquer la situation en l'assurant qu'il n'y aura plus de policiers qui viendront me chercher.

J'explique à Rod et à Josée :

— Mon ex m'a dit que je ne reverrais pas les seize mille dollars qu'il me doit, parce que je n'ai pas de preuve, je suis tombée dans les bleus et je l'ai volé avec un couteau.

Josée me dit :

— Tu es vraiment capotée.

Je lui rétorque :

— Tu aurais fait quoi toi à ma place ?

Josée me dit :

— Un gars comme ça ? Je l'aurais tué.

— Et tu dis que je suis capotée ?

Nous rions de nos paroles puis Josée redevient sérieuse et dit :

— Mais là tu es encore sans argent.

— Faux, j'ai soixante-cinq dollars, ils m'ont même laissé l'argent. Là il faut que j'aille au parc, parce que j'ai une partie à 10 h et je veux que tout le monde voient que je suis libre. Je leur dirai que les policiers ont fait une erreur et m'ont relâchée après vérifications.

Josée me conduit au parc et lorsque j'arrive tout le monde est surpris de me voir et une fille de l'équipe me demande :

— Sophie, qu'est-ce que tu as fait pour mériter dix policiers à toi toute seule ?

Avec mon plus beau sourire, je réponds :

— Absolument rien, ils ont tout simplement fait une erreur sur la personne.

Je n'ai pas dormi de la nuit et je suis fatiguée, mais l'adrénaline m'aide à tenir le coup et à faire une bonne partie. Tout de suite après la partie, je prends une bière au parc avec les filles de l'équipe et je pars me coucher chez Rod.

Le lendemain matin, je me prépare pour la dernière journée du tournoi, je descends et je vois Rod à l'air sérieux qui m'attend et me dit :

— Il faut qu'on parle.

— Qu'est-ce que j'ai fait encore.

Rod rit nerveusement et me dit :

— Tu ne trouves pas que tu en as assez fait comme ça ? C'est rendu que la police vient ici pour te chercher. Je m'excuse, mais je ne peux plus te garder ici. Je te donne deux semaines pour te trouver une place où aller.

— Oui, je comprends et je m'excuse encore pour tous les problèmes que j'ai pu te causer.

— Au cas où tu ne savais pas, mon voisin d'en face est un policier et j'aurais pu avoir de gros problème en te cachant ici, parce qu'il t'a vue entrer, mais il a été correct avec moi.

Je lui dis :

— Je te promets de partir d'ici deux semaines et que d'ici là, tu n'auras pas de problème avec moi.

Je comprends Rod, mais en même temps je me sens rejetée et incomprise. J'essaie de ne plus y penser et je vais passer la journée au parc. Je joue seulement dans deux heures, mais il y a une partie en cours, je me tiens à l'écart de la foule et j'essaie de trouver une place où je pourrais crêcher, mais à part mes parents que je n'ai pas revus depuis ma séparation et dont je doute qu'ils veuillent me revoir. Je ne vois nulle part où aller.

Plus tard, alors que nous sommes au banc des joueurs, Marcel notre entraîneur vient me voir et me demande :

— Comment vas-tu aujourd'hui.

— En pleine forme, j'ai bien dormi, mais je sens le besoin de me défouler.

— Tu vas pouvoir te défouler à ton goût, tu seras receveur. Ça te va ?

— Parfait, merci.

Marcel ajoute :

— Je ne veux pas te mettre de pression, mais si nous gagnons celle-là, nous irons en finale ce soir.

— OK.

J'enfile mon équipement de receveur et je pars entraîner la lanceuse.

J'oublie complètement mes problèmes pendant la partie et je me concentre sur la partie. Nous gagnons 4 à 2. Pour la finale, je suis placée

au champ gauche et nous gagnons la finale 3 à 2 en prolongation grâce à un coup de golf que j'effectue au bâton. L'entraîneur nous paye la bière et nous fêtons notre victoire.

Le lendemain matin, je reste enfermée dans la chambre pour trouver une solution à mon problème d'argent. Après avoir trouvé, je descends et demande à Rod :

— Veux-tu acheter des meubles ?

— Tu veux vendre tes beaux meubles ?

— Pour l'instant, j'ai plus besoin d'argent que de meubles. Alors si tu connais des gens que ça intéresse, tout est à vendre.

— Tu demandes combien pour ton set de cuisine ?

— Je l'ai payé deux mille cinq cents et je le vends cinq cents. Il a six mois d'usure.

Rod flairant la bonne affaire :

— Je l'achète.

— Parfait, il me reste un set de salon et un set de chambre à vendre.

Rod me dit :

— Je vais à la banque te chercher l'argent et je m'informe si ça intéresse quelqu'un. Veux-tu que je te rapporte quelque chose ?

— Oui, une caisse de bière Labatt Bleu que tu déduiras sur l'argent que tu me dois.

Lorsque je me couche le soir, je suis saoule et j'ai mille cinq cents dollars en poche.

Je me réveille le matin avec la gueule de bois, mon problème d'argent est résolu, mais je n'ai toujours pas de place pour aller crêcher. Je m'imagine appelant mon père et lui demander son aide et j'imagine

sa réponse négative, ce qui ne m'encourage pas à me décider à appeler mes parents.

Je me sens déprimée, rejetée et fatiguée de me battre, je vais bientôt avoir 21 ans et tout va mal dans ma vie. Je me rappelle qu'hier en sortant les meubles du sous-sol de Rod, j'ai vu une carabine juste à côté de la porte qui mène au sous-sol et la boîte de cartouche à côté. Je ne vois pas d'autre issue, ainsi tout le monde sera débarrassé de moi. Je descends silencieusement les escaliers, regarde autour, il n'y a personne, j'ouvre la porte qui mène à la cave et rapidement je prends la carabine, la boîte de cartouches et remonte rapidement dans ma chambre.

Rod et Josée qui sont dans le garage entendent du bruit pendant que je monte l'escalier, ils entrent dans la maison au moment où je ferme ma porte de chambre. Je m'empresse de charger la carabine alors que je les entends dans l'escalier, Josée me demande :

— Sophie c'est toi qui étais en bas ?

Je ne réponds pas, je me couche sur le lit, la carabine sur moi avec le canon dans la bouche. Au même moment Josée ouvre la porte de ma chambre et me voit dans cette position, elle referme la porte aussi vite et me crie à travers la porte :

— Non ne fais pas ça.

Je pose le doigt sur la gâchette et je pense tout à coup aux paroles que Jacques m'a dit des années plus tôt à Notre-Dame-De-Laval : Si je mets fin volontairement à mes jours, je devrai revenir et tout recommencer. Je suis incapable de presser la gâchette. Je suis tellement déçue de ne pas être capable de mettre fin à mes jours que je reste couchée, je prends la carabine dans le bon sens et tire en direction de la fenêtre. J'ai les oreilles qui sillent tellement le son était fort, je me prends la tête à deux mains tandis que Josée ouvre la porte, se plante debout à côté du lit et me dit :

— Tu ne peux pas savoir à quel point je suis contente de te voir.

Je pleure et tout ce que je peux dire c'est :

—Je m'excuse. Je m'excuse. Je vais payer pour la fenêtre.

Josée me dit :

—Je suis contente que tu aies choisi la fenêtre plutôt que ta bouche, ça se remplace une fenêtre.

Rod se montre dans l'embrasure de la porte et dit en riant :

—Au moins tu n'as pas tué d'oiseau.

Rod et Josée rient pendant que je m'assois au bord du lit, je les regarde et leur dis :

Là il faut que je prenne mon courage à deux mains et que j'appelle mes parents.

Josée me dit :

—C'est une bonne idée, ça !

Rod ajoute en souriant :

—C'est même ta meilleure idée de la journée.

Rod prend la carabine sur le lit et dit :

—Je pense que je vais aller la cacher si vous me permettez.

Il descend, nous le suivons jusqu'en bas, il entre dans sa chambre, Josée sort dehors en me disant :

—Go, tu es capable.

Je décroche l'acoustique du téléphone qui est accroché au mur dans la salle à manger et je compose le numéro de mes parents :

Après trois sonneries, ma mère répond :

—Allo.

—Allo maman

— Sophie ?

— Oui c'est moi.

— Comment vas-tu ? Si tu savais combien nous nous sommes inquiétés. Pourquoi tu ne nous as pas donné de nouvelles ?

— Papa m'avait dit que si je me séparais, il ne voudrait rien savoir de moi.

— Ton père dit des fois des choses qu'il ne pense pas. Si tu veux revenir, tu es la bienvenue.

— Tu es certaine ? Papa est d'accord ?

— Oui, s'il te plaît reviens.

— OK, je serai là dans trente minutes.

— OK, je t'attends. À tantôt.

— À tantôt.

Je raccroche le téléphone et sors rejoindre Josée sur la galerie. Josée me demande :

— Comment ça s'est passé ?

— Ma mère était contente que je l'appelle. Elle veut que j'aille la voir. Est-ce que tu me donnerais un lift s'il te plaît ?

Josée toute souriante :

— Avec plaisir.

Josée me conduit chez mes parents et repart aussi vite. Lorsque j'arrive devant la porte arrière, je cogne. Aussitôt, j'entends ma mère crier :

— Entrez !

J'entre et lorsqu'elle me voit, elle me dit :

— Tu n’as pas besoin de cogner pour entrer ici voyons. Viens t’asseoir.

Je m’assois à la table à côté d’elle et je lui dis :

— Avec ce que papa m’a dit, je ne savais pu trop.

— Ton père va être très content de te voir lorsqu’il rentrera du travail. Il était très inquiet pour toi et moi aussi. Tu as fait quoi tout ce temps-là ?

— Je suis restée chez une amie et j’ai pas mal fêté.

— Encore la maudite drogue ?

Je lui réponds franchement en baissant la tête :

— Oui, mais là je veux arrêter tout ça.

Ma mère me demande :

— L’amie chez qui tu restes, elle se drogue ?

— Oui.

Ma mère me dit :

— Tu sais il y a de la place ici si tu veux revenir, il y a deux chambres de vides.

— Oui, mais papa ?

— Ton père va être content que tu reviennes; comme ça au moins nous allons savoir tu es où.

— Alors c’est d’accord maman, je reviens vivre avec vous, le temps de me replacer.

— Tu peux rester tant que tu veux. Je suis contente de t’avoir, la maison était vide.

Lorsque mon père arrive, comme ma mère me l’avait dit, il est content de me voir. En entrant, il me fait un beau sourire et dit :

— Tiens de la grande visite, je suis content de te voir.

Je lui retourne un sourire, je vais l'embrasser sur la joue et lui dit :

— Bonjour papa.

Mon père me prend les épaules et dit :

— Allo, ma petite fille.

Il enlève ses bottes et va s'asseoir à sa place au bout de la table que maman et moi avons dressée pour le souper. Il dit à ma mère, ça sent bon, qu'est-ce qu'on mange ?

Ma mère qui est devant le poêle à servir son assiette lui répond :

— Du bon bouilli.

Je m'approche de ma mère, elle me tend l'assiette et me dit :

— Va donner ça à ton père.

Pendant que j'apporte l'assiette à mon père, ma mère prépare deux autres assiettes et me dit :

— Tu peux t'asseoir, j'arrive avec ton assiette.

Tenant les deux assiettes, elle nous rejoint à table, elle se fait un plaisir de me servir, et en s'assoyant elle me dit :

— Bon appétit ma fille !

— Bon appétit !

Pendant que je dévore le contenu de mon assiette, ma mère dit à mon père :

— La surprise n'est pas finie, figure-toi donc que notre fille revient vivre avec nous.

Le visage de mon père s'illumine d'un grand sourire et dit :

—Ça, c'est une bonne nouvelle.

Il me regarde dévorer et me dit :

—C'est bon la cuisine de ta mère hein ?

—Ho oui ! Mais ta cuisine à toi aussi elle est très bonne.

Je vide mon assiette et retourne m'en servir autant. Ma mère voyant cela me demande :

—Ça fait combien de temps que tu n'as pas mangé ?

Mon dernier repas était hier soir, mais je lui mens en disant :

—J'ai mangé avant de venir ici, mais c'est tellement bon.

Mais je ne mens pas en disant que c'est bon. J'apprécie encore plus qu'avant la bonne cuisine de la maison. Je suis soulagée et contente d'être de retour au bercail.

Le lendemain matin, la vie reprend son cours, ma mère va travailler à faire des ménages, mon père travaille maintenant dans un aréna à Laval. Lorsque je me lève le matin, ils sont partis travailler, je suis seule et je regarde le Journal de Montréal que mon père a laissé sur la table. Je passe la journée à me reposer et à faire un peu de ménage. Ma mère arrive à 15 h et me demande :

—Qu'est-ce que tu aimerais manger pour souper ce soir ?

L'eau à la bouche, je lui réponds :

—Un bon steak sur le barbecue, il me semble que ça fait une éternité que je n'en ai pas mangé.

—Bonne idée, nous mangerons dehors, vient avec moi nous allons aller acheter les steaks.

Nous allons acheter des steaks au marché. En revenant, j'aide ma mère à aller cueillir les légumes et la salade dans son jardin et ensemble nous préparons le tout en attendant mon père.

Lorsque mon père arrive, ma mère lui annonce :

— Ce soir nous mangeons des bons steaks sur le barbecue. Lorsque tu seras prêt à les faire cuire, tu me le diras.

Mon père souriant :

— Miam ! Ça va être bon !

Il ressort dehors et va allumer les briquettes de charbon, il revient à l'intérieur et dit :

— Dans vingt minutes, je serai prêt à les faire cuire.

Je suis toute contente de mettre la nappe et dresser la grande table de pique-nique.

Je ne sais pas ce qui s'est passé entre mes parents, mais l'harmonie règne à la maison et je m'y sens vraiment bien.

Au bout d'une semaine, ma mère m'offre :

— Est-ce que ça te tenterait de venir avec moi faire des ménages ? Je te donnerais la moitié de ce que je gagne.

Je lui réponds :

— Je peux bien essayer, mais je ne suis pas certaine de savoir quoi faire.

— Je vais te montrer.

Donc pendant une semaine je vais avec ma mère faire des ménages dans des maisons privées. Je constate que ma mère travaille fort durant ces journées-là et je lui dis :

— C'est beaucoup de travail ce que tu fais. En plus, tu arrives à la maison et tu prépares le souper. Moi, je ne serais pas capable.

Elle me répond :

— C'est ça la vie ma petite fille.

Au bout de la semaine, maman comprend que je ne suis pas capable de la suivre et elle me dit :

— Si tu ne veux pas finir comme moi, tu es mieux de retourner aux études.

Je lui réponds :

— Peut-être, mais étudier dans quoi ?

— Il n'y a pas quelque chose que tu aimerais faire ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Essaie d'y penser, mais en attendant de savoir, essaie de te trouver un travail. Ça t'occupera l'esprit et tu te sentiras utile.

— Oui tu as raison maman, je vais commencer à chercher.

Durant les six mois suivants, je travaille comme serveuse au Chalet Suisse (3 mois), serveuse de nuit au Dunkin Donut (3 mois). Et je me rends compte que le métier de serveuse n'est pas bon pour moi, car je n'ai aucune patience et de plus avec les jambes que j'ai, rester debout pendant huit heures d'affilée me fait terriblement souffrir.

Dans la maison, je fais le ménage et j'essaie d'aider ma mère du mieux que je peux. Mes parents semblent heureux de m'avoir avec eux et disent avec fierté à qui veut l'entendre :

— Sophie est notre bâton de vieillesse et nous en sommes heureux.

Mes parents ayant deux voitures (une Thunderbird beige et une vieille Chrysler noire), me prêtent souvent une auto pour que je puisse sortir le soir.

En mars 1982, un homme vient sonner chez mes parents; ma mère va répondre et me dit :

— Sophie c'est pour toi.

Je vais voir c'est qui et l'homme me tend une enveloppe que je prends. Il me montre une liste et me dit :

— Signez ici.

Je signe et il repart.

Je ne sais pas ce qu'il y a dans l'enveloppe et avant de l'ouvrir, je dis à ma mère :

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

J'ouvre l'enveloppe et je vois que c'est une convocation pour passer en cour parce que Dany demande le divorce.

Je suis soulagée, mais en même temps enragée de voir que cet homme refait sa vie en grande partie grâce à mon argent.

En plus j'ai mon procès pour vol qualifié le mois prochain qui m'énerve. Je donne l'enveloppe à ma mère et je cours dans ma chambre en pleurant.

Ma mère me rejoint et me demande :

— Tu l'aimes encore ?

Je lui réponds :

— Non, je suis tannée des problèmes.

En avril 1982, c'est mon procès pour vol qualifié dans le commerce de mon ex (Dany). Avant de passer devant le juge, je rencontre mon avocat Me McNicoll dans une petite salle annexée à la salle d'audience et je lui rappelle :

— N'oubliez pas de dire que Dany me doit seize mille dollars.

Me McNicoll me dit :

— Je vais lui poser trois questions, pendant qu'il me répondra à la troisième question, je veux que tu me tapes sur l'épaule et que tu me le

disés à l'oreille lorsque je m'approcherai de toi, mais seulement lorsqu'il répondra à ma troisième question. C'est compris ?

— Oui, pas de problème.

— Maintenant, allons-y. Nous allons passer bientôt et surtout garde ton air sérieux.

Nous sortons de la petite salle et entrons dans la salle d'audience. Me McNicoll m'indique de m'asseoir sur un siège dans l'assistance et me dit à voix basse :

— Tu viendras en avant au banc des accusés lorsque je t'appellerai.

Il me tape un clin d'œil et il va s'asseoir avec les autres avocats de la défense. Deux minutes plus tard, mon avocat se lève et dit au juge :

— Je représente Sophie Leblanc votre honneur, elle est présente. S'il vous plaît madame Leblanc, venez.

Je me lève et je vais me planter dans le box des accusés.

Le juge s'adresse au procureur de la couronne :

— Est-ce que vos témoins sont présents ?

Le procureur de la couronne se lève et dit :

— Oui monsieur le juge nous sommes prêts à procéder.

La couronne appelle pour commencer la victime, Dany Brunette.

Dany est debout à côté du procureur de la couronne. Le procureur de la couronne demande à Dany de raconter ce qui s'est passé, Dany commence :

— J'étais dans mon commerce lorsque Sophie est arrivée, elle m'a demandé de lui prêter de l'argent et j'ai refusé. Devant mon refus, elle a pris un couteau et elle me l'a mis sur la gorge en disant : ouvre ta caisse. J'ai ouvert la caisse, elle a pris l'argent qui s'y trouvait et elle est partie à pied.

Le procureur de la couronne :

— Pouvez-vous identifier la personne qui a fait cela, est-elle dans cette salle.

Dany me pointe et dit :

— Oui, c'est elle.

Le procureur de la couronne :

— J'ai fini avec ce témoin votre honneur.

Me McNicoll se lève et demande à Dany :

— À qui appartient le commerce en question ?

Dany :

— À moi et mon père.

Me McNicoll :

— Le couteau que l'accusée avait, elle l'a prise où ?

— Sur une tablette, c'est un couteau qui était à vendre.

Me McNicoll :

— Est-ce que vous connaissiez l'accusée avant cet événement et si oui comment ?

— Oui c'est mon ex-femme.

Pendant que Dany répond, comme convenu je tape sur l'épaule de mon avocat, il lève la main devant le juge, écoute attentivement ce que je lui chuchote à l'oreille :

— Il me doit seize mille dollars.

Me McNicoll pose une autre question à Dany :

— Combien il y avait dans la caisse ?

— Environ soixante-dix dollars.

Il demande à Dany :

N'est-il pas vrai que vous devez à madame Leblanc vingt mille dollars.

Dany tombe dans le piège :

— Non seize mille.

Avant même que le procureur de la couronne n'ait eu le temps de dire :

— Objection votre honneur.

Le juge :

— Rejeté.

Me McNicoll :

— Merci, je n'ai pas d'autre question.

Lors du plaidoyer, Me McNicoll explique au juge :

— Votre honneur, ma cliente se présente dans le commerce de son ex avec l'espoir qu'il rembourse une partie de l'argent qu'il lui doit, car elle est sans le sou. Il lui dit qu'elle n'a aucune preuve qu'il lui doit cet argent et il a même l'affront de lui dire qu'elle ne reverra jamais la couleur de cet argent. Ma cliente à faim et vient de se faire dire qu'elle ne reverra jamais son argent. En désespoir de cause elle prend un couteau qui traîne là et demande une partie de son dû qui est dans la caisse, car voyez-vous votre honneur elle a prêté l'argent pour ouvrir le commerce en question. Je demande que ma cliente soit acquittée de cette accusation votre honneur.

Après avoir écouté les deux avocats, le juge rend son verdict rapidement. Il s'adresse d'abord à Dany en le pointant.

— Vous, je vous trouve assez effronté de poursuivre madame pour un malheureux vol de soixante-dix dollars alors que vous lui en devez seize mille.

Le juge me regarde et dit :

— Je vous libère de toute charge et je vous conseille d'aller chercher les minutes de ce procès qui vous serviront de preuve que monsieur vous doit seize mille dollars.

Un sourire illumine mon visage je dis au juge :

— Oui monsieur le juge, merci beaucoup.

Je sors de la salle d'audience avec mon avocat, je lui serre la main et je lui dis :

— Merci, je suis contente.

Dany passe à côté de nous et il regarde ses souliers.

Me McNicoll me dit :

— Va chercher tes preuves au greffe en bas et envoie un huissier chercher ton argent.

J'ai enfin mes preuves et le lendemain avec l'aide de mes parents je prends les services d'un huissier pour aller réclamer mon dû.

Mais Dany a été plus vite que moi, il a tout mis au nom de sa mère et il a déclaré faillite personnelle avant que l'huissier ne passe chez lui, trois jours plus tard. Donc Dany avait raison, jamais je ne reverrai cet argent.

J'étais pleine d'espoir, mais là la réalité me frappe durement. Mon père pour m'encourager me dit :

— Ce n'est pas grave, l'important c'est que tu sois libre et en santé. Le reste n'est que du matériel. Et tu auras appris que dans la vie, il ne faut pas se fier à n'importe qui, parce que des profiteurs comme ça il y en a plein malheureusement. Tu dois te retrousser les manches et recommencer à zéro. Il faut regarder devant et non derrière.

21 ANS = 12 ANS

À l'été 1982, je décroche un travail chez un marchand de légumes au marché de Laval. Je me lie d'amitié avec la propriétaire Denise qui a son kiosque dans le stationnement. À l'aube, nous allons cueillir les choux-fleurs, les concombres et autres légumes dans un grand champ appartenant au père à Denise. Nous chargeons le tout dans le vieux camion à Denise, nous allons au marché décharger le tout, le placer sur les tablettes ou dans des paniers selon le produit et nous commençons notre journée de vente jusqu'à la fermeture. Étrangement, j'aime ce travail qui est physique et demande beaucoup d'heures. Il faut dire que la consommation de drogue m'aide à tenir le coup.

À la fin de l'automne, la saison étant finie, je cherche un nouveau travail et décroche un travail de caissière chez McDonald. Après quatre mois, le patron apprend que j'ai un casier judiciaire et me montre la porte. Je suis peinée de voir que mon passé me suis malgré mes efforts.

Je vais de plus en plus souvent chez Denise qui habite un grand appartement à Ste-Rose. Chez Denise, c'est toujours la fête où bière, marijuana et haschisch sont à l'honneur. À quelques occasions, il nous arrive de prendre du LSD, mais lorsque la saison des légumes recommence nous nous remettons au travail sérieusement, ne fumant que des joints.

22 ANS = 13 ANS

A la fin juillet 1983, Denise m'accuse de l'avoir volée (ce qui est faux). Je décide donc de quitter mon travail et de faire ce que ma mère m'a conseillé de faire, soit d'aller étudier un métier, mais la question reste toujours la même : lequel ?

Ne sachant pas trop ce que je veux faire, je regarde dans les journaux pour voir quels cours sont offerts. Une annonce attire mon attention, il y a un ordinateur en photo et à côté c'est écrit : « Devenez programmeur-analyste en un an. »

C'est le tout début des ordinateurs et pensant que je pourrais travailler assise et découvrir cette nouvelle machine qu'est l'ordinateur, j'appelle pour demander des informations sur le cours. La dame avec qui je parle me dit :

— Il y a de la place de disponible. Pour vous inscrire, vous devez vous présenter avec votre diplôme d'études secondaires ou une équivalence à l'institut à Montréal.

Je réponds :

— Je trouve mon diplôme et je vais vous voir. Merci et à bientôt.

Je raccroche le téléphone, contente d'avoir enfin trouvé ce que je veux faire. Je vais dans ma chambre et cherche dans mes papiers importants mon diplôme, mais je ne trouve que des bulletins de notes du primaire. Ne trouvant pas mon diplôme, je me dis que c'est peut-être mes parents qui l'ont, j'attends donc que ma mère rentre du travail

pour lui annoncer la bonne nouvelle et lui demander mon diplôme. Aussitôt que ma mère arrive, je lui annonce :

— Tu vas être contente maman, j'ai décidé de m'inscrire à un cours d'informatique, mais je ne trouve pas mon diplôme. Est-ce que tu sais où il est ?

— Ton diplôme ? Je ne savais même pas que tu en avais un. Si tu ne le trouves pas, appelle à la dernière école où tu as été.

— J'ai été à l'école au centre d'accueil Notre-Dame-De-Laval.

— Alors, demain appelle là pour qu'ils t'envoient ton diplôme.

Le soir, je me couche fière de ma journée.

Le lendemain matin j'appelle au centre d'accueil Notre-Dame-De-Laval et lorsque je parle enfin à la personne responsable des archives, je lui explique :

— Bonjour, mon nom est Sophie Leblanc et je voudrais que vous m'envoyiez mon diplôme d'études secondaires s'il vous plaît, parce que j'en ai besoin pour m'inscrire à un cours.

Il y a un silence au bout de la ligne et je vérifie s'il y a toujours quelqu'un :

— Allo ?

La dame me dit :

— Un instant.

J'attends cinq minutes, elle me reprend la ligne et me dit :

— Je suis désolée, mais nous n'avons aucun diplôme ici.

— Quoi ? Je ne comprends pas, j'ai pourtant suivi des cours lorsque j'étais là.

La dame me répond :

— Tout ce que je peux t'envoyer se sont tes bulletins, mais ça ne te servira pas à grand-chose, tu n'as pas assez de crédits.

Je ne comprends rien à ce que la dame me dit, mais je lui dis quand même :

— OK, envoyez-moi ce que vous avez, je m'arrangerai avec ça.

Mes parents sont partis travailler et je ne comprends rien à l'histoire des crédits. J'attends donc qu'ils rentrent pour qu'ils m'expliquent, mais mon père me répond :

— Ta mère à une sixième année et moi une quatrième, je ne sais pas de quoi tu parles. Appelle ta sœur ou tes frères, eux ils doivent savoir.

Comme mon père finit de me dire cela, mon frère André entre pour nous rendre visite. Il s'assoit avec nous autour de la table et je lui demande :

— André c'est quoi l'histoire des crédits pour le diplôme d'études secondaires ?

André m'explique que si je n'ai pas assez de crédits, je n'ai pas de diplôme.

Découragée, je dis :

— Bon, ça veut dire que je n'ai pas de diplôme. Tout ce que je veux faire ne marche pas.

André me demande :

— Pourquoi tu dis ça ?

En pointant l'annonce dans le journal sur la table, je dis :

— Je voulais suivre un cours de programmeur-analyste, mais pour ça, ça prend un diplôme qu'ils disent.

Je tends le journal à mon frère. Après avoir lu l'annonce, il me dit :

— Mais si tu as une équivalence, c'est bon aussi.

Ne comprenant pas, je demande :

— C'est quoi ça, une équivalence ?

André m'explique :

— Tu trouves une école qui l'offre, tu étudies les matières qu'ils te disent et tu vas passer l'examen en une journée ou deux.

Je retrouve le sourire et je demande :

— Tu veux dire que je peux avoir mon équivalence d'ici une semaine ?

André me répond :

— Non je pense que tu dois étudier avant pendant six ou neuf mois.

— C'est long, mais je pense que je vais le faire. Et ça coûte combien ?

André :

— Je ne sais pas, informe-toi.

Après m'être informé auprès de la commission scolaire, je vais m'inscrire à l'école pour passer l'examen d'équivalence l'année suivante. Ils me disent quelles matières je dois étudier et je retourne chez moi.

Depuis quelque temps je me suis liée d'amitié avec Huguette qui est serveuse au bar L'amitié. Huguette est de deux ans ma cadette et nous avons beaucoup de plaisir ensemble à boire et à fumer quelques joints.

Je demande à Huguette :

— As-tu gardé tes livres d'école secondaire ?

Huguette me répond :

— Oui, ils sont chez mes parents. Je les ai gardés, parce que j'étais très bonne à l'école. Pourquoi tu veux savoir ça ?

— Dans un an, je vais passer mon examen pour avoir mon équivalence. Est-ce que tu pourrais me les prêter pour un an ? Pour que je puisse étudier.

— Pas de problème, j'irai te trouver ça chez mes parents et je te les prêterai.

Le lendemain soir, j'arrive au bar et Huguette me prête une pile de livres et me dit :

— Tu as de quoi t'occuper pour un bon bout. S'il y a des choses que tu ne comprends pas, viens me voir et j'essaierai de t'expliquer.

Je lui fais un beau sourire, je prends les livres, je vais les mettre dans l'auto que mes parents m'ont prêtée et je retourne dans le bar passer la soirée à prendre de la bière.

Le jour, j'étudie sagement à la maison tandis que mes parents sont au travail et le soir je vais au bar relaxer en prenant quelques bières et en fumant un joint.

Alors que je suis au bar en ce début d'octobre 1983, je fais la connaissance de Patrick Grimou. Patrick me paye quelques bières et m'invite à aller finir la soirée devant un café chez lui.

J'accepte en lui disant :

— Oui, mais avant il faudrait que j'aille mener la voiture à mes parents, parce que s'ils constatent que leur auto n'est pas revenue à 2 h du matin, ils vont paniquer.

Patrick me répond :

— Pas de problème, je te suis jusque chez toi, tu embarques avec moi et je vais te reconduire plus tard.

Patrick est pas mal plus petit que moi, il fait 1,57 mètre alors que je fais 1,73 mètre. Arrivée chez mes parents, je fais signe à Patrick de

m'attendre une minute et j'entre dans la maison en silence. Je dépose les clés de l'auto sur la table de cuisine et je ressors aussitôt.

Je monte dans la Mustang rouge de Patrick et il nous conduit chez lui à Laval-Ouest. Pendant que nous sommes en route, Patrick me dit :

— Je tiens à t'avertir avant d'arriver, je ne vis pas dans un château et je n'ai pas beaucoup de meubles, mais c'est chez moi.

Nous arrivons devant une lignée de maison en rangée, Patrick se stationne devant chez lui et dit :

— Voilà, c'est ici que je vis.

Nous entrons, et je constate qu'au rez-de-chaussée il y a une petite salle de toilette, un grand salon qui est vide, une grande cuisine qui ne contient qu'une vieille table et quatre chaises aussi vieilles. Il me fait visiter, nous montons à l'étage où se trouvent trois chambres vides et une salle de bain. Il m'explique que les seuls meubles qu'il a sont au sous-sol qu'il utilise aussi comme chambre.

Nous passons la nuit à boire du café et à nous raconter nos expériences de vie et notre cheminement. Patrick ne consomme pas de drogue, il a 29 ans, il s'est séparé il y a plus d'un an et travaille comme biologiste pour une grande compagnie. Il est originaire du lac St-Jean où sa famille vit encore.

Après avoir passé une nuit blanche à discuter, Patrick vient me reconduire chez mes parents le lendemain matin. Au moment où j'ouvre la porte pour sortir de son auto, Patrick me prend doucement le bras, m'attire vers lui et m'embrasse. Il me dit :

— J'aimerais beaucoup te revoir. Donne-moi ton numéro de téléphone s'il te plaît.

Je sors un papier et un crayon de mon sac, j'y griffonne mon numéro de téléphone et je lui tends.

Il me dit :

—À très bientôt, ma belle Sophie.

Patrick me rappelle le même après-midi à 16 h 30 et m'annonce qu'il est en vacances pour une semaine. Il me demande :

—Est-ce que tu veux venir souper avec moi au restaurant ce soir ?

Je réponds, un sourire dans la voix :

—Avec plaisir.

—J'irai te chercher dans une heure.

—Parfait à tantôt.

Alors qu'il vient me chercher, je le présente à mes parents qui sont impressionnés de voir que je sors avec un homme sérieux.

Je ne vais chez moi que pour prendre une douche et changer de vêtements. Quelques semaines plus tard, Patrick décide donc de m'inviter à m'installer chez lui en me disant :

—Tu sais, j'ai des garde-robes vides où tu pourras mettre tes vêtements et ça me ferait très plaisir que tu mettes ta brosse à dents à côté de la mienne. Qu'est-ce que tu dirais de venir vivre avec moi.

Enfin quelqu'un m'aime et j'aime aussi Patrick qui m'explique :

—Je veux que tu saches que l'été je suis souvent parti, parce que mon travail m'oblige à voyager et je ne changerai pas de travail, parce que j'aime bien ce que je fais.

Au réveillon de Noël, nous allons chez mes parents à Ste-Rose. Lorsque nous arrivons, je trouve ma mère seule dans la cuisine qui pleure. Je lui demande :

—Qu'est-ce qui se passe ?

Entre deux sanglots, ma mère me répond :

—Ton père est parti, il m'a quittée.

— Quand ?

— Il est parti il y a une heure vivre chez sa blonde.

J'essaie de consoler ma mère en lui disant :

— Au moins là, il a fini de te crier après.

Elle retient ses larmes et me dit :

— Tu as bien raison.

Mes parents décident d'un commun accord de vendre la maison à mon frère Robert. Ma mère se trouve un bel appartement et se fait un nouveau copain. Elle dit à qui veut l'entendre :

— Je suis heureuse comme je ne l'ai jamais été.

Pendant ce temps-là, Patrick et moi vivons l'amour-passion.

Je demande à Patrick :

— Aimerais-tu que je me trouve un boulot pour t'aider à payer ?

Il me répond :

— Non je n'ai pas besoin de plus d'argent, tout ce que je veux c'est que tu sois heureuse.

Au mois de mai, Patrick commence ses voyages à travers le pays, je reste à la maison et le soir je fais la fête toujours au même bar, je ne fume qu'un joint de marijuana et je rentre chez moi à 3 h du matin.

Le jour, je me concentre sur mes études, car si je décide un jour soit de faire un retour aux études soit de faire un retour au travail mon équivalence me sera utile.

23 ANS = 14 ANS

Le 23 juillet 1984, Patrick est à London en Ontario, je fête donc mes 23 ans avec mes nouveaux amis (Alain, Huguette, Pierre, Ted et les frères Jacques). La bière coule à flots et la marijuana est de la partie. Je me sens bien, mais je sais que Patrick n'approuverait pas les fêtes que je fais chez nous.

Avant que Patrick revienne, j'avertis mes amis de ne pas venir chez moi ou même de ne pas me téléphoner. En octobre, c'est le retour de Patrick à la maison, nous fêtons notre premier anniversaire ensemble. C'est aussi pour moi le retour à la vie tranquille la semaine, car les fins de semaine, Patrick et moi buvons beaucoup, mais je ne prends aucune drogue pendant les mois où Patrick est avec moi.

Début novembre, je vais passer mes examens d'équivalence que je réussis de justesse.

Début mai 1985, Patrick se prépare à repartir. J'ai hâte qu'il soit parti, car je l'aime, mais j'ai hâte de retrouver la sensation que la drogue me procure. Je me sens comme une adolescente pour qui les vacances arrivent.

Ça y est, il est parti ! Je peux enfin faire la fête à mon goût soit sept jours par semaine. Je retourne voir mes amis et Huguette au bar qui m'accueille en disant :

— Enfin l'été est arrivé ! Sophie est sortie de sa tanière.

Je souris à Huguette et je lui réponds :

— *Party time* !!

24 ANS = 15 ANS

Le matin du 24 juillet 1985, je me réveille, je me lève et je vais voir si l'auto est dans le stationnement, car je n'ai aucun souvenir de la veille et encore moins de comment je suis revenue. J'ai dû fêter ma fête un peu trop fort. Heureusement, l'auto est là, elle est stationnée de travers, mais elle est là. Je ris de la situation et je vais me chercher une bière dans le frigo pour me remettre.

Patrick arrive au début d'octobre, je redeviens la femme modèle la semaine ne buvant que quelques bières à la maison, les fins de semaine deviennent des beuveries autant pour Patrick que pour moi. Nous allons passer le temps des Fêtes chez ses parents et je comprends enfin pourquoi Patrick a mis autant de temps avant de me présenter à ses parents : sa mère décide pour lui ce qui est bon pour lui et qui ne l'est pas. Elle a décidé que je ne suis pas bonne pour son garçon et elle ne se gêne pas pour lui dire alors que je suis dans le sous-sol (où nous couchons) de leur maison. Le lendemain de notre arrivée alors que Patrick est juste au-dessus avec ses parents, j'entends clairement sa mère dire :

— Ce n'est pas une fille pour toi. Tu mérites beaucoup mieux que cela. Elle a l'air d'une enfant. Tu vas faire quoi avec une fille qui ne fait rien dans la vie ? Ça ne va t'attirer que des problèmes.

J'attends Patrick au sous-sol, je me sens encore une fois rejetée par une femme qui ne me connaît même pas. Lorsque Patrick arrive enfin, je lui dis :

— Je ne veux pas rester ici, tu vois bien que ta mère ne veut rien savoir de moi.

Patrick me répond :

— J'emmènerais la reine qu'elle ne serait pas contente. Alors, soyons plus fins qu'elle et restons en lui montrant que nous nous aimons. Elle doit comprendre que c'est ma vie et non la sienne.

Déçue, je lui réponds :

— Je reste parce que je t'aime.

Sa mère semble alcoolique, car elle a toujours un verre à la main, mais moi j'essaie de contrôler ma consommation d'alcool pour faire bonne figure. La veille du Jour de l'AN, alors que nous sommes en visite chez une de ses tantes, je constate que tout le monde est saoul et je décide que j'en ai marre de ne pas boire donc je me saoule moi aussi. Le lendemain matin en me réveillant j'entends encore sa mère qui dit :

— Tu vois bien qu'elle n'a pas d'allure, en plus c'est une alcoolique. Ça ne me surprendrait pas qu'elle se drogue en plus.

J'en ai assez entendu, je monte et devant ses parents je dis à Patrick :

— Là c'est assez ! Tu t'en viens avec moi ou je prends l'autobus ?

Patrick me regarde et dit :

— Oui tu as raison, c'est assez. Allons ramasser nos affaires, nous partons.

De retour à Laval-Ouest, nous reprenons notre vie commune et à l'aide de l'alcool, nous oublions le mauvais voyage que nous avons fait au lac St-Jean.

Après les vacances des Fêtes, Patrick retourne au travail au bureau et nous reprenons notre vie normale, c'est-à-dire : tranquille la semaine et beuverie à la maison les fins de semaine.

Mai 1986, Patrick est reparti pour ses voyages tandis que je m'enfonce de plus en plus dans l'alcool et la drogue. Je recommence à prendre de la coke. Chez nous, c'est la fête tous les soirs avec mes amis.

25 ANS = 16 ANS

Début septembre 1986, il est 3 h du matin, je ramasse les bouteilles vides de la soirée qui vient de finir. Tout le monde est parti sauf mon ami Ted qui est encore trop saoul pour conduire sa moto. Il me demande :

— Sais-tu ce que j'ai fait hier ?

Intriguée, je demande :

— Non, qu'est-ce que tu as fait ?

Ted me raconte :

— J'ai raclé les feuilles sur le terrain chez nous et j'ai planté un bulbe de tulipe sur le terrain devant la maison de mes parents. Si mes calculs sont bons, la tulipe devrait sortir pour la fête des Mères.

Je l'écoute et il continue :

— J'ai l'intention de me suicider cette année, je ne sais pas quand encore, mais à la fête des Mères l'an prochain ma mère aura sa fleur.

Il se met à rire, je ris avec lui et en riant je lui dis :

— Tu viendras me le dire quand tu le feras.

Il se met à rire encore plus. Et il dit :

— OK.

Je reprends mon sérieux et lui demande :

— C'était une blague hein ?

Ted me répond :

— Ben oui c'est une blague. OK, j'ai assez dit de niaiseries, j'y vais.

Il se lève, je le regarde et je lui demande :

— Tu es certain que c'était une blague ?

— Ben oui, voyons ! Inquiète-toi pas.

Il passe la porte en me disant :

— Salut, ma chum.

Et il part chez lui.

Après un été rempli de drogue et d'alcool en octobre 1986, Patrick revient à la maison. Il change d'auto et s'achète une Thunderbird 1987 grise. Il met sa maison à vendre, parce que dit-il :

— C'est beaucoup trop grand pour nous deux et l'argent ne pousse pas dans les arbres.

C'est la première fois que j'entends Patrick parler d'argent. J'ai toujours pensé qu'il en avait beaucoup, mais je me rends tout à coup compte qu'il en manque.

Je décide de m'inscrire à un collège d'informatique afin de devenir programmeur-analyste. Mon cours commencera en juillet 1987. En attendant, je cherche un boulot pour au moins payer mes dépenses.

Je trouve un travail de commis de dépanneur chez Couche-Tard, je suis commis de nuit. Comme toujours, je ne dis pas à mon employeur que j'ai un casier judiciaire, car je sais très bien que s'il l'avait su il ne m'aurait pas embauchée. Comme tout finit par se savoir, six mois plus tard, il me montre la porte.

Le premier décembre 1986, Patrick vend sa maison. Nous déménageons dans un quatre pièces et demie à Ste-Rose sur le bord de

l'eau. Le 20 décembre, j'apprends à Patrick que je suis enceinte, nous sommes contents. À partir du jour où j'apprends que je suis enceinte, je ne consomme ni alcool ni drogue. Nous décidons d'aller passer le temps des Fêtes dans la famille de Patrick au lac St-Jean malgré l'accueil que j'avais eu l'année passée. Patrick me dit :

— Là, ils n'auront pas le choix de t'accepter avec un bébé qui s'en vient. Nous reviendrons quand tu voudras.

Après une longue route, nous arrivons chez les parents de Patrick qui nous accueillent gentiment. Une fois assis au salon, Patrick annonce à ses parents avec le sourire :

— Je serai bientôt papa.

Les parents de Patrick semblent choqués, mais nous félicitent tout de même.

Le lendemain alors que Patrick est parti faire des courses avec son père, sa mère me demande de l'aider à déplacer des meubles lourds. Étant forte de nature, j'accepte, ignorant que cela pourrait nuire à ma grossesse.

Lorsque Patrick revient avec son père alors que je suis au sous-sol, j'entends sa mère en haut qui lui dit :

— Si tu penses que je vais devenir grand-mère à mon âge, tu te trompes. Je lui ai fait déplacer des meubles tantôt, elle devrait avoir assez forcé pour faire une fausse couche.

Je suis sous le choc après avoir entendu une telle déclaration venant d'une femme qui travaille dans un hôpital. Patrick aussi est sous le choc et annonce à sa mère :

— Comment peux-tu être aussi méchante et égoïste ? Je me rends compte que peu importe ce que je fais, ce n'est pas bien. J'en ai assez. Nous partons.

Patrick descend me rejoindre au sous-sol et me dit alors que je suis en larmes :

— Viens, nous rentrons chez nous.

Trente minutes plus tard, nous sommes sur le chemin du retour. Deux jours plus tard, je vais à la toilette et j'évacue ce qui semble un mini fœtus. Nous allons à l'hôpital où je subis un curetage et le médecin me retourne chez moi.

Je suis peinée d'avoir perdu mon bébé et Patrick l'est tout autant. Deux semaines plus tard, j'ai de grosses crampes dans le ventre et je saigne abondamment. Croyant que ce n'est pas normal, nous retournons à l'hôpital où je passe une échographie qui révèle que j'étais enceinte de jumeaux et que l'autre fœtus s'est logé dans ma trompe. Je fais une grossesse ectopique et le médecin doit m'opérer d'urgence.

Dans la salle de réveil, alors que j'ouvre les yeux, le médecin est à côté de moi et me dit :

— Ne bouge surtout pas, j'ai dû essayer de réparer ton autre trompe qui semblait obstruée et pour qu'elle recolle bien en place tu dois absolument rester couchée sans bouger deux heures encore.

Je suis sous le choc, mais je ne bouge pas. Le lendemain matin le médecin vient m'expliquer que je ne pourrai probablement plus avoir d'enfant et me retourne chez moi. Je suis plus démoralisée que jamais, moi qui rêvais d'avoir des jumeaux je viens de les perdre et probablement que jamais je n'aurai d'enfant.

Jusqu'au printemps, sans que personne ne le sache, je sombre de plus en plus dans la dépression. Lorsque je suis seule chez moi, je regarde la télé et je pleure pour des riens, mais lorsque Patrick arrive j'essaie de paraître forte et de ne rien montrer de mes états d'âme.

À la mi-mars, Patrick repart pour ses voyages. Pour oublier les mois difficiles que je viens de passer, je recommence à consommer alcool, marijuana et cocaïne avec mes amis d'été. Pour me payer ma drogue,

je fais la collecte auprès des gens qui ne payent pas leur dû auprès de mon fournisseur de cocaïne qui lui me fournit un revolver, je suis aussi portière (*doorman*) à temps partiel dans un club de danseuses et j'ai aussi pris la conciergerie de l'immeuble où nous habitons. Je ramasse les loyers, je m'occupe de l'entretien et je peinture les appartements lorsque les locataires partent.

Le 12 avril, je suis seule chez moi, je suis à laver la vaisselle que j'ai utilisée pour mon dîner quand la lumière de la cuisine s'allume toute seule. Je vais l'éteindre en me demandant comment cela a pu arriver. Dix minutes plus tard, le téléphone sonne, je réponds :

—Allo !

C'est mon amie Huguette en pleurs qui m'annonce :

—Ted est mort.

J'ai de gros frissons qui traversent mon corps et je dis :

—Quoi ?

Elle me répète :

—Ted est mort, il s'est suicidé. Je vais chez ses parents, viens-tu avec moi ?

—Oui, je viens te chercher chez toi.

Je me sens coupable et je suis sous le choc. Je me dis que c'est impossible de planifier un suicide à aussi long terme.

Je vais chercher Huguette et nous faisons le trajet en silence. Arrivées chez ses parents, nous entrons dans la maison où règne une tristesse que j'ai peine à supporter. Ses parents sont sous le choc, car ils viennent de finir de ramasser les bouts de cervelle de Ted qui s'était enfermé dans une garde-robe pour se tirer une balle de carabine de calibre douze dans la bouche. Les paroles que son père prononce sont pénibles à entendre, il dit :

— Lorsque j'ai appelé l'ambulance pour qu'ils viennent, il m'a demandé s'il respirait encore, je lui ai dit non. Il m'a dit : donnez-lui le bouche-à-bouche. J'ai regardé et je leur ai dit : il n'y a plus de bouche.

Incapable d'en supporter plus, je sors dehors, je m'assois sur les marches de la galerie et je pleure.

À l'enterrement, Huguette a composé un mot d'adieu pour notre ami très cher et c'est moi qui suis chargée de le lire.

Au début de juin, je rencontre la mère de Ted dans un stationnement par hasard, je prends de ses nouvelles et elle me répond :

— Nous prenons ça un jour à la fois, mais il y a une chose qui m'intrigue. Le matin de la fête des Mères lorsque j'ai regardé dehors, il y avait une tulipe sur mon terrain et je n'ai jamais planté de tulipe. Je pense que mon Ted est avec nous à sa façon.

Je lui réponds :

— Je ne comprends pas pourquoi il a fait ça.

Elle me dit :

— Nous ne saurons jamais. Prends soin de toi.

Je la regarde s'éloigner et je réalise que Ted avait tout planifié. Je m'en veux tellement de ne pas l'avoir pris au sérieux. Ce soir-là je noie ma peine dans le cognac.

26 ANS = 17 ANS

Ca y est, mes cours pour devenir programmeur-analyste sont commencés et je les prends sérieusement, car j'aime ce que j'y apprends, les ordinateurs me fascinent et me permettent d'oublier les difficultés passées. Pendant un an, j'étudie ne fumant que de la marijuana à l'occasion. À la fin du cours, je vais faire mon stage dans une compagnie à Montréal. Ma mission est d'analyser les besoins de l'entreprise, de faire des programmes afin de gérer l'entreprise et de former les employés à utiliser les applications sur l'ordinateur.

Mon stage a été un succès. Je suis maintenant à la recherche d'un emploi dans mon domaine.

27 ANS = 18 ANS

Après deux mois de recherche d'emploi, une grosse compagnie de consultant en informatique me convoque pour une entrevue.

Je me regarde dans le miroir avant de partir pour l'entrevue et j'y vois une sérieuse femme d'affaires (je porte une jupe, un tailleur bleu et des souliers à talons hauts). Lors de l'entrevue, je suis bombardée de questions, mais je garde mon calme et je réussis mon entrevue.

Une semaine plus tard, je commence à travailler pour une des plus grosses entreprises du Québec. Je gagne des salaires faramineux et tout semble bien aller.

Patrick ayant besoin de son auto l'hiver pour se rendre au bureau, je décide de m'acheter ma voiture : une Firebird 1988 noire.

J'ai l'impression que tout m'est permis. Au printemps, je recommence à consommer de la coke puis je passe au crack. En seulement quelques mois, je deviens accro et paranoïaque. Mes amis voyant que je m'enfoncé essaient de me ramener à la raison, mais n'y arrivent pas et je ne leur donne plus de mes nouvelles. Je fréquente un crack house et les gens qui s'y tiennent.

Patrick revient de ses voyages en octobre et j'essaie de lui cacher ma nouvelle vie, mais j'en suis incapable. Je vais travailler complètement gelée, je fume même du crack dans la salle de toilette au bureau. Après avoir saboté le système d'ordinateurs (étant trop gelée), mon patron constate que j'ai un gros problème de drogue et me montre la porte.

Incapable de dire à Patrick que j'ai perdu mon boulot, je pars chaque matin pour faire la fête. Je dois trois mille dollars de drogue à mon fournisseur et je sais comment il traite les gens qui ne payent pas, ayant moi-même travaillé pour lui sur la collecte.

Un soir de janvier 1989 un homme vient frapper à la porte. En panique, je dis à Patrick :

— N'ouvre pas.

Il regarde par « l'œil magique » et me demande :

— C'est qui ?

J'avoue à Patrick :

— Je n'ai plus de travail, je prends de la drogue et je dois trois mille dollars à mon fournisseur. C'est sûrement lui qui envoie quelqu'un pour se faire payer.

Patrick est découragé, il me demande :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Toujours en panique, je ramasse des vêtements que je fourre dans une valise en lui disant :

— Je vais attendre qu'il parte et lorsqu'il sera parti, je pars le plus loin possible.

— Où iras-tu ?

— Je ne sais pas, je t'appellerai pour te le dire, lorsque je serai arrivée à destination.

L'homme est parti, je prends ma valise et cours à mon auto. Je réalise que je n'ai pas d'argent, seulement ma carte de crédit, je fais donc un arrêt au guichet bancaire pour y prendre le maigre cinq cents dollars qui me reste. Telle une vraie paranoïaque, avant de sortir de l'auto je regarde si on me surveille, je ne vois personne, je cours au guichet sortir

l'argent et retourne en courant dans mon auto. Je suis tellement prise de panique que je décide de rouler vers le sud sans m'arrêter. Lorsque j'arrête enfin, je suis à Pompano Beach, Floride. Je stationne ma voiture sur un stationnement au bord de la mer et je m'endors.

Au petit matin je me réveille en sueur, le soleil plombant dans l'auto. Je sors de l'auto et j'aperçois au loin ce qui semble des douches en plein air sur la plage. J'ai roulé pendant trente-six heures et j'ai grandement besoin d'une douche. J'attrape un savon dans ma valise et vais prendre une douche en sous-vêtements sur la plage déserte à cette heure matinale.

J'ai peine à croire que je suis rendue à Pompano Beach. Je constate dans quelle situation pitoyable je suis rendue. J'ai honte et donc pour oublier, je trouve un *liquor store* et je vais acheter une bouteille de rhum que je bois pur. Une fois de plus, je perds la carte. Je me réveille le lendemain dans mon auto toujours à la même place, au bord de la mer.

Je marche sur *Ocean boulevard*, je dois trouver une solution à mon problème d'argent et vite. Je passe devant un bar et un gars m'offre de la cocaïne, je lui réponds :

— Peut-être plus tard.

Je continue à marcher. Lorsque je vois un téléphone public, je décide d'appeler l'enquêteur Mario Fiorini pour lui demander conseil. Je l'appelle à frais virés, ce qu'il accepte. Au téléphone, je lui dis où je suis rendue et je lui explique pourquoi.

Mario me dit :

— Tu aurais dû me le dire avant, j'aurais peut-être pu t'aider, mais là tu es à l'autre bout du monde.

Je dis à Mario :

— Je me rends compte de ce que la maudite drogue a fait comme ravage dans ma vie et je commence à penser comme toi : c'est de la merde et les gens qui la vendent devraient tous être en prison.

Mario me dit :

— Tu sais qu'aux États-Unis ils payent pour des informations.

Je réponds :

— Je ne connais personne ici.

Mario me dit :

— Comme je te connais dans peu de temps, tu connaîtras les vendeurs de la place.

— Il y en a déjà un qui m'en a offert.

Mario rit au bout du téléphone et me dit :

— Fais attention ma grande, aux États-Unis tu n'es pas chez vous et les lois sont différentes.

Je salue Mario en lui promettant d'être prudente.

J'ai le désir sincère de lâcher la drogue, mais on dirait que je l'attire. Les gens qui m'approchent veulent m'en vendre. Il me reste peu d'argent, mais c'est plus fort que moi et j'achète un gramme de coke du gars qui m'en a offert plus tôt.

Au moment où je finis la transaction avec le gars, un homme dans la trentaine, de 1,89 mètre et mince m'approche en français pour me demander si elle est bonne. Je lui réponds :

— Je ne sais pas, je vais le savoir bientôt, parce que je vais m'en faire une ligne.

Il me répond :

— Attends-moi, je vais en acheter et je viens avec toi pour y goûter si tu veux.

Je l'attends et nous marchons ensemble jusqu'à mon auto. Il se présente :

— Moi c'est Phil de Senneterre. Je cherche la meilleure coke possible pour ramener chez nous.

— Combien tu en veux ?

— Trois ou quatre kilos.

— Si je trouve, où je peux te rejoindre ?

Phil me donne son numéro de téléphone sur un papier qui était déjà préparé.

Nous arrivons à l'auto et y entrons. Je prépare les lignes de coke, nous faisons chacun notre ligne et Phil me dit :

— Elle est bonne, mais je cherche pas mal plus pure que ça. Je vais devoir continuer de chercher.

Je lui réponds :

— Je chercherai pour toi de mon côté.

En sortant de l'auto, Phil me dit :

— Ça m'aiderait beaucoup si tu trouvais. J'espère avoir de tes nouvelles. Salut.

Je sors de mon auto alors que Phil disparaît plus loin sur le boulevard, je vais m'asseoir dans le sable sur la plage, je regarde la mer en pensant :

« Si je suis ici aujourd'hui, c'est à cause de mon problème de drogue, mais si j'ai un problème de drogue c'est parce qu'il y a des gars comme Phil qui entrent cette maudite drogue au Canada et qui en vendent à de jeunes enfants. »

Je décide donc de faire quelque chose de bien pour la société et tant mieux si ça paye, l'argent sera bienvenu.

Après avoir fumé une cigarette, je retourne à ma voiture et je vais me promener dans les rues, question de m'éloigner pour pouvoir contacter la police en toute discrétion. Ayant aperçu une cabine téléphonique

à l'entrée d'un parc, je m'arrête et je sors de l'auto. Dans la cabine téléphonique, je cherche dans l'annuaire qui s'y trouve le numéro de téléphone de la police locale. Une fois trouvé, je compose le numéro et je dis en anglais à la première personne qui me répond :

— J'ai des informations pour vous, il y a un Canadien qui cherche trois ou quatre kilos de cocaïne pour ramener au Canada. Est-ce possible que je rencontre quelqu'un ?

La dame au bout de la ligne me fait patienter deux minutes et c'est un homme qui reprend la ligne en me disant :

— Nous sommes intéressés à te rencontrer, où peut-on se voir ?

— Je suis à Highlands Park dans le stationnement, j'ai une Firebird 88 noire et mon nom est Sophie.

L'homme me répond :

— Je serai là dans vingt minutes avec mon partenaire. Je m'appelle Mark, je porte des jeans bleus et un t-shirt bleu rayé blanc, mes cheveux sont courts blonds et je mesure 1,86 mètre et je suis mince. Nous arriverons dans une camionnette bleu marin.

— OK, je vous attends.

Je raccroche et je vais m'asseoir sur le capot de ma voiture pour attendre.

Quinze minutes plus tard deux hommes, se dirigent vers moi et l'un d'eux me demande :

— Sophie ?

Je lui fais un signe affirmatif de la tête et je demande en regardant l'homme au t-shirt bleu rayé blanc :

— Mark ?

—Oui et voici mon collègue Sam. Viens, nous allons marcher dans le parc en jasant.

Je marche entre Mark (1,86 mètre, mince, cheveux blonds coupés à la John Travolta, fraîchement rasé, aux yeux verts) et Sam (2 mètres, mince, longs cheveux cotonnés noirs tombant au milieu du dos avec une raie au centre, yeux bruns presque noirs et portant une longue barbe) et Mark me demande :

—Le gars qui veut de la coke, tu l'as rencontré où ?

—Sur *Ocean boulevard* et nous sommes allés dans ma voiture stationnée plus loin dans le stationnement sur le même boulevard.

—Connais-tu un policier ou quelqu'un au Canada qui peut nous aider à enquêter sur le gars ?

—Oui, Mario Fiorini de la brigade des stupéfiants à Montréal, j'ai déjà travaillé avec lui. En passant, le gars s'appelle Phil et il vient de Senneterre, Québec, Canada, et il veut de la coke la plus pure possible. C'est tout ce que je sais sur lui.

Mark me répond :

—D'accord, nous nous arrangerons pour avoir son nom au complet. Ton Mario, tu as son numéro de téléphone ?

—Oui, 514 792-2216

Mark m'explique :

—OK, nous allons rencontrer Phil avec toi pour la première fois, tu diras que tu nous as rencontrés sur la plage.

Je demande sans vraiment y croire :

—Et ça paye combien ça ?

Si tout fonctionne bien, tu auras deux mille dollars par kilo. S'il achète trois kilos tu auras six mille dollars, mais payés après la transaction.

Je siffle et je dis :

— Wow ! Quand voulez-vous le rencontrer ?

Mark reprend les explications :

— Demain après-midi, nous allons te rencontrer ici et tu l'appelleras devant nous pour prendre un rendez-vous avec lui. Pour aujourd'hui, je vais téléphoner à Mario pour savoir s'il veut nous aider dans l'enquête, ça nous aiderait beaucoup. Et toi, essaie de rester loin de Phil.

— Je n'ai pas beaucoup d'argent, je ne sais pas quoi faire.

Mark me demande :

— Tu restes où ?

— Je suis arrivée il y a deux jours et je dors dans ma voiture.

Mark m'annonce :

— Ce soir tu dormiras au Motel 6 à Pompano Beach. Nous paierons ta chambre jusqu'à ce que la transaction soit faite.

— C'est où ça le Motel 6 ?

Mark me dit :

— Nous allons t'y conduire, suis-nous, parce que je dois aller payer ta chambre pour au moins une semaine.

— OK.

Mark m'ordonne :

— Demain tu viens ici à 15 h 30.

— Pas de problème.

Nous montons chacun dans nos véhicules et je suis la camionnette bleue de Mark jusqu'au Motel 6 à Pompano Beach. Une fois arrivés, Mark me fait signe de rester dans ma voiture et d'attendre, il entre à la

réception du motel, il ressort quelques minutes plus tard, il vient dans ma voiture et me donne la clé en me disant :

—Chambre 238, c'est au deuxième étage, tu vas être tranquille ici. Tiens, voici trente dollars pour manger. Bonne fin de journée, à demain.

—Merci et à demain.

Je descends de ma voiture avec ma valise et je vais m'installer dans la chambre 238. Je suis surprise de voir que ma chambre est face à une belle piscine et lorsque j'entre dans la chambre je suis agréablement surprise de voir que c'est bien et propre.

Je pose ma valise sur le bureau, j'y prends des vêtements propres et je vais prendre une bonne douche. Je me fais venir une pizza et je passe la soirée à regarder la télévision. Durant la soirée, le téléphone de ma chambre sonne. Je suis surprise, mais après hésitation, je réponds :

—Allo ?

Au bout de la ligne, c'est Mark :

—Allo, c'est Mark, je t'appelle pour te dire que j'ai parlé avec Mario et il a accepté de nous aider donc ça va être plus facile de savoir à qui nous aurons affaire.

—Tu m'appelles pour me dire ça ? Tu aurais pu me dire ça demain.

—Je voulais en même temps vérifier que tu étais bien dans ta chambre.

—Comme tu peux le constater, j'y suis.

—OK, on se voit demain. Salut.

—Salut à demain.

Le lendemain après-midi je vais rencontrer Mark et Sam à Highlands Park. Mark me dit :

— Tu vas téléphoner à Phil et tu vas lui dire que tu es avec Sam et qu'il veut le rencontrer pour parler et pour savoir s'il est sérieux.

N'ayant pas encore entendu le son de la voix de Sam, je dis :

— Quoi il parle, lui ?

Sam me répond en souriant :

— Oui je parle, mais seulement lorsque c'est utile.

Mark reprend la parole :

— Tu lui diras que Sam sera avec son chauffeur, parce qu'il ne fait jamais d'affaire sans lui. Nous irons le rencontrer à la même place que tu étais avec lui dans le stationnement sur *Ocean boulevard*, qu'il vienne te rejoindre à ta voiture et toi tu l'amèneras dans notre camionnette pour nous le présenter. S'il est disponible dans une heure, ce sera parfait.

— Sinon ?

Mark me répond :

— Sinon on arrangera une heure selon sa disponibilité.

Je téléphone à Phil qui me répond. Je dis :

— Salut, Phil. C'est moi Sophie.

Phil au bout du fil :

— Allo, Sophie, tu as de bonnes nouvelles pour moi ?

— Possible, c'est à toi de voir. Le gars s'appelle Sam, je l'ai rencontré sur la plage, il veut te rencontrer pour parler et aussi pour savoir si tu es sérieux.

Phil me répond :

— Ben oui je suis sérieux.

— Écoute, tu te souviens où j'étais stationnée hier ?

Phil :

— Oui.

— OK, il veut te rencontrer là, tu viendras me rejoindre là dans mon auto dans une heure.

— Dans une heure, c'est trop serré, je dirais plus dans une heure et demie. Et pourquoi dans ta voiture ?

— Sam veut être certain de ne pas avoir affaire avec la police. Quand il verra que tu es correct, j'irai te le présenter, il ne sera pas loin. Attends, je demande à Sam si c'est bon pour dans une heure et demie.

Je demande à Sam qui me dit :

— OK.

Je reparle dans le téléphone :

— Il dit que c'est correct. Une dernière chose : il sera avec son chauffeur, il paraît qu'il ne sort jamais sans lui.

Phil me dit :

— Pas de problème. Alors on se voit dans une heure et demie. Merci Sophie.

— De rien à tantôt.

Je raccroche et je dis à Sam :

— J'espère que tu as un échantillon de bonne coke, parce qu'il va sûrement vouloir goûter avant d'acheter trois ou quatre kilos.

Sam me répond :

— Il n'aura rien aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est pour voir le gars et savoir s'il est sérieux. De toute façon, je ne vends pas en petite quantité.

Nous nous disons à tantôt, je pars me stationner à la place prévue, je vais m'acheter un bikini dans une boutique et je vais m'asseoir sur la plage.

À l'heure du rendez-vous, Phil entre dans mon auto et me demande :

— Il est où ?

Je regarde dans mon rétroviseur et je lui réponds :

— Tout semble correct, parce qu'il n'est pas parti. Viens, je vais te le présenter.

Nous sortons de ma voiture et Phil me suit jusqu'à la camionnette bleue. Au moment où nous arrivons à côté de la camionnette, la porte latérale glisse et s'ouvre sur Sam qui est assis sur un fauteuil de la camionnette qui, je découvre, est convertie en *camping-car*. Sam nous fait signe d'entrer, nous entrons, la porte se referme derrière nous et je fais les présentations en disant :

— J'ai rencontré Sam à la plage avec son chauffeur Mark. Voici Phil.

Sam demande à Phil :

— Sophie m'a dit que tu cherchais de la bonne coke ?

Phil lui répond :

— Oui c'est ça. Et j'en veux beaucoup.

Sam :

— C'est combien ça beaucoup ? Parce que moi, je ne vends pas en bas d'un kilo.

Phil :

— Ça dépend du prix et de la qualité. Tu vends combien le kilo si j'en achète quatre ?

Sam me regarde et me dit :

—OK, Sophie merci tu peux y aller.

Je les regarde et je dis en me levant :

—Bon, alors passez une belle journée.

Phil me remercie, je sors du *camping-car* et je retourne à ma chambre du Motel 6.

Phil et Sam se rencontrent deux autres fois, une fois pour fournir un échantillon de la marchandise et une autre fois pour fixer la quantité et le prix.

Trois jours plus tard, j'ai la visite de Mark et Sam dans ma chambre de motel. Mark m'annonce :

—Nous avons de bonnes nouvelles pour toi, Phil veut acheter cinq kilos ce qui veut dire que tu auras dix mille dollars.

J'ai les yeux ronds comme des billes et je demande :

—Sérieusement ?

Mark :

—Oui, mais comme je t'ai dit seulement une fois que la transaction sera finie. Et là, nous devons trouver cinq kilos de cocaïne de première qualité, ça devrait prendre une semaine environ.

Sam fouille dans sa poche et en sort trois cents dollars qu'il me tend en disant :

—Tiens en attendant prends ça et essaie de profiter du temps que tu passes ici, mais pas de drogue.

Je réponds à Sam :

—C'est vrai que tu ne parles pas souvent, mais quand tu parles j'aime ça.

Nous nous mettons tous à rire, Mark me dit en partant :

— Nous te donnerons bientôt de nos nouvelles, mais il faut être sage en attendant.

Après une semaine à aller à la plage, au cinéma, au restaurant et à faire de la piscine au motel, je reçois la visite de Sam et de Mark portant un sac sport en nylon rouge qu'il dépose à mes pieds en disant :

— J'ai une bonne nouvelle : c'est ton jour de paye, voici les dix mille dollars comme promis. La mauvaise nouvelle c'est que c'est la dernière nuit que nous payons ton motel. Tu appelleras Mario au Canada pour lui confirmer que la *job* est faite.

Je souris, j'ouvre le sac sport pour y voir qu'il est plein d'argent, je relève la tête et je demande en pointant le sac :

— Ça, c'est dix mille dollars ? Tout à moi ?

Ils se dirigent vers la porte en riant et avant de sortir Sam me dit :

— Oublie pas d'appeler Mario.

Je suis seule dans la chambre avec un sac rempli de billets verts. Je suis euphorique et je me demande où je peux mettre tout ça. Une fois calmée, j'appelle Mario aux frais de la police américaine et je lui annonce que la *job* a été menée à terme. Il me fait entendre les gars qui célèbrent la belle *job* et me dit :

— Je savais, Mark m'a appelé il y a une heure. Bravo, ça c'est une belle *job*, grâce à toi cinq kilos de moins dans les rues ici. Maintenant tu peux payer tes dettes et revenir. Salut et encore une fois les gars tous en chœur : Bravo !

Je raccroche le téléphone, je prends l'annuaire sur le bureau et je cherche l'adresse du Western Union le plus près. Je prends l'adresse en note et je pars avec mon sac de sport chez Western Union.

Je mets cinq mille dollars sur le comptoir face au commis et je demande de l'envoyer à Patrick Grimou à Ste-Rose, Laval, Québec, Canada. Le commis me donne un reçu et je reviens à ma chambre où

j'y passe mon temps entre la piscine et la télévision. Le lendemain matin j'appelle Patrick pour lui dire :

—Allo mon chéri, je t'ai envoyé cinq mille dollars par Western Union. Donc tu vas au Western Union le plus proche avec tes papiers d'identité et ils vont te donner cinq mille dollars. S'il te plaît, va donner trois mille à Serge au bar L'espace. Je m'en viens, je serai là dans deux ou trois jours.

Patrick me dit au bout du fil :

—Merci; en passant c'est fini entre nous.

—Quoi ?

Patrick me répète :

—J'ai dit : Merci; en passant c'est fini entre nous.

Et Patrick raccroche. Je suis sans mot, je viens de lui transférer de l'argent, je ne pense pas qu'il ira payer Serge et il vient de me quitter. J'avais dans la tête de partir pour Laval, mais là toutes mes bonnes résolutions prennent le bord. Je fais mes valises et je pars en direction de Miami. Arrivée à Sunny Isles Beach, je décide de louer une chambre à l'hôtel Newport Beachside au dix-neuvième étage avec vue sur la mer. Je pose mes valises dans la chambre qui est superbe et je retourne à la réception pour y mettre mon argent dans un coffret de sûreté, je garde deux cents dollars et je pars à la recherche de drogue, car je suis triste et je ressens un urgent besoin de geler mes émotions n'ayant jamais su comment faire autrement.

À Miami, les revendeurs de drogue sont au coin des rues donc pas besoin de chercher longtemps pour trouver du crack ou autre chose. J'arrête à un coin de rue et un gars m'offre du *ice*, je demande :

—Est-ce que c'est bon.

Le revendeur :

— Ho oui avec ça tu vas planer, mais attention pas trop en même temps. Ça se fume comme le crack.

— Ça coûte combien ?

Le revendeur :

— Vingt dollars.

Je lui donne vingt dollars que j'ai pris dans ma poche et il me donne un petit sac avec une roche visqueuse et il me dit :

— Passe un bon *trip*.

Je repars en fumant des cigarettes et en prenant soin de bien garder la cendre. J'arrête dans une épicerie acheter du papier d'aluminium et des élastiques, le tout me servira pour ma pipe artisanale. Sans perdre de temps, je retourne à ma chambre d'hôtel, je fabrique ma pipe avec un verre et je prends ma touche. Je décolle, je plane, j'hallucine et j'en perds des grands bouts. Je reprends mes esprits alors que je suis debout sur la rampe de la galerie de ma chambre au dix-neuvième étage. Je descends rapidement de la rampe, j'entre dans la chambre, je prends soin de fermer et barrer la porte-fenêtre et je m'étends sur le lit où je reste à planer pendant deux jours. Lorsque je dégele, je prends une douche et je repars à la recherche de drogue.

Je me rends dans le même secteur où j'ai acheté la dernière fois. Au coin d'une rue, je vois un gars qui semble vendre de la drogue. Je m'arrête et j'achète vingt roches de crack, je n'ai pas le temps de réagir qu'aussitôt que je me retourne pour mettre les roches dans mon sac, des hommes me prennent par les bras et me sortent de ma voiture par la fenêtre. Je fais un vol plané et j'atterris en pleine face sur le gravier au bord de la rue. Un homme me dit :

— Tu es en état d'arrestation pour possession de crack et avec la quantité que tu as achetée nous ajoutons trafic de crack.

Pendant ce temps un autre policier me passe les menottes.

Je suis envoyée dans un fourgon cellulaire qui est plein de droguées comme moi qui se sont fait prendre. Au bout de quelques minutes, un policier monte à l'avant du fourgon, il nous lit nos droits, le fourgon part et nous sommes conduites à un centre de triage en plein air. Il y a de grandes tentes de montées, je passe dans chacune d'elles. Une tente pour donner mes effets personnels et enfiler un habit kaki en coton épais, une pour la photo, une pour les empreintes et je monte dans un autre fourgon cellulaire avec d'autres femmes jusqu'à une prison. Je suis complètement perdue, je me sens dirigée comme dans un troupeau de moutons. Je suis détenue dans une prison quelque part en Floride jusqu'à ma comparution. Le lendemain matin, je suis conduite avec d'autres détenues dans l'édifice d'un palais de justice. Nous sommes entassées comme au palais de justice de Montréal dans une cellule commune. Un gardien vient me chercher et il me conduit dans un petit parloir où un avocat m'attend de l'autre côté de la vitre. Je prends le téléphone accroché au mur et l'avocat me dit :

Bonjour, je suis Me Dermott, c'est moi qui vais te représenter devant le juge. Tu pourras sortir moyennant la caution que le juge va fixer.

Je dis à l'avocat :

— J'ai à peu près cinq mille dollars pour payer ma caution.

Me Dermott me répond :

— Si tu parles de l'argent qui était dans le coffret à l'hôtel, il a été saisi en même temps que ta voiture.

— Quoi ?

— Ici tu es aux États-Unis d'Amérique et lorsque tu es arrêtée avec de la drogue, les policiers saisissent tous tes biens.

Je baisse la tête et je dis :

— Je suis dans la merde.

— Est-ce que tu as de la famille ?

— Au Canada, oui.

— OK, nous allons passer devant le juge et à ton retour en prison tu essayeras de trouver l'argent nécessaire à ta caution.

— Et si je ne le trouve pas ?

— Tu resteras en prison jusqu'à ton procès. Ça peut prendre dix ou onze mois.

Je baisse la tête et je demande :

— Et au procès, il se passera quoi ?

— Tu as acheté du crack d'un policier, donc tu devras plaider coupable et tu peux avoir une sentence qui va jusqu'à 25 ans, parce qu'avec la quantité que tu as achetée, tu es accusée de possession de crack dans le but d'en faire le trafic.

— Non je rêve, je vais me réveiller là.

— J'aurais aimé pour toi que ce soit un mauvais rêve, mais non c'est la réalité. Je te vois devant le juge.

Je passe devant le juge qui fixe ma caution à vingt-cinq mille dollars, il n'y a pas de date de procès de fixée et je suis envoyée à la prison de Pompano Beach.

Le secteur où je suis assignée est fait sur deux étages, il y a vingt cellules de 2,13 mètres par 2,13 mètres. En arrivant devant le secteur dont la devanture est complètement vitrée cela ressemble à une maison de poupée Barbie ouverte, mais à la différence que tout est en béton et que la grande salle commune ne comporte que cinq tables en acier avec bancs moulés aux tables qui sont boulonnées au plancher de béton. Chaque cellule est conçue pour ne recevoir qu'une détenue, mais en ajoutant de minces matelas en styromousse au sol. Toutes sont occupées par deux détenues, et même que certaines en contiennent trois.

Dans cette jungle qu'est la prison de Pompano Beach, je suis toute petite avec mon 1,73 mètre, car là les femmes sont pour la plupart plus grandes et plus grosses que moi. Je suis une blanche dans un monde majoritairement noir.

J'appelle mon frère Robert à Ste-Rose et je lui explique ma mauvaise situation, il me demande :

— Es-tu bien traitée ?

Je lui réponds :

— Je viens juste d'arriver, mais je peux te dire que je suis une des rares blanches ici, je vais rester tranquille, mais s'il vous plaît aidez-moi à sortir d'ici.

Robert me dit :

— Tiens bon nous allons voir ce que nous pouvons faire, c'est beaucoup d'argent vingt-cinq mille dollars. Rappelle-moi demain.

Je raccroche le téléphone alors que la porte du secteur s'ouvre pour distribuer les cabarets du souper. Lors du premier repas que je prends, trois grandes et grosses noires m'entourent et l'une d'elles se sert dans mon cabaret en y prenant la tranche de pain. Je proteste, mais elles me font bien comprendre que je n'ai pas intérêt à rouspéter.

Je partage une cellule avec deux autres détenues, une est sur le lit alors que moi et une autre, nous sommes couchées sur chacun notre mince matelas à même le sol.

Le lendemain j'appelle mon frère pour donner de mes nouvelles, je lui dis :

— Je suis avec une gang de sauvages et j'ai peur. Je me fais prendre ma nourriture.

Mon frère me dit de rester forte.

Cela fait trois jours que je suis en prison à Pompano Beach lorsqu'une gardienne m'appelle pour que j'aille au contrôle. Je me présente devant la porte du secteur, un bouton actionne l'ouverture de la porte et une gardienne me fait signe de sortir du secteur. Aussitôt que je sors du secteur cinq gardiennes (quatre noires et une blanche) m'entourent pendant qu'une me dit :

— Nous t'accusons de voie de fait sur Mary (elle pointe une gardienne noire) avec un couteau au manche blanc et à la lame de dix-huit centimètres. Maintenant tu t'en vas en isolement comme lorsque tu es née (ce qui veut dire nue).

Je regarde la gardienne avec un air perdu et je dis :

— Quoi ?

En guise de réponse, les cinq gardiennes me plaquent contre un mur, me déshabillent, me jettent par terre à plat ventre, me passent les menottes aux pieds et aux mains qu'elles relient ensemble avec une autre paire de menottes. Elles me soulèvent en me prenant par les menottes qui relient mes mains et mes pieds et me transportent ainsi jusqu'à l'isolement. Arrivées dans la cellule d'isolement, elles ne me déposent pas par terre, mais me lâchent sur le sol et je tombe en pleine face. Je fais une chute de trente centimètres, une d'entre elles m'écrase la face contre le sol avec sa bottine d'armée, les autres me crachent dessus et une d'elles me dit :

— Voici ce que nous faisons ici avec les trous de culs canadiens, tu vas voir comment nous allons prendre soin de ton cul canadien-français.

Elles sortent de la cellule d'isolement et me laissent là avec les menottes, je suis attachée comme un poulet la face contre le sol. Sous la pression de mon poids, les menottes se sont resserrées autour de mes poignets et de mes chevilles.

Après deux bonnes heures, deux gardiennes reviennent, l'une d'elles me détache en écrasant encore ma face avec son pied. Une fois que je suis détachée, l'autre me lance un uniforme kaki au visage et me dit :

—Mets ça sur ton cul canadien.

Elles ressortent. Mes mains sont enflées comme des gants de boxe et mes pieds tout autant, tellement la circulation de sang était coupée.

Je m'assois sur la planche d'acier qui me servira de lit et je constate que je suis dans une cellule avec devant vitrée face au poste de contrôle des gardiennes afin qu'elles puissent voir tout ce que je fais même lorsque je vais à la toilette dans ma cellule. La première nuit, je la passe sans oreiller ni couverture et lorsque la gardienne dans le contrôle constate que je me suis assoupie, à l'aide de l'interphone elle me réveille en disant :

—Leblanc, tu dors, réveille-toi.

Donc il est pratiquement impossible pour moi de dormir, car la gardienne ne me donne aucun répit pour dormir. Au matin, le déjeuner est distribué par une détenue blanche à qui je demande :

—S'il te plaît, donne-moi une cigarette.

Elle me répond à voix basse :

—Je n'ai pas le droit de te parler et encore moins de te donner une cigarette, mais tu peux demander aux gardiennes.

Je prends le cabaret qu'elle me glisse sous la porte. Mon cabaret contient deux tranches de pain sec, un café noir infect et un verre d'eau, le tout dans de la vaisselle jetable. Ayant faim, je mange et je bois tout, car dans ma cellule, la seule eau qui s'y trouve est dans la cuvette de la toilette.

Au dîner, une autre détenue m'apporte un cabaret, lorsqu'elle me voit elle me demande :

—Qu'est-ce qui s'est passé avec ton visage et ton oreille ?

N'ayant pas de miroir, je ne comprends pas ce qu'elle veut dire et je lui réponds :

—Je ne sais pas.

Je prends le cabaret qu'elle me glisse sous la porte, il contient un sandwich aux œufs avec pain sec et deux verres d'eau.

En après-midi, ayant mal partout, je mange dans ma cellule de 2,13 mètres et j'essaie d'étirer mes muscles quand ma porte s'ouvre et que trois gardiennes entrent, deux gardiennes me couchent et me tiennent sur la planche d'acier qui me sert de lit alors que la troisième me donne des coups partout sur le corps. Après quelques minutes qui me paraissent une éternité, elles sortent de ma cellule en me lançant au visage une vieille couverture de laine trouée et un petit oreiller.

Je reste assise sur mon lit et je pleure ne comprenant pas ce que j'ai pu faire pour mériter un tel traitement. À l'heure du souper, une détenue me glisse mon cabaret sous la porte, il contient : un bouillon de poulet qui goûte l'eau, une petite cuisse de poulet bouillie avec une tranche de pain sec et deux verres d'eau. Je mange en essayant de me convaincre que je finirai bien par sortir de cet enfer. Après avoir mangé, j'essaie de dormir, mais les gardiennes recommencent leur même manège lorsqu'elles voient que je suis assoupie, j'entends dans l'interphone :

— Réveille Leblanc ! Ce n'est pas l'heure de dormir.

Mais ce n'est jamais l'heure de dormir, car c'est pareil à toute les fois que je m'endors chaque nuit.

J'ai perdu la notion du temps, cela doit faire deux semaines que je suis là, toujours avec le même traitement de coups chaque jour. Ma porte se débarre et une gardienne me dit dans l'interphone d'aller prendre le téléphone qui est plus loin sur un mur. Je me dirige vers le téléphone, je décroche l'acoustique et je dis :

— Allo

Au bout de la ligne, j'entends mon frère qui me demande :

— Comment vas-tu ?

— Très mal, je suis en isolement et je me fais battre. Je n'ai absolument rien fait pour ça.

Mon frère me répond :

— Nous savons que tu es en isolement, parce que nous sommes présentement dans la prison, mais ils ne veulent pas nous laisser te voir. Je suis avec papa. Nous devons retourner au Canada demain, mais nous ne t'abandonnons pas, sois forte. Je te passe papa qui veut te parler.

Je pleure en disant :

— OK, merci.

Mon père me dit :

— Ils ne veulent pas que je te parle longtemps, mais accroche-toi, nous allons essayer de te sortir de là.

Moi en pleurant, je dis à mon père :

— Je m'excuse papa. Je vous en supplie sortez-moi d'ici.

Mon père me dit :

— C'est ce que nous étions venus faire, mais ça ne semble pas possible maintenant. Je dois raccrocher. Bye ma fille.

Je raccroche le téléphone en pleurant et une gardienne vient me conduire à ma cellule. Je lui demande :

— Pourquoi vous n'avez pas laissé ma famille me voir.

Pour toute réponse elle me dit :

— Considère-toi chanceuse de leur avoir parlé.

Je demande :

— Est-ce que je peux prendre une douche ?

La gardienne qui semble adoucie me dit :

— Demain c'est ta journée de douche, la douche c'est une fois par semaine en même temps que ton changement d'uniforme.

Dans la même journée où j'ai pu parler avec mon frère Robert et mon père, les choses changent. Je reste en isolement, mais j'ai enfin droit à un matelas, des draps et une sortie seule dans le secteur d'isolement d'une heure par deux jours et je peux enfin avoir accès au téléphone durant mon heure hors de la cellule. J'ai aussi le droit d'avoir un livre que je ne choisis pas, ce livre c'est : « La constitution des États-Unis d'Amérique ».

J'appelle une fois par semaine mon frère qui constate que ma santé mentale se dégrade de plus en plus. Je pleure, je ris, je divague et je bafouille en parlant.

Mais certaines choses n'ont pas changé. Si je marche dans ma cellule pour me dégourdir les jambes, les gardiennes entrent et me battent et mes nuits restent souvent sans sommeil.

Un jour, d'autres filles sont placées en isolement dans des cellules voisines et une télévision qui est accrochée au mur se met à fonctionner, mais sans le son. Un film de Jésus passe à la télévision, alors je constate que c'est Pâques. Je réalise alors que je suis en isolement depuis deux mois et que personne ne semble pressé de me sortir de là.

Je me couche en position fœtale et je commence à prier :

« Je m'excuse mon Dieu de t'avoir renié lorsque j'étais plus jeune, mais s'il te plaît mon Dieu montre-moi que tu existes et sors-moi de cet enfer, je n'en peux plus. »

Un jour, j'appelle mon frère Robert qui me dit :

— Les choses avancent tranquillement, mais avant papa veut savoir si tu veux vraiment te reprendre en main. Il veut que tu promettes de retourner pour ton procès et que tu promettes d'aller en thérapie lorsque tu arriveras.

En bafouillant et en bégayant, je réponds :

— Je ferai tout ce que vous voudrez, je le jure. Je jure aussi que si je ne sors pas d'ici bientôt, je vais virer folle raide.

—OK. Accroche-toi. Nous faisons tout pour te sortir de là, mais ce n'est pas facile.

—Merci. Je t'aime mon frère. Salut.

Un mois passe alors que je n'ose plus bouger dans ma cellule. Je reste recroquevillée en petite boule sur mon lit, car je me fais toujours battre par les gardiennes au moindre mouvement que je fais. Je sens tranquillement que je perds la raison.

Puis un soir, le téléphone sonne dans le secteur, ma porte de cellule se débarre et une gardienne me dit dans l'interphone :

—Leblanc, va répondre au téléphone.

Je me lève de mon lit comme si j'avais un ressort dans le dos et je m'empresse d'aller répondre :

Allo ?

Au bout du téléphone mon frère Robert me dit :

—Allo, j'ai une bonne nouvelle, tu sors ce soir.

Je jubile au téléphone et je demande :

—Pour vrai ?

Robert me dit :

—Oui, maintenant il faut que tu m'écoutes attentivement. Les deux policiers avec qui tu as travaillé aux États-Unis vont aller te chercher et ils vont te donner un billet d'avion avec des papiers d'identité au nom de Martine Leblanc et ils vont te conduire à l'aéroport. Demain matin, tu prends l'avion et nous t'attendrons à l'aéroport de Dorval demain.

Il fait une pause et continue :

—Lorsque tu vas raccrocher le téléphone, tu retournes dans ta cellule et tu ne dis pas un mot, parce qu'ils n'ont pas encore les papiers.

Aussitôt qu'ils auront les papiers, ils n'auront pas le choix de te laisser sortir. Donc pas un mot.

J'ai peine à croire ce que je viens d'entendre et je dis à mon frère en bégayant :

— Tu viens de me sauver de la folie. Merci beaucoup.

— Tu me remercieras demain et n'oublie pas ta promesse d'aller en thérapie.

— Oui, promis et à demain.

— À demain.

Je raccroche le téléphone, je regarde la gardienne et je retourne dans ma cellule en essayant d'avoir l'air naturel. Je m'étends sur mon lit en attendant que la gardienne m'appelle. Après trente longues minutes, ma porte se débarre enfin et la gardienne me dit d'aller la voir au contrôle.

Je me lève aussi vite que la première fois et me présente à la porte du bureau de contrôle. Elle me fait entrer et me signer des papiers en me disant :

— Tu es chanceuse d'être libérée, si tu n'avais pas été libérée tu serais restée là pour 25 ans. Tu seras libérée seulement lorsque des gens viendront te chercher, parce que c'est la loi après 23 h et là il est 23 h 30.

— Pas de problème, est-ce que je peux avoir mes vêtements et prendre une douche en les attendant ?

La gardienne me répond :

— Non pas de douche et voici tes vêtements.

Elle me donne mon bermuda et mon chandail déchirés lors de l'arrestation en me disant :

— Tu vas te changer dans ta cellule, pas besoin de fermer la porte, tu mets ta literie et ton uniforme devant ta cellule et après tu peux attendre dans le secteur que je t'appelle.

Je vais dans ma cellule, j'enlève draps et couverture que je mets dans le secteur devant ma cellule. J'enlève mon uniforme de prisonnière kaki et j'enfile mon chandail en coton ouaté rose et blanc et mon bermuda rose qui a été déchiré au niveau de la ceinture. Pour le faire tenir, je dois faire un nœud. Je m'assois dans le secteur et j'attends.

Environ une heure plus tard je suis conduite à une porte où Mark m'attend. Je lui fais un sourire qu'il me retourne et nous sortons ensemble de cette prison infernale. Mark me fait monter à l'arrière de la camionnette par la porte latérale. Aussitôt que Mark prend place au volant, Sam se retourne et me tend une bière bien froide en me disant :

— Nous avons pensé te faire plaisir pour fêter ta sortie.

Avec la larme à l'œil, je prends la bière en disant :

— Merci beaucoup les gars.

Pendant que je prends une gorgée, Sam me demande :

— Ta famille m'a dit que tu reviendras pour le procès, c'est bien vrai ?

— Oui, j'ai promis.

Sam me regarde et me dit :

— J'espère sinon Mark et moi, nous sommes dans le trouble.

— Ne vous inquiétez pas je reviendrai... Vous n'auriez pas des cigarettes ?

Sam dit à Mark :

— Nous avons oublié les cigarettes, arrête au prochain dépanneur.

Aussitôt dit aussitôt fait, Mark s'arrête et descend m'acheter un paquet de cigarettes. Sam me dit :

— Essaie de boire ta bière plus vite, parce que nous serons bientôt à l'aéroport.

Mark revient au volant et me donne un paquet de Marlboro, j'ouvre le paquet et j'allume une cigarette. Cela fait tellement longtemps que je n'ai pas bu de bière et fumé une cigarette que la tête me tourne quelques instants.

Cinq minutes plus tard, nous arrivons devant l'aéroport. Sam me donne les papiers d'identification et le billet d'avion en me disant :

— Maintenant ton nom est Martine Leblanc, ton avion est à 7 h demain matin avec American Airlines. Prends soin de toi et n'oublie pas de revenir à ton procès.

Je prends une gorgée de ma bière et il ajoute :

— La bière reste ici.

Je lui donne ma bouteille de bière et je dis :

— Merci beaucoup les gars.

Je sors de la camionnette, je finis de fumer ma cigarette devant l'aéroport qui semble désert et j'entre. L'aéroport est désert de voyageurs, mais il y a des policiers partout. Je suis nerveuse, mais je n'ai pas d'autre choix que d'attendre que la nuit passe pour prendre l'avion à 7 h du matin. Je vais à la salle de toilette, j'essaie de me rafraîchir, mais peine perdue, mes vêtements sont sales et déchirés. L'image que je vois dans le miroir est pitoyable. N'ayant pas de peigne j'accroche mon oreille en essayant de placer mes cheveux avec de l'eau et je constate qu'elle est noire. Avec mes cheveux longs, je la cache et je ressors de la salle de toilette. Je passe la nuit à errer tranquillement dans l'aéroport en cachant du mieux possible ma nervosité.

Enfin je suis dans l'avion, mais je sens tellement fort que je demande à l'hôtesse une couverture pour masquer mon odeur et du même coup cacher mes tremblements qui sont devenus incontrôlables tant la nervosité est intense. Une fois l'avion décollé, je réussis à m'endormir.

À mon réveil, l'avion touche la piste d'atterrissage, je pense que c'est enfin fini et j'ai hâte de prendre une bonne douche. Je sors de l'avion en suivant la foule, je n'ai pas de bagage donc je me dirige directement vers la sortie et je constate que je dois passer à la douane. Ayant l'air le plus naturel possible je m'approche du douanier qui me demande :

— D'où venez-vous ?

Je bafouille :

— Orlando

Le douanier :

— Vous y étiez depuis combien de temps ?

— Quatre mois.

Le douanier :

— Vous n'êtes pas très bronzée. Pourquoi ?

— J'étais chez ma tante et j'ai été malade tout le temps, mais là je vais mieux.

Le douanier dit enfin :

— OK, merci. Bonne journée.

— Merci. Bonne journée à vous aussi.

Je me sens comme si on avait retiré mille kilos de sur mes épaules. Je me dirige vers une porte qui s'ouvre devant moi et je vois enfin mon frère et mon père qui sont là à m'attendre. Je pose lourdement un pied après l'autre en franchissant la porte et je dis en pleurant :

— Enfin au Canada.

Les gens me regardent de haut et se demandent quelle sorte de spécimen je suis, mais je n'en ai rien à foutre, tout ce que je veux c'est me laver et manger.

Je saute dans les bras de mon père qui essaie de me calmer en me disant :

— Arrête de pleurer, tout le monde nous regarde.

Je ravale mes larmes et il ajoute :

— Viens, nous allons sortir d'ici, parce que tu empestes la place avec ton odeur.

J'embrasse mon frère Robert sur les joues en lui bafouillant :

— Allo, tu ne peux pas t'imaginer à quel point je suis contente de te voir. Merci pour tout.

Robert me répond :

— Moi aussi, je suis content de te voir. Viens, tu as besoin d'une bonne douche.

— Certainement, une bonne douche. Ça fait une semaine que je n'en ai pas pris.

Je suis en silence, mon père et mon frère qui marchent devant. Lorsque nous sommes arrivés à l'auto dans le stationnement, mon père me regarde attentivement et me demande :

— Pourquoi ton oreille est noire ?

— C'est dû aux coups que j'ai reçus.

Robert m'offre une cigarette en me disant :

— Une bonne Canadienne ?

— Ho oui ! Une bonne cigarette et une Canadienne en plus.

Je suis tellement heureuse d'être enfin de retour que j'en pleure comme un bébé. En parlant, je me rends compte que je bafouille sur chaque phrase, mais je me dis que cela reviendra à la normale. Cela doit être dû au choc post-traumatique.

En route vers sa maison, Robert m'explique :

— Là, nous allons chez moi, parce que tes vêtements y sont. Nous en reparlerons plus tard. Après ta douche, nous irons manger et nous discuterons de ce qui va se passer.

Je réponds :

— Pas de problème.

Je vais dans la salle de bain avec un ensemble de jogging propre que Robert m'a prêté et j'enlève mes vêtements déchirés et sales. Je me regarde dans le grand miroir, c'est la première fois que je vois mon corps amaigri et couvert de bleus. J'en ai partout : sur le dos, les côtes, les bras, les jambes. Je constate mieux le piteux état de mon oreille. Après une bonne douche chaude de quarante minutes, j'enfile l'ensemble de jogging, je sors de la salle de bain qui est remplie de vapeur et je vais m'asseoir à table dans la cuisine où mon père, mon frère Robert et son épouse Marie m'attendent. Robert m'annonce :

— Nous avons commandé une pizza, parce que nous avons pensé que tu serais trop fatiguée pour sortir et nous devons aussi parler de ce qui va se passer.

Je réponds :

— Pas de problème.

Robert commence par m'expliquer :

— Patrick est venu mener tout ce qui t'appartient dans de gros sacs à poubelles verts qui sont ici dans le sous-sol. Donc, ne sois pas trop surprise si tout est pêle-mêle. Tu iras voir ça plus tard.

Je hoche la tête pour montrer mon accord et il continue :

— Pour quelques jours, tu vas prendre du repos ici. Tu dormiras sur le sofa dans le salon. Tu es toujours d'accord pour aller faire une thérapie ?

— Oui.

Robert continue :

— Plus tard ou demain, tu appelleras à la maison de thérapie pour demander des informations pour y être admise.

— OK, je ferai ça demain, parce que pour aujourd'hui avec toutes les émotions que je viens de vivre j'en ai assez.

Mon père me demande :

— Tu étais traitée comment là-bas ? Tu as beaucoup maigri.

J'explique les conditions de détention :

— J'avais droit à un café infect et deux rôties froides et sèches le matin, deux verres d'eau. Un sandwich et deux verres d'eau le midi. Une petite portion d'un repas chaud et une tranche de pain sec le soir au souper. J'étais battue tous les jours, je viens juste de mieux voir mon oreille noire dans le miroir de la salle de bain, je viens aussi de découvrir les bleus que j'ai partout sur le corps. J'en ai sur les cuisses, sur les jambes, sur les côtes, dans le dos et sur les bras.

Je lève les manches de mon chandail pour montrer les bleus sur mes bras puis je lève mon chandail pour montrer les bleus que j'ai sur les côtes et dans le dos.

Je continue :

— Lorsque j'ai été relâchée, la gardienne m'a dit que j'étais chanceuse de partir. Elle m'a dit que si j'étais restée, j'aurais passé tout mon temps là dans les mêmes conditions.

Mon père me demande :

— Mais qu'est-ce que tu as fait pour mériter ça ?

— Rien, papa, je pense qu'ils n'aiment pas les Canadiennes et encore moins les Canadiennes-Françaises.

Mon père me dit :

— Je ne veux pas que tu retournes là-bas.

J'éclate en sanglots et je dis :

— J'ai promis que j'y retournerais. Je tiendrai ma promesse.

Mon père me dit :

— Oublie ta promesse, il n'est pas question que tu retournes là.

Je les regarde, la larme à l'œil et je dis :

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis contente d'être ici avec vous.

La pizza arrive, Robert me sert deux pointes avec un coca-cola et en silence je dévore la première pointe. Mon père me regarde et dit en souriant :

— Nous pouvons voir que tu avais faim.

Sans m'arrêter de manger, je souris et hoche la tête pour affirmer son dire.

Mon père reprend :

— Prends au moins le temps d'y goûter, ça fait sûrement longtemps que tu n'as pas mangé quelque chose d'aussi bon.

Je prends une gorgée de mon breuvage et je lui réponds :

— Oui, tu as raison. J'ai même mangé des choses tellement dégoûtantes que je ne savais même pas c'était quoi.

Plus tranquillement, je savoure ma pizza en silence avec le sourire aux lèvres.

Après le repas, mon frère me donne un paquet de cigarettes en me disant :

— Allume-toi z'en une et savoure-la parce qu'après tu dois aller fouiller dans les sacs en bas pour te trouver des vêtements.

Je savoure ma cigarette, puis je demande à Robert :

— Il faut vraiment que je fasse ça aujourd'hui ?

— Tu n'as pas le choix si tu veux des vêtements, tout est là.

Je soupire en éteignant ma cigarette et je dis :

— Bon, puisqu'il le faut, autant en finir tout de suite.

Je me lève, je descends les escaliers qui mènent à la cave, Robert me suit. Une fois que nous sommes rendus en bas, il m'indique une vingtaine de grands sacs à poubelle verts remplis et me dit :

— Voilà, tous ces sacs-là sont à toi, bonne chance.

Robert remonte, je regarde les sacs et tout à coup, je réalise que tout ce que j'ai est le contenu de ces sacs à poubelle. J'ai le cœur gros en réalisant qu'avec la drogue, j'ai perdu l'homme que j'aimais, j'ai gâché ma carrière en informatique et j'ai tout perdu.

En larmes, je fouille dans ces sacs pour trouver des vêtements, tout est pêle-mêle : il y a mes livres d'informatique, mes photos, mon vieil ordinateur (portable), des bibelots. Je mets beaucoup de temps avant d'y trouver mes vêtements. Au bout de trente minutes, Robert vient me rejoindre pour voir où j'en suis rendue, il me trouve en larmes à essayer de mettre de l'ordre dans ce bordel. Il me dit :

— Je me doute que ce n'est pas facile, mais pour aujourd'hui prend juste ce que tu as besoin, tu feras le reste un autre jour.

Il m'aide à prendre des vêtements et à refermer les sacs. Les bras changés de vêtements, nous remontons à la cuisine où papa est toujours assis. J'éclate en sanglots et je dis :

— Avec la maudite drogue, j'ai tout gâché.

Mon père ajoute :

— Et tu nous as fait passer beaucoup de nuits blanches.

En pleurant comme un enfant, je baisse la tête et sincèrement je dis :

— Je m'excuse, c'est fini là, je ne toucherai plus à cette cochonnerie-là. Promis.

Papa me dit sévèrement :

— J'espère parce que la prochaine fois tu t'arrangeras avec tes troubles.

Je reprends mes sens et j'affirme :

— Il n'y aura pas de prochaine fois.

Robert voyant que mon père s'apprête à me sermonner dit :

— Bon, bon, c'est assez d'émotions pour aujourd'hui. Papa, tu vas aller te reposer chez vous et nous on s'occupe des démarches à faire pour la maison de thérapie. Hein Sophie ?

— Oui, je m'occupe de ça.

Mon père se lève, je vais l'embrasser sur les joues et je lui dis :

— Merci, papa, pour tout ce que tu as fait, je m'excuse et je te promets de devenir une bonne fille.

Mon père me regarde et répond :

— Oui, t'es mieux de faire comme du monde.

Aussitôt mon père sorti, Robert me demande :

— C'est quoi le plan maintenant ?

Je réponds :

— Le plan, c'est comme nous avons discuté, je vais aller en thérapie pour me reprendre en main. C'est quoi le numéro de la maison de thérapie ?

Robert me pointe le journal encore ouvert à la page de l'annonce de la maison de thérapie et me dit :

— Il est là.

Je prends le journal, je me dirige vers le téléphone accroché sur le mur de la cuisine, je décroche l'acoustique et je compose le numéro.

Une voix de femme me répond :

— Maison Vie Nouvelle bonjour, mon nom est Diane, comment puis-je vous aider ?

Je dis :

— Bonjour, je voudrais aller en thérapie chez vous le plus tôt possible.

Diane :

— C'est quoi ton nom ?

— Sophie et je veux vraiment m'en sortir.

— As-tu une assurance qui couvre les frais ?

— Non, quel frais ?

— La thérapie coûte deux mille dollars, mille en arrivant et mille à la fin.

— J'imagine que je peux trouver l'argent, une fois le problème d'argent réglé, je peux commencer quand ?

— Il y a une attente d'une semaine présentement.

— OK merci, je vous rappelle aussitôt que j'ai trouvé l'argent.

Je raccroche le téléphone et découragée je dis à Robert :

Ça coûte deux mille dollars pour aller là.

Robert me demande :

— Et tu pourrais entrer quand ?

— Elle m'a dit qu'il y a une attente d'une semaine.

— Alors, rappelle et dis qu'il n'y a pas de problème pour l'argent, papa a dit qu'il allait payer.

— Quoi ? T'es certain ?

— Oui, nous avons pris les informations avant que tu arrives, mais il fallait que ce soit toi qui appelles. Papa est d'accord pour payer.

— Bon, je rappelle.

Je rappelle aussitôt à la maison Vie Nouvelle pour confirmer que je veux être sur la liste pour entrer le plus tôt possible. Diane m'annonce :

— Tu dois venir faire le premier paiement et nous te donnerons la liste de ce que tu auras besoin pour ton séjour ici.

Je demande à Diane :

— Est-ce je peux y aller demain ?

— Oui, pas de problème.

— À demain alors.

— Entre-temps, essaie de ne pas consommer. Tu te fais un beau cadeau en venant ici.

— Pas de danger. Merci et bonne fin de journée.

— Au revoir.

Je raccroche l'acoustique sur le téléphone mural et je dis à Robert :

— Je dois me rendre là demain pour le premier paiement. Donc, je te laisse contacter papa pour l'argent. Là j'ai besoin d'air frais, je vais prendre une marche.

Robert me dit :

— J'ai promis à papa de te surveiller. Si tu vas prendre une marche, je viens avec toi.

Je le regarde, surprise et je lui dis :

— Je sors de prison et j'ai besoin d'un peu de liberté avant d'aller m'enfermer en thérapie. Je te promets que je n'irai pas consommer et que je n'irai pas loin. Je sais que c'est difficile, mais essaie de me faire confiance juste un peu.

— Effectivement, c'est difficile de te faire confiance, mais je comprends ton besoin d'air alors je te laisse y aller seule, mais si tu fais une connerie, tu vas le regretter.

Je lui fais un sourire, je prends un jeans, un chandail coton ouaté et un veston en jeans de la pile de linge posée sur une chaise et je vais me changer dans la salle de bain. En sortant de la salle de bain, je retourne au sous-sol afin d'y prendre une ceinture dans mes sacs, car mon jeans est trop grand. Je remonte à la cuisine, je prends mon paquet de cigarettes avec un briquet qui est sur la table, j'ouvre la porte pour sortir en disant à mon frère :

— Je ne serai pas partie longtemps. Encore merci pour tout, mon frère.

Je suis tellement fébrile d'être libre que j'en tremble. Le ciel est bleu, l'air est frais et sent bon. Je prends un instant pour regarder toute cette beauté qu'est la nature puis je vais marcher sur le boulevard peu achalandé. J'emprunte une rue tranquille qui mène jusqu'à un petit parc désert au bord de la rivière, je m'assois sur une table de pique-nique en bois et je m'allume une cigarette appréciant chaque seconde de cette nouvelle liberté. J'avais oublié combien il était bon de se sentir libre. Je

reste là environ une heure, regardant l'eau et appréciant le calme que cela me procure. Le stress descend et la fatigue me gagne, je retourne donc chez mon frère me reposer dans la chambre de sa petite fille de six ans qui est à l'école.

Le lendemain (jeudi), je vais en automobile avec mon père à la maison Vie Nouvelle comme prévu. L'homme qui nous accueille (Yvon, petit, grassouillet, début trentaine, cheveux courts châains, yeux verts, fraîchement rasé, dégageant une légère odeur de parfum *musk* et portant un habit vert pâle) me donne la liste des vêtements que je devrai apporter pour mon séjour. Il m'explique que la durée de la thérapie varie selon le besoin, de trois à six semaines. Mon père fait le chèque de mille dollars. Yvon m'annonce que je peux commencer la thérapie dans quatre jours c'est-à-dire lundi. Je suis surprise d'avoir une place aussi vite et j'accepte.

Sur le chemin du retour, mon père au volant de sa Thunderbird m'annonce :

— Ce soir tu vas venir dormir chez moi jusqu'à lundi.

Mon père vit avec sa copine que je connais à peine et celle-ci a huit enfants que je ne connais pas du tout. La plupart sont partis de la maison, mais il reste sa fille Carole : 17 ans qui est aux études et son fils Benoit, 25 ans qui travaille à temps partiel. Je n'ai pas vraiment envie d'y aller et je dis à mon père :

— Je ne connais personne là et ça me gêne.

Mon père me dit :

— C'est du monde ordinaire et tu auras un lit confortable pour dormir dans le sous-sol. De toute façon, tu n'as pas le choix. Nous allons aller chez Robert chercher les vêtements que tu as besoin et je t'emmène avec moi, il n'est pas question que je m'inquiète toute la fin de semaine à savoir où tu es et ce que tu fais.

Je réponds piteuse :

— Si je n'ai pas le choix.

Le reste du trajet se fait en silence. Nous passons chez Robert pour ramasser les vêtements dont j'aurai besoin et repartons aussi vite chez Marthe (la copine de mon père). Lorsque j'arrive, Marthe me souhaite la bienvenue chez elle, elle me fait visiter sa maison de trois étages. Au rez-de-chaussée, il y a un grand salon meublé contemporain équipé d'un piano noir et une grande cuisine équipée d'une table de chêne pouvant recevoir facilement douze convives et une salle de toilette. Au second étage il y a quatre chambres dont l'une sert de salle de couture et une grande salle de bain, le tout décoré avec goût. Finalement, il y a le sous-sol qui est fini, meublé comme un salon et équipé d'un divan-lit et d'une salle de lavage. Marthe m'annonce que je dormirai sur le divan-lit me disant que j'aurai ainsi plus d'intimité, en me disant de faire comme si j'étais chez moi.

Je comprends que mon père ne me fait aucunement confiance lorsque je lui annonce que je vais aller prendre une marche, il me demande :

— Où vas-tu aller ?

— Dans la rue pas très loin, je ne connais pas les environs alors je ne peux pas te dire où exactement.

Il hésite et me dit sur un ton autoritaire :

— Ne pars pas trop longtemps, sinon je pars à ta recherche et je te trouverai.

Je vais marcher dans les rues et j'y vois des noirs, j'en ai tellement peur que je change de trottoir pour ne pas les croiser. Au bout de vingt minutes, j'entre chez Marthe et je vais m'enfermer dans le sous-sol pour pleurer et cacher mes tremblements. Je réalise qu'avant de partir pour les États-Unis, les gens de couleur ne me dérangaient pas, mais maintenant ils me font tous peur. Après m'être calmée, je remonte et je vais rejoindre mon père et Marthe qui sont assis sur des chaises de parterre dehors. Mon père voyant mes yeux rougis, m'engueule en me disant :

— Je savais que je ne pouvais pas te laisser seule cinq minutes, tu as les yeux rouges, tu as encore pris de la drogue.

Abasourdie, je lui réponds :

— Pense donc ce que tu veux, je n'ai pas pris de drogue, j'ai pleuré.

Mon père ne dit pas un mot et la discussion s'arrête là. Je reste là à respirer le bon air frais et libre en pensant que j'ai déjà hâte de sortir des griffes de mon père.

Le soir venu alors que je vais me coucher, je réalise que la porte du sous-sol ne barre pas et mes peurs de mon père refont surface. J'essaie de me convaincre que ce n'était que des peurs sans fondements et je finis par m'endormir profondément. À mon réveil, je constate avec soulagement que personne n'est venu déranger mon sommeil. Le soir suivant, je m'endors rapidement me sachant en sécurité, mais tôt le lendemain matin je me réveille et je vois mon père planté là à côté du lit à me regarder. Je lui demande :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Il me répond :

— Rien, je venais juste faire du lavage.

Et il est parti en haut.

Mes peurs refont surface et cette fois je n'ai pas de drogue pour les étouffer.

Enfin lundi ! Je sors de cette maison où je me sentais si mal et j'entre en thérapie. À mon premier jour de thérapie, un intervenant (Alexandre, 33 ans, taille moyenne, grassouillet, fraîchement rasé, cheveux courts, lisses et noirs) me conduit à une grande chambre meublée pour deux personnes. Il y a une femme assise devant son pupitre, elle se lève aussitôt que nous entrons. Elle est grande, très mince, cheveux châtain, ondulés aux épaules, un teint blanc laiteux, des yeux verts cernés, des

traits tirés, mais avec un sourire, elle vient vers nous alors qu'Alexandre fait les présentations :

— Sophie voici Claire, c'est avec Claire que tu partageras ta chambre. Claire voici Sophie.

Claire me tend la main et me dit :

— Sois la bienvenue.

Alexandre me dit :

— Dans dix minutes, c'est l'heure du dîner et tu rencontreras les autres résidents. En attendant, prends le temps de regarder la feuille des règlements qui est là, sur ta table de chevet.

Il m'indique du même coup, mon lit qui est à quelques pas de la porte.

Je demande à Alexandre :

— Et mes vêtements ? Ils sont où ?

— Tes vêtements sont présentement à la fouille. Aussitôt que nous aurons fini, nous viendrons les mettre sur ton lit. Je te laisse regarder les règlements, nous nous revoyons plus tard.

Il fait deux pas en arrière pour sortir de la chambre et ferme la porte.

Claire, voyant que j'ai l'air un peu perturbée en regardant les règlements, me dit :

— Je sais que ça fait beaucoup pour le premier jour, mais ne t'en fais pas, il n'y a rien de compliqué et tu verras, tout va bien se passer.

— OK, merci.

Je m'assois devant mon pupitre avec la feuille en main et j'en fais la lecture alors que Claire retourne à son pupitre pour écrire.

Une sonnerie résonne et Claire m'annonce :

— C'est l'heure du dîner, viens, tu vas rencontrer tout le monde.

Gênée, je suis Claire comme un petit chien en silence dans les longs corridors pour enfin arriver dans une immense salle à manger contenant une longue table rectangle et des gens tout autour. Tous les résidents se présentent chacun leur tour (il y en a 19, de 16 à 55 ans) en faisant un tour de table.

Dans le groupe, il y a un jeune homme de seize ans (Martin) qui sort pour aller à l'école durant la journée. Je suis très nerveuse, mais je m'implique à fond dans ma thérapie jusqu'au jour où nous avons une séance de relaxation en fin de matinée. Nous sommes tous étendus sur le sol les yeux fermés pendant qu'il y a une cassette avec des sons de la nature qui joue et qu'un intervenant se promène parmi nous. À un moment ma tête est tournée sur le côté et j'ouvre les yeux. En ouvrant les yeux, je vois une paire de bottines de l'armée juste à côté de ma tête, cela me rappelle les coups de pieds que j'ai reçus avec les mêmes bottes. Sous le choc, je prends une grande et bruyante inspiration et comme si j'avais un ressort dans le dos je m'assois rapidement, je cache mon visage avec mes deux mains, tout mon corps est pris de violents tremblements et les larmes coulent sur mes joues. L'intervenant ne comprenant pas ce qui m'arrive m'envoie à ma chambre.

Dans le corridor menant à ma chambre, je croise le jeune Martin qui arrive de l'école pour le dîner. Ne sachant pas comment gérer la situation et étant au bord de la panique, je demande à Martin :

— Serais-tu capable de me procurer un joint ?

Martin me regarde, voyant que j'en ai besoin, il me répond :

— Justement, j'en ai. Je vais à la salle de toilette et je te rejoins dans ta chambre dans une minute.

Je hoche la tête et je me rends à ma chambre. Une minute plus tard, Martin entre dans ma chambre, il me donne un joint et disparaît aussi vite. Je tiens le joint entre mon pouce et mon index de la main gauche et le regardant, je me dis :

« Là je tiens mon avenir entre les doigts. Si je fume ce joint : j'oublie et je fuis ma réalité pour une heure, mais dans une heure, je devrai encore faire face à ma vie, en plus j'y aurai ajouté un autre échec. Si je jette ce joint : je sais que je devrai faire face à mes démons, cela ne sera pas facile, mais avec l'aide que j'ai ici, je devrais être bonne pour m'en sortir. Allez Sophie ! Courage et va jeter ça dans la toilette. »

Je place le joint au creux de ma main, je serre le poing en sortant de la chambre et je me dirige dans la salle de toilette où je *flush* le joint en pensant :

« Cette fois-ci, c'est moi que je choisis. Adieu saloperie de drogue. »

Pendant neuf semaines, je fais le ménage dans ma tête et dans mon cœur, j'apprends à m'exprimer et à vivre sans drogue ni alcool.

Aujourd'hui je suis fébrile, mais tellement fière de moi, je sors de thérapie et je connais enfin la vraie liberté, mais il me reste encore du travail à faire pour atteindre une paix intérieure. Je dois aller voir les personnes que j'ai blessées pour faire des excuses, je dois aussi aller voir les personnes qui m'ont blessée pour leur dire que je leur pardonne. Je dois me trouver un emploi pour enfin être indépendante. Un jour à la fois, j'y arriverai.

Mon frère Robert affichant un grand sourire aux lèvres, m'attend à la sortie. Il me serre dans ses bras et me dit :

— Tu as l'air en forme ma petite sœur, je suis content de te voir. Bienvenue dans ta nouvelle vie.

Une fois en route, j'en profite pour dire à mon frère :

— Je tiens à m'excuser pour tous les tracas que j'ai pu te causer et je te remercie pour tout ce que tu as fait pour me venir en aide.

— Excuses acceptées. Maintenant, tu dois refaire ta vie et ne pas regarder en arrière, mais j' imagine qu'ils t'ont déjà dit ça en thérapie ?

— Oui et aussi rester dans le moment présent.

Cela fait deux semaines que je suis sortie de thérapie. J'ai fait le ménage de mes amis, je ne vais plus dans les bars, j'ai fait mes excuses aux personnes que j'ai blessées (dans le domaine du possible), mais il me reste ma mère à aller voir, car je l'ai vue plusieurs fois depuis ma sortie de thérapie, mais elle n'était jamais seule. Donc aujourd'hui, j'ai un rendez-vous avec ma mère dans son appartement. Je frappe à la porte, elle me crie :

— Entre, ce n'est pas barré.

J'entre, elle est assise à table de son coquet petit appartement, elle n'a pas de sourire, je remarque que son visage est vieilli par les épreuves et le temps. Son accueil est plutôt froid et elle me dit d'un air sérieux :

— Viens t'asseoir et dis-moi ce que tu veux.

Je constate qu'elle tremble et qu'une larme coule sur sa joue et je lui demande :

— Pourquoi tu trembles et pourquoi tu pleures ?

— Robert m'a dit que tu venais régler tes comptes et j'ai peur de toi. J'ai peur que tu me frappes comme je t'ai fait lorsque tu étais plus jeune.

Mes yeux se mouillent et je lui réponds :

— C'est vrai que je suis venue pour régler mes comptes, mais pas comme tu le penses. Je suis venue m'excuser de t'avoir fait vivre dans l'inquiétude et après ce que tu viens de me dire j'ajouterais de t'avoir fait peur. J'ai certainement oublié tout ce que j'ai pu te faire, mais je te demande pardon pour tout. Je viens aussi te dire que je te pardonne d'avoir été violente envers moi. J'ai besoin de faire la paix avec mon passé pour avancer sereinement dans ma vie future.

Le visage de ma mère s'éclaircit d'un sourire, elle sèche ses larmes du revers de sa main et me dit :

— Tu ne peux pas savoir combien je suis contente que tu sois venue me parler, c'est certain que je te pardonne. Veux-tu un bon café ?

J'accepte avec plaisir le café, elle se lève souriante, en préparant le café elle me dit :

— Enfin je retrouve ma petite fille, je suis tellement contente.

Nous buvons le café fumant et j'écoute ma mère parler de son cheminement depuis qu'elle est séparée d'avec mon père. En l'écoutant, je me rends compte que je ne connais rien de cette femme qui est assise devant moi, car je n'ai jamais pris le temps d'essayer de la comprendre; j'étais trop occupée dans mon monde artificiel (la drogue et l'alcool) et plutôt que de chercher à la comprendre je jetais le blâme sur elle (ce que je faisais avec tout le monde d'ailleurs).

Après notre café, je me lève et j'annonce :

— Maintenant, je dois partir, parce que je dois chercher un travail pour pouvoir enfin devenir indépendante. Je te remercie pour cette discussion et ce bon café.

— Ça m'a fait plaisir, tu peux revenir n'importe quand, ma porte est toujours ouverte pour toi. En attendant de te revoir, je te souhaite bonne chance dans tes projets et beaucoup de bonheur, ma petite fille.

Je lui souris, je l'embrasse sur les joues et je pars avec le sourire.

28 ANS = 19 ANS

Après avoir replongé dans mes livres d'informatique et après quelques mois de recherche d'emploi, je décroche enfin un travail : je suis professeure d'informatique pour adultes au centre culturel de Pointe-aux-Trembles. J'enseigne la base du système d'exploitation Dos, le Lotus 1-2-3 et le Word Perfect à une classe de vingt adultes de 20 à 60 ans. Ce n'est que pour la session d'été, mais au moins je fais quelque chose de constructif de mon temps.

Je vis chez mon frère Robert, ce n'est pas toujours facile, mais je reste sobre, je vis autant que possible dans le moment présent et surtout j'apprécie ma liberté.

Nous sommes fin septembre, je suis fière de moi, car j'ai réussi avec brio à enseigner mes matières, mais la session étant finie, je dois me trouver un travail au plus vite, car j'ai vraiment hâte de me prendre un appartement.

À la fin décembre, je suis caissière chez McDonald à Laval et lors d'une journée de congé je décide d'aller magasiner à Montréal. Je suis dans un magasin aux Galeries D'Anjou alors que je rencontre Bernard (un gardien de prison que j'ai connu lors de mon passage à la prison Tanguay, Bernard est dans la trentaine, de ma grandeur, mince aux cheveux courts bruns et aux yeux verts). Bernard semble content de me voir et m'invite à aller prendre un café dans un restaurant. J'accepte avec plaisir. Bernard me dit :

— Je suis content de te voir, tu sais que je ne t'ai jamais oubliée depuis ton passage à Tanguay et j'espérais te rencontrer en dehors des

murs, parce que je pensais qu'une belle femme comme toi n'avait pas sa place en prison. Qu'est-ce que tu deviens ?

Honnêtement, je lui raconte ma descente aux enfers de la drogue, mon emprisonnement aux États-Unis et mon relèvement. Il me regarde dans les yeux, prend ma main et répond :

— Tu sais, tout le monde fait des erreurs dans la vie. Je suis content que tu aies été honnête avec moi en me racontant tout ça, ça prouve que tu t'en es sortie et que tu vas bien maintenant. Que dirais-tu de faire un bout de chemin avec moi ? Je suis certain que nous serions bien ensemble.

Je sens une chaleur envahir mon corps, mon cœur palpite et je me dis que je dois sûrement rêver, mais il ajoute :

— Ça fait tellement longtemps que je veux te rencontrer que je n'ai pas envie de te perdre une autre fois. Je t'invite à venir souper chez moi ce soir. S'il te plaît, dis-moi que tu acceptes ?

Sous le choc devant un si bel homme, je lui souris et je lui dis :

— Beuuu oui, OK.

— Super ! Viens, partons tout de suite, je vais te présenter mon Charlo. C'est mon matou.

Il me prend la main et me guide vers sa voiture dans le stationnement en me racontant des histoires drôles pour me faire rire et il réussit bien. Une fois dans sa voiture, une Honda bleue, il me dit :

— Tu es tellement belle lorsque tu ris.

Il me fait signe d'approcher, j'approche mon visage et il m'embrasse si passionnément que j'en ressens une décharge électrique qui traverse tout mon corps.

Enfin je me sens aimée, respectée et surtout quelqu'un a confiance en moi. J'ai trouvé la force pour surmonter tous les obstacles qui se dresseront devant moi.

35 ANS = 26 ANS

Cher journal, ça fait longtemps que je n'ai pas écrit, parce que j'étais très occupée à reprendre ma vie en main : je travaille en aéronautique avec Bernard qui a quitté son emploi à la prison Tanguay. Nous avons acheté une jolie maison dans les Laurentides. Mon père est décédé, son départ a été difficile pour moi, mais je n'ai plus consommé ni alcool ni drogue.

Chaque année depuis trois ans nous allons passer un mois de vacances en Thaïlande en nous promettant mutuellement d'y aller cinq mois par année à notre retraite.

Il n'y a pas si longtemps, j'ai enfin pris conscience que j'ai un retard de neuf ans dans tous les domaines de ma vie. Ça ne fait pas une grande différence aujourd'hui à l'âge adulte, mais lorsque je n'étais qu'une enfant, ça a fait toute la différence. En réalisant mon retard, j'ai pu plus facilement me pardonner et faire la paix avec mon passé trouble.

Lorsque je regarde ma vie passée et où j'en suis maintenant, je peux dire que je suis assez fière de moi. Je repense à Jacques de Notre-Dame-De-Laval qui me disait qu'un jour je serais heureuse et je constate qu'il avait raison. Je pense que dans la vie, chaque être humain a une phase de malheur et une phase de bonheur. Je remercie Dieu et la vie de m'avoir fait connaître la phase de malheur avant la phase de bonheur, parce que je peux encore plus apprécier chaque instant de bonheur.

Fin.

CONCLUSION

Maintenant si des gens parlent de moi en disant que je suis folle (car il y en a encore qui le pensent), je ne m'en préoccupe pas, parce que moi je sais que je suis saine d'esprit, mais je ne les fréquente pas pour autant. La drogue est un POISON pour engourdir la douleur, mais son effet n'est que temporaire. Avec ce POISON je n'ai pas seulement empoisonné de nombreuses années de ma vie à moi, mais aussi celle de tous les gens autour de moi.

J'ai aussi appris que l'erreur est humaine, mais que se relever est un acte divin. Le relèvement doit passer par le pardon aux autres et à moi-même, parce que sans pardon je vis dans le passé que je ne pourrai jamais changer. La vie se passe dans le moment présent que je savoure avec sérénité.

Vous qui avez lu ce livre :

Faites attention à ce que vous dites des enfants, parce que ce sont des êtres fragiles et très influençables, ça peut être déterminant pour leur avenir.

Si un jour l'idée du suicide vous passe par la tête, je vous le dis sincèrement : un jour vous serez heureux et vous serez fier de ne pas avoir passé à l'acte. Je vous le dis de par mon expérience : aussi gros soit votre malheur, aussi grand sera votre bonheur.

Pour les jeunes qui disent que fumer un joint n'est pas grave, je peux leur dire que j'ai commencé avec un joint et croyez-moi, ça m'a conduite en enfer.

Si je peux avoir aidé une seule personne en écrivant ce livre alors je serai une femme comblée.

CHANSON COMPOSÉE PAR L'AUTEURE

Poison

Le monde me disait :
Refrain :
Fais pas l'enfant,
Écoute pas ton clan.
Perds pas ton temps,
Gaspille pas ton argent;
Avec la drogue t'es plus d'dans.
C'est juste un avertissement :
Lâche-la avant
De te retrouver en dedans.

--- 1 ---

J'ai pas écouté;
Et j'ai tout gâché :
En me mettant d'la coke dans le nez.
Tant pis pour moé;
J'avais juste à pas me geler.
J'ai voulu m'arrêter,
Mais j'étais mal entourée.
Et puis j'ai commencé,
Commencé à me piquer.
Pour m'en acheter,
J'me suis prostituée.
Pour me prostituer,
Il fallait que je sois gelée.
Et le monde me disait :

Fais pas l'enfant,
Écoute pas ton clan.
Perds pas ton temps,
Gaspille pas ton argent;
Avec la drogue t'es plus d'dans.
C'est juste un avertissement :
Lâche-la avant
De te retrouver en dedans.

--- 2 ---

Mes trente ans j'les ai pas fêtés;
Parce que j'étais incarcérée.
Cré moé :

La drogue c'était assez.
Lorsque j'ai été libérée;
Ma gang de drogués :
Je l'ai envoyé promener.
De ville j'ai changé,
J'me suis refait une santé.
Et je te dis :

Fais pas l'enfant,
Écoute pas ton clan.
Perds pas ton temps,
Gaspille pas ton argent;
Avec la drogue t'es plus d'dans.
C'est juste un avertissement :
Lâche-la avant
De te retrouver en dedans.

--- 3 ---

Aujourd'hui ça fait cinq ans
Que j'perds plus mon temps.
Je suis libre comme le vent;
Et tel un ouragan :
La vie je fonce dedans,
J'y souris à pleines dents
En te disant :

Fais pas l'enfant,
Écoute pas ton clan.
Perds pas ton temps,
Gaspille pas ton argent;
Avec la drogue t'es plus d'dans.
C'est juste un avertissement :
Lâche-la avant
De te retrouver en dedans.

--- 4 ---

C'est rien qu'une chanson;
Mais crois-moi j'ai raison.
Si tu prends ce poison :
Tu vas finir en prison.

TABLE DE MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	9
INTRODUCTION.....	11
LE SOIR OÙ TOUT COMMENCE	13
9 ANS = MA NAISSANCE.....	21
10 ANS = 1 AN	29
11 ANS = 2 ANS	31
12 ANS = 3 ANS.....	33
13 ANS = 4 ANS.....	41
14 ANS = 5 ANS.....	65
15 ANS = 6 ANS.....	111
16 ANS = 7 ANS.....	133
17 ANS = 8 ANS.....	137
18 ANS = 9 ANS.....	139
19 ANS = 10 ANS.....	179
20 ANS = 11 ANS.....	183
21 ANS = 12 ANS.....	227
22 ANS = 13 ANS.....	229
23 ANS = 14 ANS.....	237
24 ANS = 15 ANS.....	239
25 ANS = 16 ANS.....	241
26 ANS = 17 ANS.....	247
27 ANS = 18 ANS.....	249
28 ANS = 19 ANS.....	295
35 ANS = 26 ANS	297
CONCLUSION	299
CHANSON COMPOSÉE PAR L'AUTEURE	301

Les Éditions Belle Feuille

Distribué par BND Distribution

Distribution numérique : Agrégateur DeMarque

Web : http://vitrine.entrepotnumerique.com/ressources?publi-she=Les+%C3%A9ditions+Belle+Feuille&sort_by=issued_on_desc&view=covers

TITRES PAR CATÉGORIE	AUTEURS	ISBN
Anecdotes de vie		
<i>La magie du passé</i>	Marcel Debel	978-2-9811696-9-3
Autobiographies		
<i>Ça s'est passé comme ça...</i>	Normand Paquette	978-2-923959-65-8
<i>Le crapuleux violeur d'âmes</i>	Monique Richard	978-2-923959-50-4
<i>Ma vie, ma folie, ma schizophrénie</i>	Eloïse Brochu	978-2-924530-45-0
<i>Une histoire de taxis</i>	Emmanuelle Poirier St-Georges	978-2-923959-67-2
<i>d'ataxie ou La dernière illusion</i>		
Autofictions		
<i>Tout peut arriver (épuisé)</i>	Roxane Laurin	978-2-923959-47-4
Biographies		
<i>Maman et la maladie</i>	Anne-Marie Pépin	978-2-923959-54-2
<i>« d'Eisenhower »</i>		
Cas vécus		
<i>Enveloppez-moi de vos ailes</i>	Huguette Lemaire	978-2-923959-48-1
<i>L'insomnie, une lueur d'espoir</i>	Carole Poulin	978-2-9810734-7-1
<i>L'instinct de survie de Soleil</i>	Gabrielle Simard	978-2-9810734-3-3
<i>La mauvaise personne</i>	Charlotte Forest	PDF et EPUB
<i>Récit d'un fumeur de cannabis</i>	Stéphane Flibotte	978-2-9811696-4-8
Essais		
<i>Au jardin de l'amitié</i>	Collectif	978-2-9810734-2-6
<i>De l'aurore à la brunante</i>	Viateur Tremblay	978-2-923959-64-1
<i>Gitanes... de mère en fille</i>	Sarah Barbieux	978-2-924530-22-1
<i>Les Jardins,</i>	Pierre Angers	2-9807865-3-5
<i>expression de notre culture</i>		
<i>Petit traité du départ en bicyclette</i>	Frankius	978-2-924530-19-1
<i>Secret de la naissance</i>	Claire Giroux	978-2-924530-32-0
<i>et de la mort</i>		
<i>Univers de la conscience</i>	Yvon Guérin	2-9807865-7-8
<i>Vivre sur Terre, le prix à payer</i>	Alexandre Berne	978-2-9811696-3-1
Lettres		
<i>Pour toi Jacques...</i>	Louise Tremblay	978-2-924530-03-0

Nouvelles

<i>Ce qui se passe au camping reste au camping !</i>	Vanessa Poirier	978-2-924530-35-1
<i>Cyber-rencontres</i>	Vanessa Poirier	978-2-924530-09-2
<i>La Vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-0-0
<i>Lumière et vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-1-9
<i>Quelqu'un d'autre que soi</i>	Micheline Benoit	2-9807865-4-3
<i>Une femme quelque part</i>	Micheline Benoit	2-9807865-2-7

Poésie

<i>À la cime de mes racines Un miroir sur ma tête</i>	Mariève Maréchal	2-9807865-5-1
<i>Amalg'âme</i>	Angéline Bouchard	978-2-9811691-1-7
<i>Bonheur condensé</i>	Magda Farès	2-9807865-8-6
<i>Fantaisies en couleur</i>	Marcel Debel	978-2-9810734-1-9
<i>L'Arc-en-ciel d'un ange</i>	Diane Dubois	978-2-9810734-0-2
<i>L'imprévu à L'Isle-aux-Coudres</i>	Lucie Marceau	978-2-923959-63-4
<i>Montserrat - Initiateur de changements</i>	Claudette Poirier	978-2-924530-29-0
<i>Odyssée</i>	Brigitte Jean	978-2-923959-68-9
<i>Voyage au centre de la pensée</i>	Louis Rodier	978-2-9810734-8-8

Récits

<i>Ce grand homme que je cherchais</i>	Marc Richer	978-2-924530-25-2
<i>L'Arnaquée</i>	Gisèle Roberge	978-2-9811696-6-2
<i>Je suis née, j'avais neuf ans</i>	Lou Beauregard	978-2-924530-54-2

Récits autobiographiques

<i>La fenêtre de la liberté</i>	Claudette Gauvreau	978-2-923959-55-9
---------------------------------	--------------------	-------------------

Recueils de contes

<i>L'aventure de Vent des Neiges</i>	Sophie Bergeron	978-2-9811696-7-9
<i>Le Diamant inconnu</i>	Pierre Barbès	978-2-9810734-6-4
<i>Contes de l'au-delà</i>		

Recueils de fantaisie pour enfant

<i>L'anniversaire de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9810734-5-7
<i>Les oreilles de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9811696-2-4

Romans

<i>Deux enfants aux petites valises</i>	Yvette Desautels	978-2-923959-57-3
<i>En quête du passé</i>	Chantal Valois	978-2-923959-58-0
<i>La Ménechme</i>	Chantal Valois	978-2-9811696-8-6
<i>L'anomalie, un aveu</i>	Jean Dychto	EPUB
<i>Le journal d'une blanche</i>	Viviane Mpozagara	PDF et EPUB
<i>Le piège des lucioles</i>	Frantz Mars	978-2-924530-06-1
<i>Les millions disparus</i>	Bernard Côté	978-2-9811696-0-0
<i>Les petits princes</i>	Jean-Baptiste Roberge	978-2-924530-00-9
<i>Lettre à ma Louve</i>	Lise Vigeant	978-2-923959-52-8
<i>Méditation extra-terrestre</i>	Olga Anastasiadis	2-9807865-9-4
<i>Oscar et Hélène dans la naissance de la nouvelle Terre</i>	Fred Ardève	978-2-923959-59-7
<i>Oscar et les Vendanges du Seigneur</i>	Fred Ardève	978-2-923959-53-5

<i>Oscar, Hélène et la tête du Lion</i>	Fred Ardève	978-2-924530-39-9
<i>Rose Emma Tome 1</i>	Gisèle Mayrand	978-2-9810734-4-0
<i>Rose Emma Tome 2</i>	Gisèle Mayrand	978-2-924530-48-1
<i>Sous la poussière des ans</i>	Pierre Cusson	978-2-923959-51-1

Romans fantasy

L'Arbre à Bulles :

<i>Tome 1 - Le Leilos</i>	Anne Gaydier	978-2-923959-60-3
---------------------------	--------------	-------------------

Sciences-fictions

Collection Espadia :

<i>La nouvelle ère de la Terre</i>	Maxime G. Benjamin	978-2-923959-56-6
<i>Recueil d'événements au sein de l'espace</i>	Damien Larocque	978-2-923959-49-8

J'ai 54 ans et je vis une douce retraite. Ce qui m'a permis d'avoir enfin du temps pour écrire. Je suis native de Montréal et j'ai grandi dans les centres d'accueil. L'école de la vie n'a pas toujours été douce pour moi. J'ai un diplôme de programmeuse-analyste et j'ai aussi une véritable passion pour l'écriture sous toutes ses formes, qu'il s'agisse de poésie, de paroles de chansons ou d'un livre.

Sophie Leblanc survit à un grave accident, elle sort d'un coma profond de vingt jours et elle a tout oublié de sa vie d'avant, mais personne n'en est conscient. Elle doit réapprendre à parler, à marcher et tenter de s'adapter à une famille dysfonctionnelle. Sophie a donc un retard affectif, psychologique et de toute forme d'éducation de neuf ans. Elle écrit ici son journal personnel. Alors qu'elle n'est qu'une fillette de 12 ans, mais qu'elle n'a qu'une expérience de vie de 3 ans, des gens se servent d'elle comme objet sexuel pour assouvir leurs bas instincts. Elle se révolte en entendant parler d'elle comme si elle était folle. Elle se réfugie dans le monde illusoire de la drogue avec son cousin Paul. Adolescente, Sophie est ballottée d'un centre d'accueil à l'autre. Une fois adulte, alors qu'elle n'a que neuf ans dans sa tête, elle se retrouve avec un magot et décide de faire la fête en retombant dans la drogue encore plus profondément. Elle mène une double vie et vit dangereusement. Où est-ce que tout cela la conduira ?

